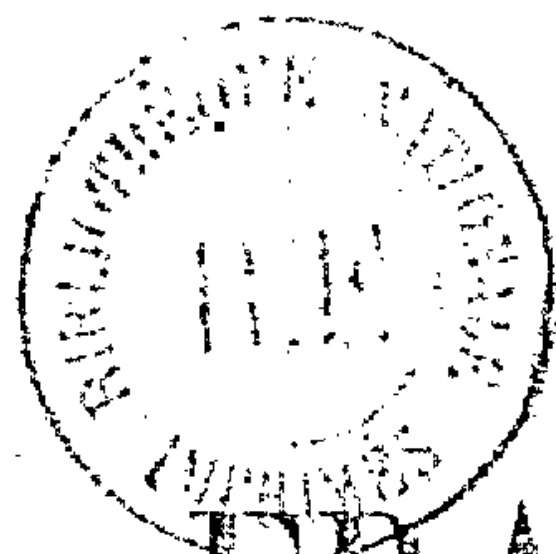


†
**LES GRANDES
FIGURES COLONIALES**

= 7 =



FRANCIS GARNIER

par

ALBERT DE POUVOURVILLE

PARIS

LIBRAIRIE PLON

M. CM. XXXI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'Annam sanglant (44^e édition). L. MICHAUD, éditeur.

L'Art indochinois (5^e édition). BIBLIOTHÈQUE OFFICIELLE
DES BEAUX-ARTS.

Le Cinquième bonheur (2^e édition). L. MICHAUD, éditeur.

L'Heure silencieuse (20^e édition). AUX ÉDITEURS ASSOCIÉS.

Jusqu'au Rhin. (5^e édition). BERGER-LEVRAULT, éditeur.

La Greffe (3^e édition). AUX ÉDITEURS ASSOCIÉS.

Le Maître des sentences. OLLENDORF, éditeur. (*Épuisé.*)

Le Mal d'argent (7^e édition). AUX ÉDITEURS ASSOCIÉS.

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1931.

LES GRANDES FIGURES COLONIALES

— 7 —



FRANCIS GARNIER

PAR

ALBERT DE POUVOURVILLE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT

IMPRIMEURS-ÉDITEURS -- 8, RUE GARANCIÈRE, 6^e

Tous droits réservés

Copyright 1931 by Librairie Plon.
Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉCOUVERTE

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉPARATION

Les conteurs ont coutume d'entourer le berceau où naît leur héros de toutes les fées bonnes ou mauvaises, qui lui apportent, en cadeaux variés, les vertus, les passions et les prophéties commandant immanquablement son destin futur.

Avec moins de poésie, mais plus d'exactitude, les actes de l'état civil ainsi que les souvenirs personnels d'une famille, attachée pieusement et jalousement à la gloire d'un fils illustre, déterminent l'enfance et l'adolescence de Francis Garnier.

Francis Garnier naquit à Saint-Étienne le 25 juillet 1839. Dès l'âge de sept ans, ramené par les pérégrinations des siens à Montpellier, où son aïeul maternel avait vécu, il entra au lycée de cette ville et y fit de rapides et brillantes études. A l'âge de quinze ans et demi, après une préparation de six mois à peine, il était reçu à l'École navale dans les premiers rangs.

Aspirant de 2^e classe en 1857, il navigua sur les côtes du Brésil et de la Plata et dans les mers du Sud. Enseigne de vaisseau au choix, après une action d'éclat en 1860, et attaché, cette même année, à l'état-major de l'amiral Charner, il fit, en cette qualité, la campagne de Chine et de Cochinchine.

Inspecteur des Affaires indigènes en 1863, il fut bientôt après, âgé de vingt-trois ans, chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement, poste administratif alors le plus important de la Cochinchine française.

Il publia, à cette époque, une brochure dont le retentissement fut considérable dans le monde de la marine : *la Cochinchine française en 1864*, par G. Francis. C'était une réponse aux bruits de rétrocession de ce pays qui prenaient déjà une sérieuse consistance. L'auteur, qui se couvrait, pour la forme et par respect des règlements, d'un transparent pseudonyme, exposait les progrès faits par la colonie depuis sa création, plaidait la cause de son agrandissement, donnait l'idée et le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indochine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine.

Déjà, dès le mois de juin de l'année précédente

(juin 1863), et avant même son entrée dans l'inspection des Affaires indigènes, Francis Garnier avait soutenu l'opportunité de ce voyage d'exploration. Sa correspondance, ses démarches et celles de ses amis auprès de M. de Chasseloup-Laubat, alors ministre de la Marine, en font foi, et obtinrent gain de cause.

Ces indications toutes sèches ouvrent la brochure consacrée à Francis Garnier par son frère aîné Léon Garnier, de qui toute la vie fut, discrètement et très noblement, consacrée à son cadet. Depuis l'entrée de l'enfant au lycée de Montpellier, jusqu'à l'inauguration, à Saint-Étienne, de la statue du héros mort à l'ennemi, Léon Garnier suit et interprète son frère, pendant ses voyages, pendant toute sa vie et après sa mort. On voit que l'action de l'un est continuellement soutenue par l'autre. Et c'est un symbole d'une excellente exactitude qu'à Saint-Étienne, la statue de Francis porte, sur son piédestal, le médaillon de Léon. Rien n'a séparé les deux frères. N'ayant pas la possibilité de rappeler à chaque page cette union indéfectible, nous désirons qu'elle soit, à tout instant, à travers toutes les péripéties et toute les distances, présente à l'esprit du lecteur.



Le père de Francis Garnier, homme tout d'une pièce, royaliste irréductible, avait sacrifié toute sa fortune — elle était appréciable — à la cause des Bourbons. Il l'avait mise aux pieds de la duchesse de Berry pendant et après l'insurrection vendéenne, puis l'emprisonnement de Blaye (1832). Cette abnégation du partisan laissait de lourds devoirs au futur chef de la famille.

Et c'est ainsi que, pour permettre à son jeune frère de faire ses études, Léon Garnier, licencié ès lettres, entra, tout simplement, comme si ce sacrifice eût été normal, en qualité de répétiteur à ce lycée de Montpellier dont il avait été l'une des gloires.

Il pouvait ainsi, matériellement et moralement, protéger son frère, qui était, à dix ans, demeuré très petit, et que ses camarades appelaient *Tom Pouce* : ce à quoi l'enfant, rêveur, indigné qu'on le dérangeât dans son rêve, faisait cette singulière réplique : « Attendez ! Un jour je grandirai plus que vous ! »

Le penchant à la rêverie — qu'il avait tout autant parmi les siens qu'au dehors — est la caractéristique morale et sentimentale de cette ado-

lescence, comme la souplesse et l'aptitude à tous exercices du corps en est la caractéristique physique.

Il entra au *Borda* parmi les premiers ; sa figure songeuse, sa svelte maigreur et les traits particuliers de son visage lui firent donner, par ses camarades, le surnom de « Mademoiselle Bonaparte ». La première photographie que nous publions montre si ces jeunes gens se sont trompés de beaucoup.

Il sortit de l'École navale dans un rang médiocre, à cause de son état de santé provoqué par un accident. Ayant grimpé à la poutre du mât du navire école, il chut droit sur le pont, eut trois côtes cassées, un ébranlement général, et probablement un décollement du poumon, dont il ne se remit complètement que dans sa croisière du Sud (1857-58).

C'est en revenant de cette croisière qu'il sauva la vie à un de ses amis, le sous-lieutenant de cavalerie de Neverlée. Il est intéressant de reproduire ici, à titre documentaire, le récit que Garnier fait de ce sauvetage. Il avait, à ce moment, un peu moins de vingt et un ans. Cet extrait inédit donne une idée de son caractère, de sa franchise vis-à-vis de lui-même, et des qualités d'écrivain qui se révélèrent dans ses ouvrages ultérieurs :

« C'était le 30 mai 1860, il pouvait être neuf heures du soir. Je venais, après une longue causerie avec Pernet, pharmacien du bord, dont la chambre était contiguë au logement des aspirants, de m'étendre dans mon hamac, pendu juste vis-à-vis de l'un des sabords ouverts à la sainte-barbe (cale des poudres et munitions). Il faisait un temps magnifique, une lune à demi voilée éclairait d'une teinte blanchâtre le sillage du vaisseau, que, de ma couchette, je voyais se dérouler à l'arrière comme un ruban d'argent. Une légère brise du sud poussait le navire qui, toutes voiles dehors, courait vent arrière, avec une vitesse de cinq à six milles à l'heure. Après avoir échangé un dernier bonsoir avec mon interlocuteur, je m'assoupissais déjà du premier sommeil, quand un cri effroyable retentit au milieu du silence, et, me réveillant en sursaut, me fit battre horriblement le cœur d'angoisse et de crainte. Sans me rendre encore bien compte de ce que cela pouvait être, je me jetai en bas de mon hamac et courus au sabbord que j'avais devant moi pour écouter encore, quand le même cri plus déchirant, plus horrible, râlant la mort et le désespoir, résonna une seconde fois, mais plus éloigné que le premier. — « C'est le cri d'un homme qui se noie, » me dit Pernet, réveillé également. Les cris devinrent plus pressants, mais

plus faibles ; je m'étais débarrassé de ma chemise, je m'élançai dans le tourbillon d'eau qui écumait à l'arrière du navire.

« Dire qu'à ce moment d'élan spontané et irréfléchi ne succéda pas un moment de défaillance, ce serait manquer de franchise. Quand je me sentis englouti par l'eau, quand j'entendis son bouillonnement mugir à mes oreilles, quand je vis le navire s'éloigner de moi avec une vitesse qui paraissait vertigineuse, et me laisser isolé au milieu de l'océan, point obscur perdu dans la nuit, j'éprouvai un violent serrement de cœur, une crainte que je ne pus maîtriser. Mais les appels dominèrent bientôt pour moi le bruit de la vague qui se brisait sur ma tête, et surmontant cette terreur passagère, je nageai avec vigueur dans leur direction, leur répondant de toutes les forces de ma poitrine : « Courage ! on vient ! Tenez bon ! « encore un instant ! » Au bout d'un moment les cris cessèrent. Dire mon anxiété alors est impossible. Le naufragé était-il perdu déjà ? Je me le représentais dans les dernières convulsions du noyé, et je me demandais si, même en arrivant à temps, je pourrais encore le sauver — si ses étreintes désespérées ne me noieraient pas avec lui dans une suprême et inutile lutte !

« J'appelai plusieurs fois, un faible son me

répondit à la fin. Trouvant à côté de moi une des bouées jetées au premier cri de : « Un homme à la mer, » je la poussai devant moi, et redoublant d'efforts, j'atteignis le malheureux, qui, la tête renversée en arrière, la bouche râlant une respiration convulsive, battait l'eau impuissamment de ses bras fatigués. Il était temps.

« Je le pris par les cheveux et le mis sur l'instrument de salut, si providentiellement rencontré sur ma route. Décrire le moment ineffable de joie que j'éprouvai en voyant, après tant d'émotions déchirantes, cet homme étreindre avec force la bouée qui le soutenait, rouvrir ses yeux languissants et me dire d'une voix faible : « C'est vous, Garnier? » avec une expression indicible de joie, de soulagement, de reconnaissance, c'est une chose impossible.

« Du reste, vous la comprendrez sans doute beaucoup mieux que je ne pourrais la dépeindre. Un moment de calme heureux succéda au tumulte douloureux de pensées qui m'avait bouleversé l'esprit pendant un temps beaucoup plus court que celui que je mets à le décrire ; j'avais peut-être vécu un an en trois minutes. Recommandant alors à mon sauvé de ne pas quitter d'une seconde la bouée où il se tenait, je nageai vers l'autre bouée et je m'y reposai près de mon voisin, qui se trou-

vait être M. de Neverlée, sous-lieutenant de cuirassiers, passager de bord, et qui, comme vous l'avez vu, avait été le premier à me reconnaître.

« Il me fallut alors m'occuper à calmer ses craintes et le convaincre que nous n'étions pas abandonnés par le vaisseau. Ballottés par la houle comme nous étions, je pouvais, quand j'étais sur la crête d'une lame, juger de la manœuvre du *Duperré*, et je le vis bientôt, comme une immense masse noire, se dresser sur l'eau, en panne, c'est-à-dire stationnaire, à une grande distance de nous.

« Je vous ai déjà dit, je crois, que nous étions vent arrière au moment de l'événement ; c'est l'allure sous laquelle la manœuvre est la plus longue et la plus compliquée avant d'arrêter complètement le navire et de pouvoir amener une embarcation. Puis, quand on se trouve dans la position assez étrangement pittoresque où nous étions, chaque minute paraît un siècle. La lune s'était cachée complètement ; le canot nous trouverait-il sur cette immense plaine où deux têtes d'hommes sont deux points assez semblables à deux têtes d'épingle ? Nous criâmes pour les diriger ; mais nos cris étaient-ils entendus ? Enfin, après une longue et mortelle attente, je saisis, en tenant l'oreille dans l'eau, un bruit d'aviron.

« Un instant après le canot était auprès de nous ;

nous étions sauvés. Le commandant Bourgeois avait eu la sage précaution de recommander de suivre, pour nous trouver, le sillage du navire, qui reste longtemps visible sur l'eau, surtout quand c'est une masse comme le *Duperré* qui creuse le sillon, et c'était à cela que nous devions sans doute d'avoir été trouvés sans hésitation. »



C'est aussitôt après que Francis Garnier fait, à l'état-major de l'amiral Charner, la campagne de Chine, et, ensuite, un séjour de trois ans en Cochinchine. C'est alors que les rêves de sa jeunesse prennent corps. Il administre la ville de Cholen, près Saïgon, la plus grosse agglomération de la colonie. Il apprend la langue, connaît le pays, les usages, fréquente les mandarins, établit la paix en pourchassant les pirates des rivières dont il a facilement raison (1).

(1) C'est le souvenir de ces répressions ultra-rapides qui le pousse imprudemment, le jour de sa mort, n'ayant avec lui que deux Français, sur un parti de pirates. Les pirates avaient toujours fui ! Seulement, ce n'était plus ici les mauvais garçons trembleurs de Cochinchine : c'étaient les « Pavillons Noirs », des Chinois bien commandés, des reîtres qui n'avaient pas tous peur, et de qui la haine pour l'étranger redoublait le courage et l'audace.

Et, avec des amis très chers, jeunes comme lui, pénétrés, comme lui, du possible avenir de la France en Extrême-Orient, il parlait — non plus en l'air et dans le vague, mais avec des précisions que son expérience sur place lui avait fournies — des futures explorations des grands fleuves, de l'ouverture de ces fleuves au commerce français, de la tâche magnifique à accomplir au Tonkin.

Pendant ces soirées de Cholen, où tout l'avenir de l'Asie française se dessinait déjà dans ces âmes généreuses, un trio se formait, entre Garnier et deux hommes, dont les noms doivent être retenus à côté du sien : le capitaine de frégate Henri de Bizemont et l'inspecteur des Affaires indigènes Eliacin Luro. Ce dernier a laissé un livre admirable, *le Pays d'Annam*, qui, après cinquante années écoulées, fait encore foi. M. de Bizemont en écrivit la préface, laquelle doit être retenue, car elle éclaire d'un jour lumineux une période de la vie de Garnier qui fut marquée de l'action intellectuelle la plus intense.

* * *

Voici cette préface, qui rappelle une phase, courte, mais féconde, de la vie saïgonnaise de Francis Garnier, phase dont il ne reste de traces que

dans ses lettres intimes. Si celles-ci sont un jour publiées, on verra clairement de quelle importance furent les années et les « soirées de Cholen », non pas seulement pour l'avenir personnel de Francis Garnier, mais pour l'action rapide de la France d'abord sur le Mékong, ensuite sur le Fleuve Rouge, et aussi pour l'élaboration des principes de gouvernement et d'administration qui devaient constituer plus tard les bases de notre protectorat indochinois.

« Francis Garnier, qui précéda Luro dans la tombe après une carrière bien courte, mais aussi active que glorieuse, venait en effet de concevoir un projet gigantesque. Dans cette tête merveilleusement organisée s'était développée l'ambition grandiose de doter la France, dans l'Extrême-Orient, d'un empire colonial aussi vaste et aussi florissant que les possessions anglaises des Indes. Le vaste fleuve, le Mé-Kong, dont nous venions d'occuper définitivement le riche delta, devait en être la grande artère ; il fallait donc commencer par en explorer le cours en le remontant aussi loin que possible, mais tout au moins jusqu'à la frontière chinoise. Aussitôt, un projet d'exploration fut conçu par Francis Garnier, et adopté avec enthousiasme par Luro et par celui qui écrit ces lignes, seul survivant de cet ardent triumvirat

de jeunes gens qui ne rêvaient rien moins que la gloire de fonder une nouvelle France dans la péninsule indochinoise.

« Les dates relatives à ce projet d'exploration ayant été vivement discutées et contestées dans ces derniers temps, il n'est pas inutile de les établir, non pas seulement d'après les souvenirs d'un collaborateur mais d'après des lettres et des pièces authentiques que nous avons entre les mains. Le premier plan de Francis Garnier date de juin 1863, et c'est dans les premiers jours de 1864 que nous l'avons rédigé d'après les notes et, en partie, sous la dictée de son inventeur. Un jeune officier de marine, qui devait s'adjoindre à nous, fut obligé de rentrer en France sérieusement malade ; il fut remplacé alors par Luro qui venait d'arriver dans la colonie. Son remarquable talent comme dessinateur rendait son concours extrêmement précieux dans une telle entreprise. Une demande officielle fut ensuite formulée par Garnier, signée par ses deux compagnons, puis présentée au ministère de la Marine avec l'appui de hautes personnalités. Il convient de rendre hommage à l'intelligence bienveillance avec laquelle M. le marquis de Chasseloup-Laubat, l'un des meilleurs ministres qu'ait eus la marine, accueillit le projet

d'exploration du Mékong. Mais ces démarches et la distance qui sépare la Cochinchine de la métropole firent que l'ordre d'organiser l'expédition projetée n'arriva à Saïgon qu'au commencement de 1866 ; encore, sur les trois signataires du projet de 1864, Francis Garnier était-il le seul qui fût désigné comme devant concourir à sa réalisation. Il ne nous appartient pas d'apprécier ni même d'indiquer les motifs qui firent écarter les deux autres adhérents. Quoi qu'il en soit, nous devons à la mémoire de Luro de constater et de proclamer hautement que, s'il se soumit à cette décision souveraine, ce ne fut qu'avec les plus vifs regrets et la plus grande amertume. »

* * *

Il faut joindre, à ce trio, un autre officier de marine, également inspecteur des Affaires indigènes, M. Philastre, qui, pendant ces années de préparation et d'enfancement, fut, il faut le dire ici, un camarade et un partisan enthousiaste des projets de Francis Garnier.

Quant au revirement total qui s'opéra dans son esprit au cours des années qui suivirent — revirement si funeste à la cause française — il est dû à des motifs humains, trop humains, sur lesquels il ne nous est permis d'appuyer que d'une plume légère.



FRANCIS GARNIER A L'ÉCOLE NAVALE
« MADEMOISELLE BONAPARTE »

L'amitié professionnelle qui liait Francis Garnier à Philastre était multipliée, en effet, par la conformité de leurs idées concernant le destin de l'Indochine et le rôle que la France y pouvait jouer. Pendant ces années, où leur ardente jeunesse forgeait, dans le creuset surchauffé d'un patriotisme justement exaspéré, les desseins d'un avenir idéal, leur union ne se démentit jamais. Philastre fut l'un de ceux que Garnier proclamait nécessaires à la réalisation de son grand rêve, et jusqu'aux derniers jours (Hanoï, décembre 1873) il appelait à lui Philastre comme le collaborateur indispensable et, par-dessus tous, aimé.

Philastre, en Cochinchine, avait d'abord subi, inconsciemment, cette emprise de la race et de la tradition jaunes, qui nous conquiert tous par l'esprit, sinon par le cœur, et qui nous conduit, si nous n'y prenons garde, à une véritable déformation du jugement. Et il s'y était complaisamment abandonné, poussé par la fréquentation assidue des mandarins, leurs conseils et leurs éloges.

En outre Philastre, du moment qu'il devait jouer un rôle quelconque dans les affaires de l'Annam, pensait que le rôle de tout premier plan lui était dû à cause de ses travaux, de ses études, de ses relations très étroites avec la cour de Hué.

Or, et sans vouloir insister plus qu'il ne convient dans un livre qui doit passer à côté et même au-dessus de toutes les polémiques politiques, le rôle qui fut dévolu à Philastre fut, par les circonstances mêmes, réduit à un rôle de second plan. Les instructions de Garnier lui commandaient d'agir au Tonkin : celles de Philastre lui commandaient de temporiser en Annam, afin que Garnier pût réussir pendant que la cour de Hué était amusée. En outre, Garnier connaissait les instructions données à Philastre ; Philastre ignorait les instructions données à Garnier.

Donc, quand le malheur voulut que Philastre, successeur de Garnier après l'accident de 1873, trouvât, dans les papiers de son ami, les ordres de l'amiral, tout différents de ceux qu'il avait, lui, reçus, il comprit, seulement alors, qu'il avait été tenu à l'écart de l'action principale ; il put croire que l'amiral et Garnier s'étaient entendus pour se jouer de lui. Dès lors, poussé par un sentiment injuste, mais humain, il ne songea qu'à détruire l'œuvre accomplie sans lui, à se comporter, vis-à-vis de l'amiral et à tenir sur lui les propos d'un officier qui a été trompé (1).

(1) Les documents officiels du dernier chapitre expliquent suffisamment la politique du gouvernement français et de l'amiral Dupré pour éclairer ces lignes volontairement dis-

On connaîtra la vérité sur toute l'existence de Garnier si l'on attache la plus grande importance aux trois années de 1860 à 1863, et à ce que nous avons appelé : les *Soirées* ou les *Entretiens de Cholen*. C'est de là que tout part. C'est cela qui décide tout. Mais on ne sera vraiment fixé que le jour où s'ouvriront des archives familiales, jalousement conservées, jusqu'à présent, dans l'ombre et dans le secret.

Ce n'est pas la faute de Garnier si le triumvirat de Cholen — Garnier, Bizemont, Luro — transformé en quatuor par la collaboration presque constante de Philastre, ne fut pas chargé tout entier de réaliser les projets conçus pendant ces trois années.

Quoi qu'il en soit, Garnier fut seul désigné pour faire partie de la mission du Mékong, dont le « triumvirat » avait signé la demande officielle au commencement de 1864. Et comme Garnier était extrêmement jeune à cette époque (vingt-quatre ans), la mission dont il était à la fois le créateur et l'animateur fut mise aux ordres de M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée.

Et c'est ici que commence, avec la découverte du cours indochinois du Mékong, la vie héroïque de Francis Garnier.

crètes, que les événements ultérieurs commanderaient sans doute plus décisives et même passionnées.

CHAPITRE II

L'EXPLORATION DU MÉKONG

Le 5 juin 1866 a été, dans la vie de Francis Garnier, une date émouvante. Car c'est au matin de ce jour-là qu'il *réalisa* pour la première fois les projets de toute sa vie, encore si courte et déjà si bien remplie. Petite réalisation, sans doute, mais grosse de tout l'avenir de la France en Extrême-Orient. Les deux canonnières, numérotées 32 et 27, quittaient la rade fluviale de Saïgon pour remonter le Mékong tant que le fleuve aurait assez d'eau. La canonnière 32 — lieutenant de vaisseau Pottier — portait le chef de l'expédition, commandant Doudart de Lagrée ; la canonnière 27 — lieutenant de vaisseau Espagnat — portait l'animateur, le promoteur, Francis Garnier, qu'à sa modestie et son âge contraignaient à n'être que le second (il n'était lieutenant de vaisseau que depuis un an à peine) d'une exploration qu'il avait, comme on l'a vu, rêvée, puis créée, puis préparée.

La mission se composait en outre de MM. Thorrel, chirurgien de la marine ; Delaporte, enseigne de vaisseau, chargé de toute la partie artistique et archéologique (il a publié un livre magnifique et curieusement illustré : *Voyage d'exploration au Cambodge*, qui a été la première révélation des trésors, innombrables et uniques d'Angkor et des cités des Lacs) ; le docteur Joubert, médecin de l'expédition, et M. de Carné, attaché au ministère des Affaires étrangères.

Trois jours après, la petite flottille était à Oudong, résidence du souverain du Cambodge.

En attendant l'arrivée des documents et passeports siamois, nécessaires dans la haute vallée et sur la rive droite du Mékong (où s'exerçait, nominalement du moins, l'autorité siamoise), la mission se compléta de son personnel subalterne, français et indigène (sergent Charbonnier, interprète Séguin, le Cambodgien Om, le Laotien Alévy, dix Tagals et sept Annamites). Pour utiliser les jours de l'attente, on s'en alla aux ruines d'Angkor. La visite dura jusqu'au 1^{er} juillet et fut des plus fructueuses, en ce sens qu'elle prépara les explorations et les travaux de Delaporte et de ses successeurs.

Le 7 juillet le véritable voyage commença.

La canonnière 32, son commandant et son

équipage restaient à Pnompenh. Six jours après, la canonnière 27, à bout de forces, tant elle était vieille et usée (elle avait inauguré sa carrière en 1860, à Tchéfou, et n'avait jamais été réparée), ne trouvait plus assez d'eau sous sa quille et redescendait à Saïgon. La mission, dès ce moment, fut réduite à ses propres forces et aux moyens matériels du pays, c'est-à-dire à huit barques de 15 mètres de longueur et d'un mètre de largeur. C'est là-dessus que, pendant trois mois, les hardis voyageurs qui représentaient la France, sa puissance et sa richesse, allaient affronter la malice des choses et l'hostilité des hommes (1).

Cette scandaleuse pénurie des moyens donnés à l'expédition, nous ne la retenons que pour exalter le courage et l'ingéniosité des explorateurs.

Le lendemain soir, on était à Sambor, au pied du premier rapide, point où finit le Cambodge, et où commence le Laos.

(1) L'équipage de chaque barque comprend six à huit *piqueurs*. Chacun d'eux est armé d'un bambou, dont une extrémité présente un croc de fer, pour tirer à soi, et l'autre une petite fourche pour pousser en avant. Les piqueurs à l'avant de la barque fixent leur bambou à un point de la rive, et tirent en marchant vers l'arrière, pour revenir ensuite à l'avant par l'autre flanc de la barque. On peut ainsi obtenir, pour la barque, la vitesse d'un homme marchant au pas, quand les circonstances sont favorables. Quand elles ne le sont pas...

* * *

La remontée de tous les grands fleuves d'Asie présente les mêmes difficultés et la même lenteur. En terrain plat, c'est le halage, pesant, interminable, pendant lequel la pirogue se traîne au long des rives, sous un soleil écrasant qui contraint l'Européen à rester étendu sous l'étroite paillote ; tantôt la rizière, tantôt la jungle défilent à droite et à gauche avec une désolante monotonie. En terrain accidenté, c'est le rapide, bordé de roches inhospitalières ou de taillis inextricables, annonceurs de la grande forêt.

Le rapide est, en général, causé par des roches ou des îlots surgissant du lit même du fleuve, le rétrécissant, et contraignant les eaux à s'écouler avec des vitesses variables, qui constituent, pour des bateaux plats marchant à la gaffe, des obstacles toujours sérieux, périlleux parfois.

Ils causent beaucoup de fatigues aux piroguiers, et nécessitent, de leur part, une attention de tous les instants. Un manque de prise, en haut d'un rapide, rejette le bateau en bas, et fait perdre en un instant les efforts d'une journée. Lorsque le rapide se transforme en chute, il est tout à fait dangereux et devient même infranchissable. Les

navigateurs sont obligés de débarquer, de remonter la rive à pied sur toute la longueur de la chute, et de faire porter à bras les pirogues et leur contenu. Ces ruptures de charge, lorsqu'elles sont fréquentes, mettent à une rude épreuve la patience des voyageurs, et rendent la voie fluviale inutilisable pour un commerce régulier.

C'est ce que dut constater Garnier, dès les premiers rapides du Mékong. Ce rêve d'une jonction commerciale par le fleuve avec le Tonkin devait rester un rêve. Dans la réalité, en effet, et après des années de tentatives diverses, le Mékong demeure une voie liquide capricieuse, pratiquement inutile pendant la moitié de l'année, toujours difficile et délicate, et divisée, pour le trafic, en plusieurs biefs. L'arrivée à Luang-Prabang, sans encombre et à des jours à peu près fixes, d'un bateau parti de Pnompenh, est un événement pour les riverains du haut Mékong.

C'est d'ailleurs en considération de ces obstacles naturels probablement insurmontables, que le gouverneur général Paul Doumer, et après lui ses successeurs ont envisagé le doublement de la voie fluviale par une voie ferrée, qu'on appelle : le Transindochinois intérieur (1).

(1) A l'heure où ces lignes paraissent, la substructure de la voie ferrée qui ouvre le Laos nord, se construit entre Tanap

Si l'intérêt purement commercial de l'exploration diminuait ainsi, dès les premiers jours, l'intérêt politique et l'intérêt géographique demeureraient les mêmes, et justifiaient les efforts, les sacrifices, les vertus dépensées par Francis Garnier et ses compagnons au cours de ce formidable voyage.

* * *

Le rapide de Sambor, qui clôt la série des rapides du Mékong, est une honnête déclivité qui ne fait peur à personne, et se franchit aux hautes eaux sans même qu'on s'en aperçoive. Ceux qui lui succèdent sont plus sérieux et rébarbatifs. Ceux de Préapatang, en aval de Stung-treng, peuvent être heureusement évités en longeant au plus près la rive gauche. C'est ce que fit la mission. Mais, soucieux d'un relevé hydrographique exact, Garnier se fit reconduire à Préapatang, pendant que la mission séjournait à Stung-treng, et que les barques et équipages cambodgiens faisaient place à des pirogues et à des équipages laotiens. On ne peut s'imaginer, soit dit en passant,

(station du transindochinois côtier) et Thakkek, sur le Mékong. Des études nombreuses, très poussées, mais très longues, ont montré la supériorité de ce tracé sur tous ceux qui avaient été proposés. De Thakkek, le tracé suit étroitement la rive gauche du Mékong jusqu'à son entrée au Cambodge.

l'énervement et la lassitude que causent, à des hommes pressés d'arriver au but et désireux de ménager leurs forces, les changements et transbordements continuels, où la mauvaise volonté des autorités locales n'est égale qu'à l'avidité sans retenue des coolies. La bonne entente, indispensable à la marche régulière, est mise là à une rude épreuve.

Il convient d'insister sur ces « à-côté » multiples d'une exploration de ce genre. Tout cela paraît peu de chose au lecteur sédentaire et même au voyageur disposant de moyens de locomotion adéquats et d'horaires réguliers.

Mais, sachons ce que doivent faire, tous les jours, ces hardis découvreurs. Il leur faut tout préparer, depuis la planche sans équilibre qui les transporte sur les eaux trompeuses, jusqu'aux monotones conserves qui les empêcheront, dans les jours sombres de disette, de mourir de faim. Il leur faut tout prévoir : les crues qui démoliront leurs frêles esquifs, la sourde inimitié des indigènes qui leur tireront dessus, la trahison des coolies qui les abandonneront au premier tournant. Il leur faut tout éviter : les épidémies, les fièvres glacées, la tornade qui surgit inopinément, le fauve qui les guette au sortir du lit. Il leur faut tout braver, depuis le louche accueil du mandarin

jusqu'aux fureurs ardentes de l'été et aux poisons secrets des plantes. Il leur faut sourire, de la même face stoïque, aux lenteurs du halage et du portage et aux pièges mortels que tendent, sous leurs pas, les amis de la veille...

Alors, mais alors seulement, on comprend de quel acier doivent être trempés ces explorateurs, de quelles vertus ils doivent être constamment armés. Et l'on ne balance plus à leur donner le nom de héros.

Lagrée, Garnier et leurs compagnons n'ont pas évité tous ces périls, toutes ces embûches. Ils ont été soumis à ces peines, à ces déconvenues, qui, dans les lointaines solitudes, engendrent trop souvent des exacerbations nerveuses et, parfois même, la renonciation et le désespoir. Une à une, ils ont gravi les marches de ce rude calvaire, et ils en sont sortis, vivants ou morts, mais triomphants. Et ce paroxysme de vertu, source des qualités traditionnelles françaises, a duré — sans un jour de détente — deux années !

C'est en ayant constamment présentes à l'esprit ces nécessités toujours menaçantes que l'on peut comprendre ce que vaut, pour glorifier un homme, une exploration comme celle du Mékong.

* * *

Tout ceci dit, l'énumération, même sèche et ramassée des luttes quotidiennes, des fatigues accumulées, des combats livrés, des résultats atteints, prend et garde une allure de grandeur, qui permet la plus humble simplicité dans l'analyse, et l'absence de tout qualificatif enthousiaste dans l'énoncé. Il suffit de se rappeler, à chaque instant, le but pour porter à la hauteur et à l'amplitude convenables les incidents et les obstacles jalonnant la route hasardeuse.

Et, dès maintenant, on voit, en ce seul jour de Préapatang, comment Garnier, préservant ses compagnons du péril, le bravait pour lui-même, non point par fierté, mais parce qu'il voyait, à s'y exposer et à en triompher, un avantage pour la science ou pour le pays.

Il n'hésita donc pas à refaire, sur la rive droite, en dix heures d'une descente forcenée et à chaque instant périlleuse, le parcours de Stung-treng à Sambor, qu'il avait mis six jours à faire en sens contraire sur la rive gauche. C'était là, avec la conscience du topographe et de l'hydrographe — qui tenait à dresser une carte totale du fleuve — la volonté du Français qui insistait, dès les pre-

miers jours de la mission, pour que le fleuve, ses rives, ses eaux, ses îles, fussent considérées comme français. Français par leur découverte, par leur relevé, par l'apparition et le maintien, sur tout le parcours, du pavillon national.

Le rapide de Préapatang est un des plus beaux, en tout cas, le plus important, du cours moyen et inférieur du Mékong. C'était d'ailleurs le premier que Garnier relevait et traversait complètement. La description qu'il en donne mérite d'être retenue.

« Je vis alors, écrit-il, ce qui formait le rapide. Après avoir longtemps couru presque exactement nord et sud, la rive droite du fleuve s'infléchit brusquement à l'est et vient présenter à l'eau une barrière perpendiculaire. En amont, sur l'autre rive, une pointe avancée renvoie dans ce coude toutes les eaux du fleuve qui la frappent et s'y réfléchissent, de sorte que la masse entière des eaux du Cambodge vient s'engouffrer avec la rapidité et le bruit du tonnerre dans les quatre ou cinq canaux que forment les îles à base de grès qui se profilent le long de la rive droite. Irritées de la barrière soudaine qu'elles rencontrent, les ondes boueuses attaquent la berge avec furie, l'escaladent, bondissent dans la forêt, écument autour de chaque arbre, de chaque roche et ne laissent

debout dans leur course furieuse que les plus grands arbres et les plus lourdes masses de pierre. Les débris s'amoncellent sur leur passage, la berge est nivelée, et, s'élevant au milieu d'une vaste mer d'une éclatante blancheur, pleine de tourbillons et d'épaves, quelques géants des bois, quelques roches noirâtres résistent encore, pendant que de hautes colonnes d'écumes rejaillissent et retombent incessamment sur leurs cimes.

« C'était là que nous arrivions avec la rapidité de la flèche. Il était de la plus haute importance de ne pas être entraînés par les eaux dans la forêt, où nous aurions été brisés en mille pièces, et de contourner la pointe en suivant la partie la plus profonde du chenal. Nous y réussîmes en partie. Ce ne fut d'ailleurs pour moi qu'une vision, qu'un éclair. Le bruit était étourdissant, le spectacle fascinait le regard. Ces masses d'eau, tordues dans tous les sens, courant avec une vitesse que je ne puis estimer à moins de 10 ou 11 milles à l'heure, et entraînant au milieu des roches et des arbres notre légère barque perdue et tournoyante sur leur écume, auraient donné le vertige à l'œil le moins impressionnable. L'un de nos hommes eut le sang-froid et l'adresse de jeter, à mon signal, un coup de sonde qui accusa 10 mètres, ce fut tout. Un instant après, nous frôlions un tronc d'arbre

le long duquel l'eau s'élevait à plusieurs mètres de hauteur. Mes bateliers, courbés sur leurs pagaies, pâles de frayeur, mais conservant un coup d'œil prompt et juste, réussirent à ne point s'y briser. Peu à peu la vitesse vertigineuse du courant diminua, nous entrâmes en eau plus calme ; la rive se dessina de nouveau, mes bateliers essuyèrent la sueur qui ruisselait de leurs fronts. Nous accostâmes pour les laisser se remettre de leur émotion et des violents efforts qu'ils avaient dû faire. »

Le 30 juillet, Garnier était remonté à Stung-treng. Le 5 août, il y recevait M. de Lagrée, qui, sur le Se-cong, affluent rive gauche du grand fleuve, était allé pousser une reconnaissance jusqu'à Sienpang, chef-lieu d'une province laotienne, à mi-chemin entre Stung-treng et Attopeu. Il n'avait trouvé aucun intérêt économique dans la région.

Le 12 août, après la première apparition de la fièvre algide — fièvre des bois, alors fort mal connue, qui mit à mal un certain nombre de membres de la mission, et notamment Garnier lui-même — la marche fut reprise. Et le 17 août, après une halte de cinq jours dans un pays désert, la flottille arrivait à Khôn, au pied de nouveaux rapides, avec la peu agréable perspective d'avoir,



let a Montgiscard, Philastre et Morcier
 ne! c'est ma 3e nuit - adieu au plus
 soon

Garnier

pour le 1er pont à Montgiscard si c'est de l'air
 vapeur de partir d'ici. Le matin

FRANCIS GARNIER, LIEUTENANT DE VAISSEAU

avant d'affronter ces cataractes, à changer de nouveau de pirogues et de piroguiers (1).

* * *

La cataracte et l'île de Khôn déterminent, par un majestueux spectacle de la nature, la limite entre le bassin moyen et le bassin inférieur du Mékong. Le véritable saut du fleuve est causé par le cha-pelet d'îles dont les deux principales sont : en bas des chutes, l'île de la cataracte, ou le Khôn, avec le village du même nom ; à l'orée des chutes, l'île de Sitan-dong, avec le marché de Khong, chef-lieu de la région de Tonlé-Repou.

Cette province, devenue cambodgienne depuis 1896, était siamoise au moment du passage de la mission. C'est au travers de ces îles que, sur une longueur de 12 kilomètres, les eaux se précipitent, tantôt en rapides pressés, tantôt en chutes imposantes. Garnier a reconnu principalement celles de Saleph et de Papheng, avec une cassure verticale dépassant 15 mètres. Malgré

(1) La coutume laotienne est de ne contraindre les gens au travail collectif des caravanes — halage et portage — que sur le territoire de leur province. A chaque limite provinciale, les bateliers passent la main — et la rame et la gaffe — aux habitants de la province d'amont. Cette tradition des « corvées régionales » existe dans toute l'Indochine.

l'incessant travail des eaux, malgré les changements saisonniers de débit, il n'est pas possible de compenser cette différence brutale dans les niveaux du fleuve. Il y a rupture de charge au sud de la grande île et une voie ferrée transporte marchandises et matériel à Khong, port fluvial du Mékong moyen.

Il est intéressant, au passage, de noter que Garnier, toujours épris de l'idée maîtresse animatrice de son voyage et inspiratrice de toute sa vie, prévoit, trente ans à l'avance, le retour au Cambodge des régions enlevées par le Siam, grâce à la trahison de Ming, gouverneur de Compong-Soai, au malheureux ancêtre du roi actuel.

Et, avec une singulière prescience des événements futurs, avec une légitime ambition nationale que ses successeurs n'eurent malheureusement pas comme lui, il ajoute :

« Si l'on veut que le commerce par la vallée du Mékong prenne l'extension qu'il doit logiquement avoir, il faut que le pavillon français flotte sur la rive droite du fleuve, en amont des cascades, pour protéger le transbordement des marchandises qui remontent ou qui descendent ; il faut aussi favoriser les travaux de nature à faciliter le passage, et enfin agrandir autant que possible le cercle de notre influence civilisatrice, qui

seule peut faire atteindre à ces riches contrées le développement dont elles sont susceptibles.

« Dès que le pays se trouvera en possession de communications commerciales plus faciles et moins onéreuses, la position du groupe d'îles que commande Khong lui assurera une prospérité analogue à celle que les districts les plus favorisés du delta du Cambodge ont acquise sous la domination française. »

Au-dessus de Khong, le fleuve réunit toutes ses eaux en un seul lit, d'un kilomètre et demi de large, qui n'est plus obstrué, et dont les rives sont cultivées et peuplées. Le 11 septembre, la mission arrivait à Bassac (1).

« La station de Bassac est heureusement choisie au point de vue politique et commercial. Sa position exceptionnelle la désigne comme un des points du Laos où l'influence française doit désirer s'implanter le plus solidement. » (*Correspondance.*)

Pendant la première partie du séjour à Bassac (20 septembre-3 octobre), Garnier recueillit, sur le Laos en général, et sur le Bassac en particulier, de précieux renseignements historiques. Nous retrouverons, sur le haut Mékong, avec le royaume

(1) Capitale d'une région appelée « royaume de Bassac » et aujourd'hui réunie au Cambodge, sous le protectorat de la France.

de Luang-Prabang et la principauté de Bin-chau, les velléités d'indépendance des Laotiens et de leurs chefs féodaux dont on vit ici les premières traces. La guerre de 1826 mit fin à ces vicissitudes. Nous n'en parlons que pour montrer, une fois de plus, le génie prophétique de Garnier, qui prévoit la libération du Laos en ces termes :

« Il est difficile de croire que cette domination du Siam, si lourde à porter malgré la prudence de ceux qui l'exercent, puisse être la destinée définitive d'une race intelligente et douce à laquelle il n'a manqué, pour arriver à une civilisation plus complète, que des circonstances géographiques favorables à son expansion extérieure et des communications plus fréquentes avec les nations voisines. Tandis que, chez les Cambodgiens, tout ressort a disparu, toute vitalité semble éteinte, il existe chez les Laotiens des germes de progrès qui n'attendent qu'une occasion pour se développer. Leur esprit est curieux, leur religion est tolérante. Chez leurs voisins du Sud, au contraire, une apathie profonde, un stupide dédain pour toute chose nouvelle, un fanatisme religieux presque incompatible avec les dogmes bouddhiques, sont des signes non équivoques d'irréversible décadence. Les premiers peuvent renaître à l'activité et à la richesse, au milieu des

contrées admirables qu'ils habitent, sous l'influence civilisatrice de la France; les seconds semblent, jusqu'aujourd'hui, n'être qu'une barrière aux progrès de cette influence dans l'intérieur de l'Indochine. »

Le 3 octobre, Garnier alla reconnaître le cours inférieur du Sedôn, affluent rive gauche du fleuve à l'étranglement montagneux du Phumolong, un peu au nord de Bassac. On voit que la mission était soucieuse de son but politique. Elle n'a pas rencontré un grand affluent de la rive gauche sans en remonter le cours principal, afin d'établir, par ces reconnaissances, le droit prochain de la France sur ces terres, jadis annamites, aujourd'hui sillonnées par des promenades d'autorités siamoises mais *sans maîtres effectifs*.

Le courrier de Saïgon et les passeports du gouvernement siamois se firent attendre assez longtemps pour que Garnier dût rebrousser chemin jusqu'à Stung-treng, d'ailleurs sans succès. Ce contre-temps fut mis à profit par le chef de l'expédition qui accomplit — entre le 2 novembre et le 10 décembre — une tournée dans le Laos du sud-est, reliant entre elles les excursions précédentes du Sedôn et du Secong, et atteignant Attopeu.

C'est là qu'on saisit bien l'influence prépondé-

rante de Garnier sur M. de Lagrée, qui avait la mission uniquement géographique de remonter le Mékong jusqu'à sa source, si c'était possible. Or Garnier voyait, dans l'exploration, un moyen de connaître tout le bassin du fleuve et de restituer le Laos à l'influence française, en l'enlevant à l'influence siamoise, que personne jusqu'ici n'avait songé à contre-balancer. Et M. de Lagrée suivit l'inspiration de Garnier. Ce fut un grand bonheur, car la tournée du Sédôn et du Sécong amena les autochtones à connaître les Blancs, à se familiariser avec eux, et à faire, entre leurs procédés et ceux des Siamois, une comparaison qui n'était pas à l'avantage de ces derniers.

Les cinq semaines que M. de Lagrée consacra à la reconnaissance des deux grands affluents du Mékong, les données qui y furent recueillies, engagèrent M. Harmand, notre futur commissaire général en Annam en 1877, à y faire un séjour plus prolongé et des observations définitives. Et ces voyages, couronnés plus tard par les premiers itinéraires d'Auguste Pavie, ont rajeuni, comme il convenait, les droits un peu oubliés de l'Annam, au nom duquel la France établit par la suite son protectorat sur le Laos.

Le 25 décembre, après une fin d'automne bien employée, la mission quittait Bassac pour s'en-

foncer dans l'intérieur par la route du fleuve, et faire une nouvelle étape vers son but lointain. Il faut remarquer que le « roi de Bassac », vassal craintif du Siam, ne pouvait signer aucun traité avec le représentant de la France ; mais les souvenirs que la mission laissa dans le pays ont facilité grandement les événements du siècle suivant.

Garnier prend soin — toujours dans le même dessein français — de déterminer que la voie commerciale du Mékong entre Pnompenh et Bassac est accessible aux barques de faible tirant, et que le débit assez régulier du Sécong permet les relations économiques suivies avec Attoupeu. De là, une autre exploration, à l'est d'Attoupeu, pourrait fermer le cercle sur l'Annam. Ainsi on pourra, dans l'avenir, contre-balancer l'attraction, sur cette partie du Laos, de la ville, du marché et du port de Bangkok.

C'était manifestement une autre partie de l'exploration qui s'annonçait.



La flottille traverse, avec peu de dangers, mais beaucoup de fatigues, le ressaut de la falaise géologique qui sépare les bassins inférieur et moyen du Mékong, depuis Bassac jusqu'au confluent de la

Semoun. Elle remonte le cours de cette rivière jusqu'à Oubon — capitale d'un petit royaume vassal du Siam et géré par une branche cadette de l'ancienne famille princière dépossédée de Vientchan. C'est la seule *infidélité* que le commandant de Lagrée ait faite au Mékong. Il désirait rejoindre le fleuve à Kemmarat par la voie de terre, laissant au seul M. Delaporte le soin de conduire les pirogues, par voie fluviale, et par les deux autres côtés du triangle Oubon-Pakmoun-Kemmarat. Pendant le séjour à Oubon (1^{er} au 20 janvier 1867), Francis Garnier accomplit une des plus rares performances pédestres qu'on ait jamais eu à enregistrer dans ce pays encore inconnu des Blancs.

Chargé par M. de Lagrée de rétablir la communication de la mission avec le Sud, et de conquérir enfin les documents et passeports siamois attendus et promis depuis si longtemps, il profita de l'occasion pour faire un voyage terrestre, d'abord au point de vue scientifique, dans les provinces réellement siamoises, et ensuite, au point de vue politique, dans les anciennes provinces cambodgiennes assez subrepticement arrachées par les rois de Siam aux successeurs des empereurs khmers.

Et c'est ici, une fois de plus, la preuve de l'extrême perspicacité de Garnier qui, au milieu des

préoccupations de l'heure, précises et lourdes, ne perdait jamais de vue l'avenir qu'il avait prédit et qu'il voulait réserver à la France en Indochine. Son voyage à travers les régions des Grands Lacs servit à notre diplomatie, tout autant que les antiques droits de la couronne, pour réclamer au Siam, et faire restituer au Cambodge, les provinces magnifiques de Battambang et de Siemreap que le roi Norodom appela par la suite son « Alsace-Lorraine » et qui contiennent, en outre de grandes richesses économiques, les plus belles architectures de l'Extrême-Orient.

L'excursion de Garnier lui permit de constater, dès Sisaket, des traces non équivoques de la puissance khmer, et l'amena à franchir, le premier, au nord de Soukron, la grande faille de 200 mètres, qui, du plateau siamois, tombe à pic sur les plaines des Grands Lacs (1). Il y descendit directement, et rejoignit Pnompenh en pirogue à travers les grandes étendues liquides.

Aux yeux de l'infatigable globe-trotter, Pnompenh ne joua pas les Capoue. Il y resta trente-six

(1) C'est cette faille, qui détermine aujourd'hui la frontière entre Siam et Cambodge, jusqu'au point même où elle vient, deux étapes au-dessus de Bassac, buter sur le Mékong, laissant ainsi à l'influence siamoise le cours et la vallée tout entière de la Semoun.

heures, tout juste le temps d'envoyer son courrier et de recevoir celui qu'il venait chercher. Le 7 février, il repartait pour Siemreap qu'il atteignait le 13, et fit passer sa route de retour par les merveilles d'Angkor, Le 20 février, il était de retour à Oubon, où la mission n'était plus. En trente jours, Garnier avait accompli une marche de 1 600 kilomètres, soit une moyenne de 55 kilomètres par jour, dans un pays où personne ne parlait français, et où il dut user de ses seuls moyens, heureusement centuplés par ses extraordinaires vertus.

Il faut avoir suivi, comme nous l'avons fait, nous les derniers coureurs d'Extrême-Asie, à travers les obstacles amoncelés par la nature et par les hommes, les rudes sentiers de la grande Aventure, pour se rendre compte des héroïsmes multiples et constants que sous-entendent ces sèches constatations.

Et pourtant Garnier ne fit pas seulement que *marcher*. Tout en marchant il regardait, il écoutait. Succinctement et modestement, comme toujours, il donne, en une seule page, les motifs de ses profondes convictions. C'est à nous, ses héritiers, à mettre au jour les diamants précieux que, dans son désintéressement, il indiquait à peine.

« La division des Grands Lacs en deux domina-

tions, dit-il à la fin de son itinéraire, celle du Siam et celle du Cambodge, interdit à cette magnifique contrée sa route commerciale naturelle, et la laisse isolée sans voies d'échange avantageuses. Ses produits, au lieu de descendre, par les lacs et le fleuve, jusqu'à Saïgon, prennent la route de terre, plus difficile et plus longue, qui mène à Bangkok. Le manque absolu d'initiative d'une race en pleine décadence, l'intérêt qu'ont les mandarins à accroître sans cesse les relations commerciales avec la capitale dont ils dépendent, les rapports pleins de défiance qui ne peuvent manquer d'exister entre les gouverneurs cambodgiens du protectorat et les gouverneurs siamois des autres provinces, sont les principaux obstacles au rétablissement du commerce sur les Grands Lacs. Il n'est pas rare, par exemple, de voir les Cambodgiens de l'une ou de l'autre frontière retenus indûment chez leurs voisins ; la communauté de race et de langue, les liaisons de parenté qui existent des deux côtés d'une frontière factice, fournissent mille prétextes à des vexations de ce genre dont le but inavoué est d'augmenter les inscrits de la province, et par suite l'impôt. Aussi les Annamites sont-ils les seuls aujourd'hui à exploiter la pêche si fructueuse de leur petite mer intérieure.

« On voit de quelle importance serait pour les

populations du bassin nord-ouest des Grands Lacs l'unification de pavillon et d'influence sur ces rives. Il est bien fâcheux que nous n'ayons pas su arracher des mains du Siam la possession de ces eaux, qui sont le plus beau fleuron de la couronne du Cambodge et qui lui ont été injustement ravies. Cette restitution légitime, à laquelle notre diplomatie, mieux éclairée sur nos véritables intérêts, aurait dû faire consentir le gouvernement de Bangkok, eût rendu à notre colonie de Cochinchine l'accès d'une des régions les plus riches de l'Indochine. »

Garnier resta six jours à Oubon : il en repartit le 26 février par la route de terre, rejoignit le Mékong à Banmouk le 5 mars, et, par eaux, la mission à Houten, le 10 mars 1867.

Pendant son absence, la mission avait reconnu les difficiles et longs rapides de Kemmarat, le confluent du Sebang-hien (1), et les montagnes riches en minerais et en marbres du cirque de Lakhôn. De là, elle avait atteint Houten, où elle se retrouva au complet quand Garnier l'y eut

(1) Le commandant de Lagrée note ici le maintien de la vieille influence annamite, confirmée par le voyage ultérieur de Harmand, ainsi que l'amorce d'une piste commerciale laotienne aboutissant à Quangtri, à travers la chaîne intérieure d'Annam.

ralliée. Et elle quitta ce point le 13 mars pour remonter toujours plus au nord.



Le voyage au nord commence ici par une forte inclinaison vers l'ouest. C'est le grand coude du moyen Mékong, entre Saniaboury (quatre heures en amont de Houten), et Xieng-Cang (en laotien : Muong-Maï). Une nouvelle région s'offre aux voyageurs : à Saniaboury le Mékong s'éloigne pour toujours de la chaîne intérieure de l'Annam et du rivage de la mer tonkinoise, qui lui est parallèle. Les contreforts du Tranninh contraignent le grand fleuve à cette inflexion de plus de 200 kilomètres, au profit d'abord du plateau laotien et, ensuite, des grandes vallées tonkinoises (Song-ma, Rivière noire ou Songbo, Fleuve Rouge ou Song-koï).

Les villages, les rizières et la savane font place à la grande forêt... et à ses hôtes, tigres, guépards, buffles sauvages, gours, éléphants. Le régime du fleuve est fort changeant, suivant les époques de l'année et le débit des eaux. Apparaissent ici, aussi bien dans les architectures que dans les marchés et sur les habitants eux-mêmes, quelques signes de richesses. Là se trouvent la cannelle et le ben-

join, et des ateliers de tissage pour les vêtements de soie, les célèbres *langoutis*. Le 1^{er} avril, la mission était à Nongkaï, le lendemain à Vienchan, jadis capitale opulente des princes laotiens, ruinée et abandonnée au passage de Garnier, et aujourd'hui rendue à son rôle de capitale du Laos français.

Francis Garnier releva quelques admirables vestiges, alors envahis par la forêt, et le 4 avril, s'apprêta à remonter un Mékong parfaitement inconnu, et jusqu'alors vierge de toute trace et de tout passage européen.

En amont de Vien-Chan, avant même de se redresser vers le nord, le fleuve s'encaisse et s'engorge. Il est rare maintenant qu'il présente une largeur de 500 mètres. Encore, aux basses eaux, n'occupe-t-il qu'une petite partie de ce chenal. Aussi les rapides deviennent-ils nombreux, violents, toujours difficiles et parfois dangereux. La navigation est pénible et fort lente. Le lit même du fleuve est encombré de roches gigantesques et pleins de périls pour les voyageurs (1). On fait,

(1) C'est à peu près vers le même méridien que tous les cours d'eau de la péninsule indochinoise se dégagent des grands massifs montagneux chinois par une série de chutes conduisant aux biefs inférieurs. Le Fleuve Rouge au Yunnan, la Rivière Noire dans les Seize-Chaüs, présentent les mêmes particularités, aussi désagréables que pittoresques.

avec les plus grandes fatigues, des étapes fluviales de 6 kilomètres. Le Keng-chan, à quelques kilomètres en aval du village de Sanghao, à moitié chemin entre Vien-chan et Xieng-Cang, est un type excellent de ces chutes violentes comme est, sur la Rivière Noire, le rapide fameux du Thaccua, et la série presque ininterrompue des chutes entre Vanbou, Tachan et Vanyen.

« Dans un voyage d'exploration, explique Garnier, on ne doit certes pas s'attendre à trouver des chemins frayés. Mais, quelque habitués que nous fussions déjà à prendre « à travers champs », la rude gymnastique à laquelle nous dûmes nous livrer pour atteindre Sanghao ne laissa pas que d'être horriblement fatigante. Déjà la plupart d'entre nous marchaient pieds nus, quelques-uns pour s'habituer d'avance à cette nouvelle souffrance, et réserver pour les jours de cérémonie leur dernière paire de souliers, quelques autres par absolue nécessité. Pour ma part, dans mon voyage à pied d'Angkor à Ban-Mouk, j'avais usé toute ma provision de chaussures. Les « va-nu-pieds » de la bande, comme nous nous appelions en plaisantant, devaient donc avancer avec la plus grande précaution, pour ne pas se blesser sur les vives arêtes des rochers ; leur surface était souvent assez échauffée par le soleil pour nous arra-

cher de véritables cris de douleur, et il était comique de nous voir alors courir à toutes jambes pour rafraîchir dans la flaque d'eau la plus voisine notre épiderme brûlé. Malheureusement ces bains multipliés ne faisaient que le rendre plus sensible ; enfin, malgré des prodiges d'agilité, nous ne pouvions nous aventurer au milieu des hautes herbes qui bordaient la rive sans nous déchirer profondément les jambes.

« Nous mêmes, ce jour-là, cinq heures à franchir les 10 kilomètres qui nous séparaient de la halte du soir, et nous constatâmes avec découragement que, loin de nous être endurcis à ces épreuves, nos souffrances restaient tout aussi vives qu'au début. »

Ce dur passage vaincu, le fleuve redevint, non pas paisible, mais relativement accueillant jusqu'à Xieng-Cang (arrivée le 12 avril).

A Xieng-Cang, le Mékong n'est plus très loin des régions birmanes ; aussi y avait-il là des Birmans comme il y avait des Annamites à Lakhon. Mais ce n'était que la « tache d'huile » du négoce ambulant. Plus proche semblait le voisinage des Anglais installés en Birmanie depuis l'heureuse campagne de lord Dufferin, le vainqueur de Bhamo et le destructeur du royaume d'Ava. La crainte de l'Anglais, dans ce pays de Xieng-Cang, était

contre-balancée par la crainte des princes indépendants de Luang-Prabang ; quant au Siam, encore que Bangkok ne fût guère qu'à 400 kilomètres à vol d'oiseau de Xieng-Cang, il n'en était pas question, mais on parlait encore du passage et du séjour du Français Mouhot (1) dont la mission va plus tard retrouver des traces.

La crédulité des autochtones est telle, dans ces régions lointaines, et leur faculté d'invention est si grande, que Francis Garnier note l'émotion patriotique qui l'envahit, quand on lui annonça que quarante officiers anglais, qui avaient remonté très haut le fleuve, en redescendaient dans le plus puissant équipage.

Ainsi le prestige de la mission de Lagrée allait être effacé. Ainsi les travaux futurs seraient inutiles, et le rêve de Garnier sombrait. Or cette caravane solennelle, que Garnier croisa sur le fleuve un peu au-dessus de Xieng-Cang, se composait du seul M. Duyshart, Européen, ancien employé d'une maison de commerce de Saïgon !

Il est vrai que, de son côté, M. Duyshart était convaincu qu'il allait rencontrer une puissante colonne de Cambodgiens commandés par une foule d'officiers français. Ce n'est pas seulement au désert

(1) Voir page 62, la découverte de la tombe de Mouhot.

de sable qu'il y a des mirages. Cet incident montre quelle créance on peut ajouter aux « bruits qui courent » dans les solitudes, et comment il est préférable d'y garder l'esprit froid et le cœur tranquille.

Le soir même, 16 avril, on entraît, par le rapide du Keng-Sao, dans le royaume de Luang-Prabang, dernier vestige de l'ancienne indépendance laotienne avant les conquêtes siamoises au sud (réunion du bassin du Ménam à la couronne) et l'envahissement britannique à l'ouest (conquête de la Birmanie).

* * *

La valeur de l'exploration de Francis Garnier devient alors de premier ordre. Si, jusqu'ici, on sentait, confusément mais profondément, que le Mékong laotien serait un jour, sinon un fleuve français, du moins un fleuve d'influence française, à partir du Keng-Sao, porte pittoresque du haut Laos, tout était conjectural. Nous pouvons aujourd'hui mesurer le service rendu, car l'exploration de Francis Garnier a été l'un des grands arguments historiques invoqués, quand il s'est agi de justifier, aux yeux des puissances voisines, l'établissement du protectorat français sur le royaume de Luang-Prabang. Les princes de

Luang-Prabang demeuraient les plus puissants témoins des vieilles indépendances laotiennes ; la suzeraineté siamoise était récente, tout à fait vague, et ne s'affirmait par aucune fonction visible et continue ; les provinces birmanes, que, peu à peu, la Grande-Bretagne, sous les espèces de la vice-royauté des Indes, agglomérât à son vaste empire asiatique, étaient toutes proches, et chevauchaient parfois sur les terres purement laotiennes ; en outre, les frontières politiques n'avaient jamais été pratiquement déterminées dans ces régions presque inhabitées, peu connues, sans commerce et sans voies de communication ; les autorités locales manquaient de prestige et parfois même de représentants.

Enfin la Chine (par la province du Yunnan, la moins obéissante, la plus excentrique de toutes les provinces chinoises) était là, au moins en effigie ; et les mandarins yunnannais, toujours jaloux et inquiets d'un pouvoir qui n'avait guère comme sanction que le fait accompli, et qui se détestaient entre eux, cachaient mal, sous leur courtoisie habituelle et extérieure, la haine et la crainte de tout étranger, surtout blanc.

Il y avait donc, autour des principautés du haut Mékong, des compétitions multiples et sourdes, à peu près incompréhensibles pour qui n'était pas

du pays même. C'est pourquoi, dans ces régions où rien n'était clair et assuré, et où, en définitive, la force semblait n'appartenir à personne, le passage et le séjour d'une mission française constituait un fait unique et éclatant, un précédent d'une valeur morale exceptionnelle, qui apporta, au jeu français de 1890 (où M. Pavie tenait les cartes) son principal atout (1). Et cela était d'autant meilleur que le pays de Luang-Prabang s'étendait sur les deux rives du Mékong, et que le Siam, aussi bien que la Grande-Bretagne et la Chine, n'entendaient pas que nous nous installions, si peu que ce soit, à l'ouest du thalweg du grand fleuve.

Pendant les conversations de Paris (sous la présidence de M. Casimir Périer) il s'en fallut de peu que les *rois* de Luang-Prabang, en passant sous le protectorat français, perdissent leurs territoires de la rive droite : et c'est aux actes aussi bien qu'aux plaidoyers prophétiques de Francis Garnier, que les plénipotentiaires durent de remporter, à ce sujet, une victoire chèrement disputée.

(1) L'auteur de ce livre, qui était présent, en 1888 et 1889, sur la haute Rivière Noire et sur le haut Mékong, au moment de l'expropriation siamoise — et en 1894 à Paris, au moment de la déclaration officielle du protectorat, a pu apprécier de quel poids fut le voyage de Francis Garnier dans la balance diplomatique de l'époque.

* * *

Du 16 au 28 avril, la remontée du fleuve fut particulièrement difficile, fatigante et gênée à chaque instant par des rochers encombrant un cours excessivement rapide et violent. A part Paklay et Dancok-Say, les rives sont absolument désertes ; dans cette partie de son parcours, le Mékong — au moins à cette époque — ne se monte ni se descend ; il se traverse ; et les troubles qui agitent perpétuellement la « Chine des Xieng » empêchent tout commerce valable et régulier.

Enfin, le 30 avril, onze mois après avoir quitté Saïgon, la mission française faisait son entrée à Luang-Prabang. Cette ville, que la relation de voyage de Mgr Pallegoix dotait de 80 000 habitants, en comptait alors à peu près 20 000. Mais, si on se souvient combien il est difficile aux maîtres ou aux protecteurs du pays d'en connaître l'état civil et le cadastre, on peut penser que les appréciations des voyageurs ne pouvaient être qu'approximatives.

La fondation du Luang-Prabang ne paraît remonter qu'au commencement du dix-huitième siècle. La Loubère, dont les informations sur le royaume de Siam et les pays environnants sont

si sûres et si complètes, et dont le récit se rapporte aux années 1687-1688, ne mentionne pas cette principauté. L'éloignement de Luang-Prabang du théâtre des guerres qui désolèrent l'Indochine au dix-huitième siècle contribua beaucoup à assurer sa prospérité, après avoir été sans doute l'une des causes déterminantes de sa fondation. Son gouvernement fut assez habile pour obtenir la protection nominale de la Chine, en s'engageant à envoyer tous les huit ans à Pékin, en signe d'hommage, deux éléphants. Il s'était également assujetti à un tribut triennal à l'égard de l'empire d'Annam, dont son territoire est limitrophe.

La contrée montagneuse qu'il faut traverser pour atteindre le territoire de Luang-Prabang, l'énergie que sa population doit au mélange des tribus nombreuses, sauvages et guerrières qui habitent les confins du Tonkin et du Laos, donnent à cette province des moyens exceptionnels de résistance aux exigences du Siam. Aussi est-ce la seule du Laos qui ne fournit aucun contingent lorsqu'il fallut, en 1828, dompter la rébellion de Vien-Chan. Luang-Prabang resta d'ailleurs absolument neutre pendant la lutte ; et si, grâce à des rivalités de famille, ses gouvernants acceptèrent avec une joie secrète la chute du roi Anu, ils offrirent avec empressement un asile à tous les réfus-

giés du royaume vaincu, et Bangkok n'osa les réclamer.

Il convient ici de remarquer à la fois l'importance de cette nouvelle étape, et l'opinion que s'en faisait Francis Garnier. Encore une fois, nous nous devons de saisir toutes les occasions de montrer comment sa vie entière fut orientée vers un but unique, et avec quel instinct prophétique il devina la valeur politique et sociale des régions qu'il traversait, relativement au but en question, et à l'avenir grandiose qu'il apercevait et qu'il voulait pour sa patrie en Extrême-Orient.

Il était très important, dans ces premières négociations, de faire connaître aux autorités indigènes l'influence française pour ce qu'elle valait, et de leur faire entrevoir le rôle prépondérant que nous serions un jour appelés à jouer dans cette partie de la péninsule. Le royaume de Luang-Prabang se trouve aujourd'hui le centre laotien le plus considérable de l'Indochine, le lieu de refuge et le point d'appui naturel de toutes les populations de l'intérieur qui veulent fuir le despotisme des Siamois ou des Birmans ; despotisme que l'affaiblissement de la puissance chinoise, jadis régulatrice de ces contrées, a laissé sans contre-poids.

« Cette domination, bienveillante et sage, dit

Garnier, qui excitait la production au lieu de l'énerver et augmentait le bien-être et les forces vives des populations soumises en les élevant dans l'échelle de la civilisation, abandonne aujourd'hui aux puissances européennes un rôle qu'elle n'est plus capable de remplir. Peut-être l'Angleterre succédera-t-elle à la Chine dans le nord de la péninsule, si souvent bouleversé, où les populations, en proie à des guerres incessantes, aspirent ardemment à un état de choses plus régulier et plus stable, et accueilleront avec une vive satisfaction l'immixtion étrangère qu'elles ont elles-mêmes souvent réclamée.

« Quoi qu'il en soit, c'est à Luang-Prabang que doivent s'arrêter les progrès de l'influence anglaise, si nous voulons tenir la balance égale et occuper dans la péninsule le rang que les intérêts de notre politique et de notre commerce nous invitent à y prendre.

« La France ne peut pas abdiquer le rôle moral et civilisateur qui lui incombe dans cette émancipation graduelle des populations si intéressantes de l'intérieur de l'Indochine ; elle ne doit pas oublier que cette émancipation est la condition expresse des facilités et des franchises commerciales nécessaires à l'établissement de relations fructueuses pour notre industrie. La suzeraineté

d'un gouvernement asiatique signifie toujours monopole, transactions obligatoires, par conséquent immobilité; l'intervention européenne au dix-neuvième siècle doit signifier liberté commerciale, progrès et richesse.

« Il convenait donc de faire sentir au roi de Luang-Prabang que nous pourrions un jour nous substituer aux droits exercés sur la principauté par la cour de Hué, devenue aujourd'hui notre vassale, et qu'il devait dès à présent tenter de s'appuyer sur l'influence française pour résister aux prétentions des pays voisins et faire cesser cette fatigante préoccupation d'équilibre qu'il s'efforçait de maintenir entre elles. Il était sans doute facile de lui faire comprendre qu'avec nous seulement son indépendance ne courait aucun danger et que son rôle politique pouvait grandir. Trop éloigné de Saïgon pour avoir jamais à craindre une sujétion directe, qui n'était point d'ailleurs nécessaire à la réalisation de nos vues, il pouvait refléter, pour ainsi dire, notre puissance et échanger de gênantes tutelles contre une protection efficace au fond et débonnaire dans la forme. Nous ne lui demandions, en effet, que de favoriser le développement du commerce et son extension vers la partie méridionale de la péninsule, de nous aider à faire disparaître les entraves fiscales,

d'améliorer les routes dans la direction de notre colonie.

« Telle est la thèse que je plaçais avec chaleur auprès du commandant de Lagrée, dans nos conversations sur ce sujet, et que son expérience lui faisait trouver quelque peu prématurée.

« Cette conquête morale, que les intentions déjà manifestées par quelques princes laotiens vous semblent devoir rendre prompte et facile, me répondait-il, demande une persévérance de dessein, une suite dans les idées dont le gouvernement colonial de l'Angleterre nous a donné de grands exemples, mais que nous paraissions en France incapables d'imiter.

« En effet la destruction de notre marine sous la République et le Premier Empire, la longue interruption qui en est résultée dans nos relations commerciales et maritimes, la centralisation excessive qui a contribué depuis à arrêter l'expansion du pays, en tuant l'initiative privée, nous ont complètement désintéressés des questions lointaines. Notre diplomatie s'est montrée incapable de renouer, dans les contrées d'outre-mer, la chaîne des traditions politiques qui avaient fait la gloire et la fortune coloniale de la France au dix-huitième siècle. Elle a été impuissante à reconstituer une doctrine, à donner un point de départ et un but

au savoir-faire des chancelleries. Depuis plus d'un demi-siècle, nos consuls, nos chargés d'affaires, nos gouverneurs de colonie ignorent profondément ce que la politique française doit poursuivre à l'étranger et ce qu'il faut qu'elle évite. Partout ils vivent au jour le jour, ne sachant ni se proposer un but, ni le poursuivre avec cette ténacité et cette sobriété de moyens dont l'Angleterre nous donne l'exemple.

« A l'inverse de ce qui avait lieu jadis, les agents anglais ont partout une grande influence, presque partout la suprématie ; les nôtres se déconsidèrent comme à plaisir en renversant le lendemain ce que leur prédécesseur a édifié la veille. Ce n'est que par des efforts énormes et disproportionnés que nous arrivons à obtenir le moindre résultat moral, le plus mince avantage matériel.

« Ainsi, il faut renoncer à tous les avantages que nous donnent : la prépondérance de notre pavillon sur le littoral oriental de l'Indochine ; la possession des embouchures du Cambodge ; les traités qui remettent entre nos mains les destinées d'une race éminemment intelligente et souple, et douée de facultés colonisatrices remarquables, la race annamite ; le don même d'assimilation particulier à la race française, qui trouverait si bien à s'exercer sur les populations douces et timides

du Laos. Si nous ne parvenons pas à donner plus de stabilité, plus d'ampleur à notre système colonial ; si nous ne renonçons pas aux errements funestes qui consistent à remplacer un gouverneur, un diplomate, le jour où ils commencent à connaître le pays dans lequel ils sont chargés de défendre les intérêts de la France ; ou si nous ne savons pas en faire des exécuteurs dociles d'une politique aussi invariable dans son but que réservée dans ses moyens.

« Le lecteur me pardonnera ces longues et sérieuses réflexions, qui ne sont peut-être pas à leur place dans un simple récit de voyage ? Mais, au lendemain des désastres qui ont atteint notre pays et presque tari ses ressources, n'est-il pas utile de lui montrer la voie où il peut retrouver de nouvelles richesses et de nouveaux moyens d'influence ? La reconstitution d'un nouvel empire des Indes dans cette péninsule si heureusement située entre l'Inde et la Chine peut seule créer à notre industrie et à notre commerce, épuisés par tant de sacrifices, compromis par de si lourdes charges, des débouchés suffisants pour lutter avec les industries et les commerces rivaux. Nous nous préparons ainsi un accès à cet immense marché de la Chine intérieure, si ardemment convoitée aujourd'hui par la Russie et par l'Angleterre, et

dont la possession suffira à la richesse et à la grandeur de la nation qui sera assez habile pour y pénétrer la première (1). »

Voilà ce que, sur les rives mystérieuses du haut Mékong, et dans ces pays inexplorés, marqués sur les cartes par de grands *blancs*, et par l'inscription « *régions inconnues* », voilà ce que voyait Francis Garnier.

Et pourtant, tout autour de lui, on le croyait un téméraire d'avant-garde. En France, on le prenait pour un rêveur. Et dans l'Europe, agitée par les troubles diplomatiques qui mirent fin au Saint Empire romain et à l'hégémonie autrichienne, on ne se doutait guère (et l'Amérique pas plus que l'Europe) que l'entrée des États-Unis sur l'échiquier international allait transporter sur le Pacifique le théâtre des ambitions et probablement des guerres mondiales.

Cette avance formidable, et presque inexplicable sur tous les contemporains, c'est là la marque du génie.



La mission demeura un mois à Luang-Prabang (29 avril-25 mai) non pas par suite d'obstacles

(1) Il convient de rappeler que ces lignes ont été écrites, les unes en 1868, les autres en 1871.

imprévus à franchir, mais par un plan bien arrêté. Luang-Prabang était le centre le plus important rencontré jusque-là : le prince de Luang-Prabang était le plus puissant de tous les chefs héréditaires qui avaient constitué le haut Laos — et, plus haut, les « Xieng », mi-laotiens, mi-chinois qu'on allait explorer plus tard. Enfin, on pouvait remarquer chez lui une certaine désinvolture au regard de la vague et lointaine suzeraineté siamoise. Il était donc bon de chatouiller l'orgueil de ce petit souverain, et d'entretenir soigneusement des velléités d'indépendance, qui ne pouvaient que servir utilement dans l'avenir les projets prêtés généreusement à la France par Francis Garnier.

C'est à Luang-Prabang qu'Henri Mouhot, seul prédécesseur de Garnier dans ces régions inexplorees, s'était arrêté pour y mourir. Le 10 mai 1867, à Bannapao, sur la rive gauche du Namkan, un monument fut élevé sur sa sépulture même. Et l'agreste tranquillité de la nature laotienne saisit ici Garnier plus que nulle part ailleurs.

« A chaque détour de la rivière, écrit-il, nous découvrons, sous les aspects les plus divers, le panorama animé de Luang-Prabang, apparaissant et disparaissant tour à tour derrière le rideau immobile des arbres de la rive ; de nombreux pêcheurs tendaient leurs filets au milieu des rochers

et jusque dans les rapides que nos légères pirogues franchissaient comme des flèches ; des troupes de baigneurs et de baigneuses folâtraient près des bancs de sable qui parfois élargissaient le lit de la rivière. Autour de nous, le soleil couchant faisait étinceler les eaux de mille reflets de pourpre et d'or. Tout dans ce paysage, sans cesse renouvelé par la rapidité de notre locomotion, respirait une tranquillité et un bonheur apparents qui invitaient à l'oubli du monde bruyant et agité dont le souvenir bouillonnait encore en nous. Quel contraste entre ce calme tableau du Laos tropical et cette Europe, dont le nom même était inconnu à ceux qui nous entouraient ? Devions-nous les plaindre ou les féliciter de leur ignorance et de leur sauvagerie ? Plus encore que la distance, ces différences entre la civilisation pour la cause de laquelle nous nous étions exilés, et la civilisation dont nous étions devenus les hôtes, nous semblaient creuser entre nous et notre patrie un abîme chaque jour plus grand. »

Si le territoire de Luang-Prabang était calme et son souverain bien disposé, il n'apparaissait guère qu'il en fût de même au nord de la principauté. Toutes relations avaient été rompues avec la Chine. La Birmanie était en délicatesse (y compris la lutte à main armée) avec le Siam à propos

de délimitation de frontière. C'est ce qui engagea M. de Lagrée et Francis Garnier à envisager, pour la première fois, la possibilité de prendre une autre route que celle du fleuve. Dans ce nouveau projet on pourrait, en obliquant franchement à l'est, atteindre les « deux Quang », province du Sud Chinois, à travers les régions les moins connues du haut Tonkin. On pouvait ainsi remonter le cours du Namhou, affluent de la rive gauche, qui tombe un peu en amont de Luang-Prabang. (Ce fut la piste par laquelle Pavie opéra la première jonction entre le haut Laos et le Tonkin, par les sentiers de Dien-Bien et de Laï, ce dernier point sur la haute Rivière Noire, parfaitement inconnue à l'époque.)

Sur les instances de Garnier, on résolut de remonter le Mékong pendant un certain temps encore, mais on fut obligé de s'alléger d'une grande partie des bagages à cause des difficultés de toute sorte qu'on prévoyait de la part des hommes et des choses. En réalité, au delà des frontières de Luang-Prabang, la mission française entraît dans l'inconnu.

Ici les populations changent : les Laotiens du Sud, hommes des plaines, font place aux Laotiens du Nord, gens de la montagne et de la forêt. Ce sont ces tribus que les Birmans appellent : Shans ; les Chinois et les Siamois : Thaïs ; et les Indochi-

nois : Meos. Ce sont eux que nous rencontrons dans les trois grandes provinces montagnardes du Tonkin occidental (les Seize Chaûs, ou Sib-song-chu-thai). Le mot *Shan* est l'appellation générique employée par les Birmans pour désigner la race laotienne tout entière. Les Lus, Laotiens du Nord, paraissent avoir fondé autrefois trois royaumes principaux : Xieng-Tong, le Kemelatain des anciennes cartes, qui s'appelle aussi Muong-Kun, et dont les habitants sont quelquefois désignés par ce dernier mot ; Xieng-Hong, dont le nom pali est Alevy ; et Muong-Lèm. Ils n'y parvinrent pas sans une longue lutte contre les Khas ou les autochtones, qui, subdivisés en plusieurs branches, ont constitué jadis un puissant royaume, celui des Momphas, dont les Laotiens ont été d'abord les tributaires.

Le siège de cet empire semble avoir été Muong-Yong, à peu de distance dans le sud-est de Xieng-Tong. Les Laotiens ont réussi à s'émanciper du joug des Khas, sans parvenir, comme dans le Sud, à les détruire ou à les asservir. Les deux races vivent côte à côte, parfois en bonne intelligence, souvent en antagonisme.

Tenus ainsi constamment en haleine, moins favorisés que leurs frères du sud de l'Indochine sous le rapport du climat, du sol et de la variété

des productions, les Laotiens du Nord sont devenus, par cela même, plus industriels et plus commerçants. Les marchés, qui n'existent pas dans le Laos méridional, sont ici très nombreux et facilitent les relations et les échanges. Le pays étant plus montagneux, le fleuve moins navigable, on construit quelques routes et l'on dresse des bœufs porteurs, car il devient nécessaire de se rapprocher, chaque localité étant loin de se suffire à elle-même.

Alors que les Laotiens du Sud, sédentaires et tranquilles, perdent peu à peu, dans une existence trop facile, tout ressort et toute énergie, ceux du Nord conservent et accusent vivement les traits caractéristiques de leur race, leur fière allure, leur vive et franche spontanéité. Le tatouage frontal qui semble faire partie de leur costume, les passementeries élégantes qui ornent la veste que le climat rend chez eux d'un usage général, leur donnent une physionomie originale et piquante. Leur teint, presque blanc, les distingue des Birmans, dont la couleur foncée trahit le voisinage de l'Inde. Ceux-ci sont appelés Man par les Laotiens, qui les distinguent des Talains ou Pégouans, auxquels ils donnent le nom de Mang ou de Bolomeng. Francis Garnier dit qu'ils étaient très nombreux à Luang-Prabang.



L'amont immédiat de Luang-Prabang est spécialement important dans notre politique économique actuelle ; c'est, par le Nam-Hou, la seule voie de communication avec les territoires du haut Tonkin. Et c'est, depuis la voie ferrée du Fleuve rouge, la route la plus rapide de Hanoï sur le haut Mékong. La vieille piste de Luang-Prabang à Laïchau par Dienbien (Theng) est de 150 kilomètres de chemins muletiers et, en outre, de soixante-dix heures de pirogues, lesquelles se transforment peu à peu en étapes, par l'ouverture de pistes rivaines. La route de Laïchau à Laokaï par le col de Phong-Tho demandait jadis six jours : depuis l'aménagement du sanatorium de Chapa, la route automobile assaille la montagne ; par un léger redressement, il ne faut plus compter que quatre jours. Et à Lao-Kaï on trouve le rail (330 kilomètres) qui descend à Hanoï.

Plus tard, sans doute, Vien-chan sera relié au nord de l'Annam et au delta tonkinois par des communications convenables. A ce moment-là, il faut croire que le chemin de fer atteindra le Mékong moyen à Thakkek et que le Laos sera ainsi délivré de son isolement éternel. Et que n'aura pas fait

le progrès, en même temps, avec les voies aériennes? Car, précisément les projets franco-indochinois et asiatico-européens font passer, par le haut Laos, la grande ligne aérienne Londres-Paris-Shanghai.

En attendant, comme la Rivière Noire est pratiquement inutilisable pour des transports réguliers (deux jours de Hanoï à Chobo par Vietri; et, de Chobo à Laïchau, 125 kilomètres sur une piste muletière, plus quatre-vingt-quinze heures de pirogue), on ne va à Luang-Prabang que par de vieux moyens de fortune, dont le plus fréquemment employé est la route du Nam-Hou.

L'objectif, majeur et premier, de la mission était l'exploration du Mékong et son relevé topographique, jusqu'à sa source, si c'était possible. Mais, avec l'instinct du voyageur, de Lagrée et Garnier, en franchissant le confluent du Nam-Hou, devinaient là (ils l'ont écrit) la route prochaine vers le Tonkin, bientôt français.

La navigation du grand fleuve, en amont du confluent du Nam-Hou, devint beaucoup plus pénible à cause des roches qui sont semées dans le lit du fleuve, de plus en plus resserré entre des rives montagneuses. Le bassin du Mékong, rive droite, est réduit à sa plus faible largeur vers le village de Pakbey; les cases sont, sur le rivage, accotées,

au sud, à un ressaut de terrain peu élevé, derrière lequel, à 3 ou 4 kilomètres, jaillit une des sources de la Ménam, le fleuve du Siam. D'anciennes cartes marquent même que, dans des temps plus ou moins lointains, il y avait là une communication fluviale. Il se serait produit par la suite un phénomène de redressement géologique analogue à celui qu'on a étudié sur le Rhin dans la vallée de Sargans ; mais aucune observation scientifique n'a été faite à Pakbey, et ses primitifs habitants n'ont pas, à ce sujet, de souvenirs dignes d'être consultés (1).

Il faut faire ressortir ici les véritables difficultés de la remontée fluviale. Nous avons, depuis ces dernières années, tenté d'installer un service régulier de messageries sur le Mékong, en tenant compte du régime annuel des crues, et de différents biefs du grand fleuve. Si la France parvient, comme on est en droit de l'espérer, à établir des communications certaines et normales, il ne faudra pas songer à les pousser plus haut que Luang-Prabang. Les rapides, très violents et longs, de

(1) Les géologues d'Europe ont démontré clairement que, aux époques lacustres, le Rhin, au lieu de remonter jusqu'à Bregenz et de traverser le lac de Constance, s'infléchissait à l'ouest, franchissait le val de Sargans, traversait les lacs de Wallenstadt et de Zurich, et suivait la vallée actuellement arrosée par la Limmat.

Keng-Bé et de Pakta, que la mission mit quatre jours à franchir, constituent un obstacle sérieux dont on ne triomphera qu'accidentellement.

Au delà de ce passage délicat, s'ouvre la plaine arrondie de Xieng-Kong. Et c'est ici, politiquement, le sol où les frontières de la Chine, de l'Indochine, du Siam et de la Birmanie se sont le plus longtemps heurtées, sans prendre de direction ni de situation définitive. Les princes laotiens, avant 1827, semblaient posséder ces territoires souverainement. Après les guerres si mal connues de cette époque, on vit l'Empire d'Annam s'avancer vers l'ouest, l'Empire chinois appuyer de toute sa masse sur les vallées, le Siam réclamer certaines suzerainetés ; on vit même la Birmanie, du jour qu'elle devint britannique, avoir la velléité de réveiller les prétentions territoriales que les rois de Bhamo et la dynastie des Myng avaient laissées s'endormir d'un sommeil prudent.

Les traités franco-anglais de 1896 ont mis entre ces vagues compétitions une clarté diplomatique dont nous devons nous satisfaire. La principauté de Luang-Prabang, désormais nettement déterminée, étend sur les deux rives du Mékong la protection française. Le Siam demeure dans les limites de la Ménam. La Birmanie a des frontières orographiques. Et la suzeraineté qu'on a laissée à la

Chine sur les vieux Xieng est assez imprécise pour ne porter ombrage à personne. L'imbroglio du haut Mékong, tel que, au delà des frontières du Luang-Prabang, Garnier le rencontra, est aujourd'hui résolu à la satisfaction des principaux intéressés.

En ce qui concerne le cours même du Mékong, au sortir de la principauté de Luang-Prabang, la rive droite est siamoise de Pakta à Xieng-Sen (les deux marchés de Xieng-Kong et de Xieng-Sen sont siamois). Elle est birmane, de Xieng-Sen à Kenglan, au moment où le Mékong entre en Chine sur ses deux rives, et pour n'en plus sortir. Pendant tout ce temps, la rive gauche ne cesse jamais d'être française.

La mission demeura neuf jours à Xieng-Kong, passa rapidement sous les ruines de Xieng-Sen, et se heurta, après quatre jours de navigation assez lente, au rapide de Tangho qui constitue un obstacle insurmontable au voyage par eau. Pour la première fois, la mission dut quitter le Mékong, et gagna Muong-Lim par terre, après avoir, forcément et une fois de plus, réduit ses bagages. Elle ne devait revoir le grand fleuve qu'à Xieng-Tong, et seulement pour le traverser, et l'abandonner définitivement. La route de terre commence ici en réalité. Mais on suit fidèlement la vallée du

Mékong. Et ainsi le fleuve, sur sa rive droite, continue d'être exploré.

Le désordre politique de ces pays était tel que la mission dut passer, dans cette région des Xieng (Xieng-Hong, Xieng-Kong, Xieng-Tong), quatre mois (de juin à octobre) à attendre, dans chaque village, la permission du roitelet prochain d'entrer sur son territoire. A cette époque, déjà, ces petits chefs commandaient en tyranneaux indépendants. Mais quand il s'agissait, à leur avis, de choses importantes, tel que le passage d'étrangers, ils se souvenaient qu'ils dépendaient du « Royaume d'Or » — la Birmanie — et qu'il fallait obtenir tous papiers et toutes permissions à la cour d'Ava.

Francis Garnier utilisa au mieux ces retards en explorant la région et en interrogeant les indigènes. C'est au cours de ces conversations, qu'il aiguillait toujours du côté de l'Annam et du Tonkin, que se trouva prononcé, pour la première fois, le nom du Nam-Te — notre Rivière Noire, — principal affluent du Fleuve Rouge, et théâtre futur des patients exploits d'Auguste Pavie.

Jusque-là, l'hydrographie du haut Tonkin était à peu près inconnue. Le Fleuve Rouge et ses affluents, confondus dans les récits indigènes, figuraient sur les cartes sous les espèces d'un seul cours d'eau assez fanfaisiste. Ce fut là aussi que

l'Indochine saisit l'âme de Francis Garnier tout entière, et quoique éloignée et invisible, donna à l'explorateur ces divinations qui ne ressemblent à quoi que ce soit en ce monde.

« On comprend, dit-il, de quel intérêt les récits des indigènes étaient pour moi. Je voyais se dérouler toutes ces régions inconnues, qui nous paraissaient si lointaines au début du voyage, et que maintenant, nous touchions de tous côtés au milieu de notre conversation. Je me serais facilement fait aux mœurs indigènes, et, afin d'échapper aux lenteurs de l'interminable odyssée que nous imposaient notre nombre et nos bagages, j'aurais volontiers renoncé et à mes compagnons et à mes instruments pour parcourir à pied, au gré de mes inspirations de chaque jour, les diverses parties de cette Indochine du Nord, si variée d'aspect, et qui cache encore la solution de tant de problèmes ethnographiques et historiques.

« Cette vie aventureuse, où l'on serait en contact incessant avec les indigènes, pourrait seule familiariser un Européen avec les langues et les mœurs de cette partie de la péninsule, en lui donnant les meilleurs précepteurs : l'isolement et la nécessité. Il faudrait être doué, pour réussir, d'une énergie et d'une santé à toute épreuve et n'avoir

surtout aucune mission officielle à remplir. Malheureusement, telle n'était pas notre situation, et nous devions nous résigner à n'avancer longtemps encore qu'avec une lenteur extrême ; la saison, l'état des routes, la faible population de la contrée que nous traversions, nous imposaient, après chaque étape de 20 kilomètres, un arrêt d'une dizaine de jours. C'était le temps nécessaire pour réunir les moyens de transport indispensables à la continuation de notre pénible voyage. »

Pendant que Garnier demeurait à Muong-Yong, M. de Lagrée allait « faire visite » au roi de Xieng-Tong ; il y trouva les autorités et la population très montée contre les Anglais, dont les ambitions commençaient de percer. Si, à ce moment, la France avait su saisir l'occasion, la Birmanie ne fût sans doute pas devenue province britannique. Le roi d'Ava et de Bhamo eût continué à gouverner, lui et ses enfants, un royaume protégé par la France.

Et les cinq fleuves de l'Indochine, les cinq doigts de la main indochinoise, comme disait Garnier, eussent été français tous les cinq. Or deux d'entre eux, la Saluen et l'Iraouaddy coulent aujourd'hui en Birmanie. Mais nos *vellétés birmanes* ne se firent jour bien modestement, et, il faut le dire, bien inutilement que près de cinq ans plus tard. Il

fallut qu'un ministre français aux vues vraiment mondiales conduisît un jour notre politique coloniale. Jules Ferry (et on se demande ce que serait devenu et ce qu'aurait pu faire un Francis Garnier, s'il eût eu, pour chef diplomatique, un Jules Ferry) se rappela un instant les affinités singulières de la Birmanie pour la France, mais il était trop tard ; le mouvement qu'il tenta d'opérer du côté des « États Shan » et du haut Mékong, se traduisit par une déclaration unilatérale du roi de Birmanie, signée à Bhamo le 24 mai 1884, remise à Paris le 4 août de la même année, déclaration où le pauvre roi, inquiet de l'avance guerrière de la vice-royauté des Indes, implorait le protectorat français. Jules Ferry tomba du pouvoir sans avoir eu le temps d'utiliser ce document. Signe singulier du désintéressement de notre nation, cette déclaration, conservée secrète au Quai d'Orsay, ne fut insérée au *Journal officiel* que douze ans plus tard (*Journal officiel* du 1^{er} février 1896, documents diplomatiques, p. 138). Encore n'était-elle publiée que pour servir de matière rétroactive d'échange dans la grande lessive franco-britannique du 15 janvier 1896 (traité Berthelot) (1).

(1) Il faut cependant mentionner une convention commerciale franco-birmane, signée à Paris le 24 janvier 1873, qui n'avait aucun caractère politique, et qui ne fut jamais insérée



Francis Garnier essaie de faire la lumière dans cet imbroglio politique :

« La soumission à la Birmanie de la contrée où nous nous étions momentanément arrêtés ne paraît point définitive, et les conquérants usent de beaucoup de ménagements à l'égard de leurs tributaires. Le rôle des fonctionnaires birmans est avant tout un rôle fiscal : ils sont chargés de percevoir le produit des douanes établies sur différents points du pays. Tous les commerçants chinois qui viennent trafiquer avec le sud du Laos birman jusqu'à Xieng-Khong sont tenus de passer à Muong-Yong, et cette obligation, non moins que l'âpreté des agents birmans et la révolte des mahométans dans le Yunnan, a réduit ce commerce à des proportions insignifiantes. Au moment de notre séjour à Muong-Yong, il y avait trois ans que la caravane de marchands chinois n'avait fait son apparition.

« L'administration et la justice restent entre les mains des autorités indigènes, qui sont constituées, comme dans le Laos siamois, en un con-

à l'*Officiel*. On en trouve le texte dans *l'Indochine contemporaine*, par BOUINAI et PAULUS, t. II, p. 730.

seil permanent, dit : « Sena. » Les titres seuls changent : ainsi l'Opalat, ou second roi, devient Païtabong ; l'Atchbout se nomme Poumabong ; l'Atchsvong, Petchabong ; le Muong Sen, Pyabong, etc. Un grand nombre de Laotiens, surtout à Muong-Yong, paraissent regretter la suzeraineté siamoise, et c'était là ce qui faisait dire aux Birmans que les gens de ce Muong n'avaient pas le cœur droit, et devaient être menés sévèrement.

« D'ailleurs, le pays avait été exploré par Mac Leod, en 1837. La visite faite par Mac Leod, en 1837, au grand-père du prince actuel de Xieng-Hong, visite dont celui-ci avait gardé le meilleur souvenir, était peut-être l'une des causes les plus puissantes de la bienveillance qu'il témoigna aux voyageurs français. Il parla souvent à M. de Lagrée de l'officier anglais, de son costume, de ses instruments, en homme que tous ces détails avaient frappé comme la révélation d'une civilisation supérieure.

« Le désordre du pays était incroyable. Dans l'état de désarroi où se trouvait la contrée après la prise de Xieng-Hong par Maha-Say, en 1851, et la mort de ce dernier, de nombreuses compétitions au trône se produisirent. Les Chinois occupés de leur guerre contre mahométans, ne purent faire triompher leur candidat, homme d'une grande

naissance et âgé de cinquante ans. En 1860, les musulmans, appelés Phasi dans la contrée, s'emparèrent de la ville et n'en furent chassés que deux ans après par les indigènes réunis aux impériaux. Le pays se trouva donc un moment dans un état de désorganisation telle, que les sauvages Kouys, qui habitent au nord de Muong-Lem, vinrent ravager et piller la ville. Ava avait en ce moment entre les mains un fils du roi vaincu, mis à mort par Maha-Say, et d'une femme du peuple de Muong-Long... Ce jeune homme, dont les droits à la couronne étaient infirmés par la basse extraction de sa mère, avait été contraint de revêtir la robe de bonze, et vivait dans un couvent ; il en fut retiré et installé comme roi à Xieng-Hong par les Birmans. A la première occasion favorable, les Chinois essayeront à leur tour de faire prévaloir leur candidat, et la guerre désolera de nouveau ce malheureux pays.

« Xieng-Hong, d'autre part, cherche une occasion de querelle à Xieng-Tong. Pendant les dernières guerres, beaucoup des habitants de Xieng-Hong se sont réfugiés chez les Kuns, qui, maintenant, veulent les empêcher de revenir chez eux, s'ils ne consentent à payer un impôt variant de 3 thé à 2 tchap par personne (de 2 francs à 7 francs). Après la fête de la nouvelle lune, disaient les gens

de Xieng-Hong, nous irons faire aux Kuns une dernière sommation, et, si on ne nous écoute pas, nous combattons.

« Tel était l'épouvantable désordre politique au milieu duquel se débattait le pays que nous traversions. »

* * *

A Xieng-Hong, la mission abandonna définitivement le Mékong, et se dirigea vers la Chine, droit au nord sur Sé-Mao.

C'est, désormais, et sans qu'on en pressente et escompte la fin, l'avance terrestre, la course à pied, à cheval ou à mulet, dont les voyageurs viennent de faire pendant quatre mois le premier et dur apprentissage. C'est une toute autre chose, dont on ne peut se rendre un compte exact que si *on y a peiné* soi-même. Un bateau, fût-ce une pirogue d'une étroitesse paradoxale, c'est une maison roulante, c'est le *foyer* qui suit, aussi médiocre qu'on voudra, mais de forme connue, de ressources à l'avance calculées ; au milieu de la nature ignorée et de l'humanité souvent hostile, c'est le refuge et l'abri ; l'explorateur rentre *aux bateaux* comme le promeneur rentre *chez lui*, il y a là une impression de *home*, peut-être excessive, mais toujours réconfortante. En outre, le bateau porte un poids

plus lourd et, par suite, des réserves plus importantes.

L'explorateur pédestre, lui, est plongé dans l'inconnu. Il n'a déterminé que son but final, à des semaines et à des lieues du moment et du point précis où il vit à présent. Il ne sait ni où il sera ce soir, ni comment il se couchera, ni s'il dormira tranquille ou s'il devra veiller l'arme au poing. Il est, à chaque heure des jours et des nuits, assailli par l'imprévu. Il va vivre sous le régime continuuel du « peut-être », dénué d'assurance sinon d'espoir, sous l'angoisse d'une responsabilité croissant à mesure qu'il s'éloigne, et dans l'attente exaspérante d'une catastrophe qui n'arrivera peut-être jamais, mais qui peut le surprendre à chaque minute. Il n'est pas de sentiment comparable à celui-là, qui tient l'esprit en éveil et le nerf en émoi, mais fait frémir d'orgueil les caractères équilibrés et les âmes solides. Depuis les premières heures, par sa volonté toujours bandée, par ses confrontations continuelles avec lui-même, Francis Garnier était destiné, prédestiné à ce rôle périlleux et splendide.

Le Mékong, le « Père des Eaux » auquel il avait voué ses forces et sa vie, il ne l'abandonnait pas sans regrets. On imagine de quelle qualité dut être

le dernier coup d'œil qu'il lui jeta, du haut de la corniche du Nam-Ha qu'il venait de gravir en zigzag. Il renonçait, en ce moment, à son rêve favori : la détermination des sources du grand fleuve (qu'on n'est pas encore certain d'avoir identifiées) et qui sont à des centaines de milles au nord des Xieng. A ce renoncement, il sentait un déchirement personnel.

Mais, ce rêve de géographe et de marin, il le remplaçait, à l'instant même, par une ambition, qui n'était pas nouvelle à son âme et qu'il n'avait pas encore précisée : découvrir, à travers ces solitudes inexplorées, la route vers le Yang-Tse-Kiang et les provinces chinoises, fertiles et peuplées, qui s'étendent au nord de l'Indochine.

Là, un sentiment d'une divination singulière, le tracé topographique qu'il allait dessiner dans l'inconnu devait se confondre presque entièrement avec la frontière que les événements assigneraient un jour au Tonkin français ; ce Tonkin que, quelques années plus tard, il donnerait à la France, accomplissant ainsi, par un destin tutélaire, un plan d'une unité magnifique, tout aussi utile à sa patrie que glorieux pour lui-même.

CHAPITRE III

DU MÉKONG AU FLEUVE BLEU

Le 7 octobre, la « Mission du Mékong », transformée en caravane, entre en Chine sur des sentiers inconnus.

Jusqu'au traité franco-britannique, la frontière entre le Céleste Empire et les pays du Sud — anciens tributaires de Péking — était tout à fait vague au point de vue politique. Mais, au point de vue des mœurs et coutumes, il n'est pas douteux que, dès Xieng-Hong dépassé au nord, dès le Mékong disparu, dès la montagne orientale atteinte, il n'y a plus de Laos ni de Laotiens. La coupure est violente, le changement si complet que Francis Garnier, accoutumé pourtant à tous les imprévus d'une exploration, ne peut se dispenser de noter sa surprise.

« Ce Muong-Pang, petit village situé au fond d'une gorge élevée de 1 100 à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, est habité par des Chi-

nois et des Thaï-Ya chassés par la guerre de la partie du sud du Yunnan. Ils ont apporté dans le Laos les mœurs et les procédés agricoles du Céleste Empire : les hautes maisons laotiennes sont remplacées par de petites huttes basses et grossièrement construites avec de la boue pétrie, appliquée sur un clayonnage en bois. Mais, si l'aspect des demeures de ces pauvres réfugiés est misérable, leur industrie supérieure se révèle dans tous les détails. C'est avec un extrême plaisir que nous retrouvâmes des tables, des bancs, des étagères, des seaux et ces mille ustensiles de la vie domestique que, chaque jour, il fallait nous ingénier à remplacer ; nous ne nous sentîmes pas d'aise en nous trouvant tous bien assis sous une tonnelle, autour d'une table abondamment servie. Pour comprendre la satisfaction que nous éprouvions à ces jouissances qui peuvent paraître un peu puériles à nos lecteurs, il faut, pendant de longs mois, avoir vainement tenté de trouver une position commode permettant de manger accroupi. Les repas sur l'herbe semblent charmants à des gens dispos ; à la longue ils deviennent horriblement fastidieux aux voyageurs harassés de fatigue.

« Les jardinets soignés qui entouraient les demeures de nos hôtes, les charrues, les tarares que nous apercevions autour de nous, annonçaient,

plus sûrement encore que les travaux de ponts ou de route déjà rencontrés, le voisinage du célèbre pays où l'agriculture est le premier des arts. La récolte du riz venait d'être faite et l'on donnait une façon préparatoire aux champs récoltés. C'était la première fois que nous voyions pratiquer sur les montagnes un labourage sérieux.

« Les Thaï-Ya que nous rencontrions à Muong-Pang sont habillés à peu près comme les Thaï-Neua que nous avons vus à Xieng-Hong. Les costumes des femmes sont caractéristiques : elles portent une jupe et un corselet voyant sur lesquels elles étalent une veste et un tablier, de grandes boucles d'oreilles rondes en fil d'argent et des boutons de même métal dans les cheveux donnent un aspect riche et original à cette toilette, qui n'est pas sans analogie avec certain costume de la Suisse ou de la Bretagne.

« La transformation de la végétation et des procédés d'agriculture devenait à chaque instant plus apparente ; le maïs avait, depuis quelque temps déjà, succédé au riz dans les parties les plus élevées de la montagne ; la plante textile connue sous le nom d'ortie de Chine ne tarda pas à faire son apparition à l'état spontané, et M. Thorel, notre collègue, nous signala la culture d'une acanthacée fournissant une teinture bleue analogue à l'indigo.

Les légumes étaient cultivés sur une plus grande échelle : on rencontrait des champs entiers de petits pois ; les arbres à fruits, pruniers, pêchers, poiriers, étaient rassemblés en vergers. La forêt avait presque partout disparu ; çà et là, quelques chênes et, sur les crêtes, des bouquets de pins avaient seuls été épargnés par la hache. La vue de ces pays, si différents de ceux auxquels nous étions habitués, nous faisait l'âme heureuse. L'activité régnant dans les villages, l'accueil cordial de la population, et jusqu'à la cherté toujours croissante des vivres nous rappelaient à chaque pas que nous rentrions dans des régions civilisées.

« Les traits des habitants se modifiaient et finissaient par reproduire un type mixte entre le type chinois et le type de la race thaï. Ce type mixte représente fidèlement sans doute celui des anciennes populations du Yunnan, ou, si l'on veut, des Thaï le plus anciennement conquis par les Chinois. Les animaux domestiques subissaient une transformation analogue à celle que nous remarquons dans les végétaux et dans les hommes : les chevaux, les bœufs et les cochons étaient de plus haute taille ; on rencontrait quelques mulets, les basses-cours étaient peuplées d'une race de poules qui, améliorées par l'élevage, atteignait des dimensions remarquables : on nous offrait des

chapons qui pesaient 4 kilogrammes ; c'est au poids maintenant que se vendaient les volailles !

« Le 16 octobre, nous fîmes halte dans un village nommé Tchou-Tchiaï, d'un aspect entièrement chinois. Des inscriptions sur papier rouge, composées de ces caractères hiéroglyphiques qui impriment à la littérature et à la civilisation chinoises cette physionomie singulière et immuable si diversement jugée par les philosophes de l'Occident, ornaient le seuil des maisons.

« L'intérieur de ces demeures avait l'aspect régulier et monotone que l'on retrouve dans toutes les habitations de l'Empire chinois, quel que soit le degré d'aisance du propriétaire, et à quelque classe qu'il appartienne. Nous retrouvions partout ce cachet d'uniformité routinière qu'une civilisation, vieille de plusieurs milliers d'années, a su imprimer aux mœurs d'une immense population, malgré la diversité des origines et l'étendue d'un territoire qui réunit tous les climats. »

Le laotien n'étant plus entendu, Garnier employa, pour se faire comprendre, les caractères idéographiques, connus de toute la race.

Son fidèle Annamite Teï, qui l'aidait dans cette conversation écrite, était enchanté de retrouver des mœurs aussi analogues à celles de son pays. Pour lui, comme pour ses compatriotes de l'es-

corte, l'arrivée en Chine était un véritable raptiement. De plus, leur amour-propre était singulièrement flatté d'y entrer, non en suppliants, en gens qui savent d'avance qu'ils doivent s'incliner devant une supériorité traditionnelle, mais en soldats d'une puissance devant laquelle la Chine a dû céder à son tour. Les pagodes laotiennes avaient disparu. Les Annamites retrouvaient dans chaque maison avec un respect attendri cet autel élevé aux ancêtres que l'on voit en Cochinchine dans les demeures les plus pauvres.

A cette brusque évolution des hommes et des choses nous pouvons, à l'heure où nous écrivons, donner une explication. Xieng-Neua, le premier village où Garnier fit ces constatations dépend de Muong-La-Thaï, petite province laotienne dont le chef-lieu se trouve dans l'est. Depuis la guerre entre les principautés laotiennes, le roi de Muong-La-Thaï habite à une demi-journée dans le nord-ouest de Xieng-Neua. C'est par l'intermédiaire de ce roitelet, qui porte le titre de Sa-Mim, que Sé-Mao et Xieng-Hong communiquent ensemble. Sé-Mao écrit en chinois ; le Sa-Mim traduit en langue thaï, et réciproquement. Muong-La-Thaï est une des quatre principautés des Sibsong-Pannas, que les Lus considèrent comme étant à la Birmanie, Muong-Long est celle de Xieng-Tong ; et

Muong-Khie est celle de Xieng-Maï. Nous trouvons en ces lieux l'influence des Chaûs, c'est-à-dire des hauts pays de la Rivière Noire tonkinoise.

Ici Pavie a complété, par la prise de possession française, la découverte de Garnier. Ces hauts pays constituent le groupement féodal appelé par la Chine : *sibsong pannas*, et par l'Indochine : *sibsong chaûs thaïs* (c'est-à-dire les seize circonscriptions montagnardes des Thaïs ou Pannas).

On verra ultérieurement pourquoi, de ces seize districts, il en est demeuré certains sous la suzeraineté chinoise. Mais, en tout cas, toute l'influence du Sud disparaît ici totalement. Il n'y a plus la moindre trace de la race rouge (Siamois, Khmers, Laotiens, Birmans). Tout est de race jaune (Chinois, Tonkinois, Méos et tribus thaïs).

Les diplomaties d'Europe, trouvant lourd à régir un territoire si lointain et isolé, avaient songé d'abord à en faire, sous le titre assez vague, mais trop birman, de Shans, un État-tampon. Bien que cette affaire soit postérieure à l'exploration du Mékong, il est bon d'y insister ici, afin que l'on comprenne combien l'action de Francis Garnier fut prévoyante et quelles grandes conséquences elle provoqua à travers les années.

D'abord, au sujet du Mékong lui-même : le point où le Mékong sort de la Chine était la chose

du monde la plus vague et la moins bien déterminée. La Chine ignorait jusqu'où descend la frontière de la préfecture de Pou-Eul et de son territoire de Semao. La France ignorait jusqu'où l'Annam a jadis poussé son protectorat sur les deux rives du Mékong. Les États Shans, rive gauche et rive droite, ignoraient jusqu'à quel point la destruction du royaume du Laos en 1827 leur donnait le droit de vivre. Le traité franco-chinois du 25 juillet 1895 mit, en s'appuyant sur le voyage et les rapports de Francis Garnier, un heureux terme à cette incertitude.

La Chine nous cédait tous ses droits sur les territoires compris entre le haut Mékong et son affluent de gauche, le Namou. Or, la source du Namou est par 23 degrés de latitude. Par la lettre même de la convention, la Chine reconnaît le 23° degré comme frontière entre le Namou et le Mékong, c'est-à-dire du méridien de Dienbien à celui de Xieng-Hong. Tous les débouchés de la province de Yunnan tombaient ainsi entre nos mains, depuis Laïchau jusqu'au Mékong. Et il était impossible à d'autres puissances d'établir des débouchés artificiels sur la rive droite du fleuve, car il n'est plus flottable au nord de Xienlap.

En ce qui concerne le fameux État-tampon des

Shans, dont Francis Garnier redoutait la création par l'Angleterre, au détriment de la Birmanie d'abord et de la France ensuite, le travail de 1868 fut réellement le recteur des événements qui suivirent.

En effet, la zone neutre en pays lointain et d'habitants rares tombe forcément sous une suzeraineté effective, tout en conservant son indépendance apparente. Et cette suzeraineté vient naturellement à celle des deux puissances européennes voisines qui met le plus d'argent dans ses entreprises, envoie le plus de colons dans ses territoires, les y soutient avec le plus de constance, le plus d'énergie.

Ce simple exposé suffit pour démontrer puissamment que l'intérêt de la France commande qu'il n'y ait entre elle et ses voisins, et spécialement l'Angleterre, aucune zone neutre, sous quelque nom et quelque régime qu'on tâche à la dissimuler.

Au cas particulier des intérêts européens sur les hauts fleuves de l'Indochine, Saluen, Ménam et Mékong, la situation politique des nations en jeu fit passer la question par différentes phases, pour chacune desquelles intervint à son heure la proposition d'une solution.

La première détermination des influences euro-

péennes dans l'Indochine est due à la mission Lagrée-Garnier. Le remarquable rapport qu'elle fournit en 1868 concluait que l'Indochine était « comme une main, dont les cinq doigts (les cinq grands fleuves) étaient ou devaient être français ».

Les cinq fleuves auxquels Garnier faisait allusion étaient le Fleuve Rouge, le Mékong, le Méïnam, la Saluen et l'Iraouaddy. C'est ce rêve que, après l'interruption que nous valut la guerre franco-allemande de 1870, Garnier poursuivit au Tonkin, et dont il réalisa la cinquième partie jusqu'à sa mort tragique en 1873.

Malheureusement les dix années qui suivirent nous virent inoccupés. Pendant ce temps, l'Angleterre étendait son protectorat sur la côte de Tenasserim, annexait l'Iraouaddy à l'Empire. La Chine même, de son côté, s'emparait effectivement du cours du Mékong jusqu'à Xieng-Hong, que Garnier avait jadis occupé.

En 1884, les Anglais s'approprièrent la haute Birmanie à la suite d'un de ces coups de force coloniaux dont ils ont le secret. Les difficultés que nous rencontrions alors au Tonkin, le peu de disposition qu'avait alors le Parlement pour les expéditions lointaines, ne permirent pas à M. Jules Ferry de prendre les mesures préservatrices qu'il eût désirées, et de conserver intact le projet de

Francis Garnier. Mais il proposa à la Grande-Bretagne, et il obtint d'elle, avant que les soldats de l'Inde tirassent un seul coup de fusil contre les partisans du roi Thibau, la convention du 16 juillet 1884, par laquelle Londres reconnaissait n'avoir aucun droit sur les États Shans, et s'engageait à considérer tout le bassin du Mékong comme faisant partie de la sphère d'action française.

En conséquence de cette renonciation, et vu les difficultés de la campagne dans la haute Birmanie, Jules Ferry proposa l'établissement d'une zone neutre entre la récente conquête anglaise et les territoires visés par le traité du 16 juillet 1884. Cette zone neutre devait se composer des restes de la haute Birmanie encore indépendante, avec Bhamo, sur la Saluen, pour capitale, et servir d'asile aux princes birmans dépossédés.

L'Angleterre attendit, pour donner une réponse, la fin de la campagne de Birmanie. Et, quand elle y fut victorieuse, elle rejeta la question, non pas comme impraticable, mais comme inopportune. En effet, l'établissement d'une zone neutre nécessite la renonciation, sinon à des droits, du moins à des ambitions. Or une nation victorieuse n'est favorable à aucune renonciation. Aussi l'Angleterre n'eut garde de donner satisfaction à Jules Ferry, et, tout en conservant le principe théo-

rique pour le jour où elle pourrait en avoir besoin elle-même, elle en ajourna indéfiniment l'application.

La chute du ministère Ferry, les embarras de toute sorte qui nous assaillirent au Tonkin et en Annam, firent que le gouvernement français ne put pousser l'affaire de l'État neutre aussi énergiquement qu'il eût été désirable. Peu à peu, usant très logiquement de notre indifférence, les Anglais réduisirent en colonies et en protectorats les territoires que Jules Ferry proposait de neutraliser, et leur donnèrent comme capitale ce Bhamo, dont il devait être fait une barrière entre eux et nous.

Les États Shans subirent peu à peu sa nouvelle influence. Les petits chefs des Xieng, que le coup de force tenté sur eux par le Siam en 1827 avait laissés sans direction et hors de toute confédération, durent subir, tantôt des visiteurs, tantôt des conseillers, tantôt des résidents britanniques.

Et le prince de Xieng-Hong, à qui, contrairement à nos droits reconnus en 1868, les Chinois s'étaient administrativement imposés, vit sa vassalité déclarée par l'Angleterre en gage d'une rectification de frontière que le gouvernement de l'Inde obtint du côté de l'Iraouaddy.

C'est ainsi que, sous nos yeux, la Grande-Bretagne payait ses avantages avec nos territoires,

que, sans en rien dire, elle adjugeait à d'autres.

La lente infiltration anglaise continua ainsi jusqu'en 1892. Holt-Hallet, Archer, Colquhoun en furent les principaux pionniers ; lord Churchill, sir Temple, M. Curzon les plus ardents coryphées. Et, dès 1891, l'Angleterre put installer un « commissionner » ou résident général dans ces États Shans, reconnus officiellement par elle en 1884 comme soumis à notre influence, et compris dans notre sphère d'action.

Vinrent les agressions du Siam, leur répression (1893) ainsi que la réclamation de notre droit jusques et y compris le Mékong. Cette reprise nous mettait, au point de vue de l'influence immédiate, à la tête des nations européennes en Extrême-Orient, précisément dans la situation qu'occupait l'Angleterre en 1885, après la conquête de la Birmanie.

Les valeurs des choses étaient interverties : les rôles changèrent immédiatement. Cette zone neutre, dont les Anglais ne voulaient à aucun prix depuis sept ans, leur apparut soudain comme la meilleure solution possible de la question des hauts fleuves indochinois. Ils la réclamèrent donc immédiatement avec la ténacité hautaine qu'ils mettent à toutes leurs manifestations.

Or, le rôle de la France était parfaitement indi-

qué. Il consistait à jouer, vis-à-vis de l'Angleterre demanderesse, le rôle qu'avait tenu l'Angleterre victorieuse vis-à-vis de la France, c'est-à-dire, à fermer l'oreille à toute proposition de nature à restreindre son action actuelle, et les avantages que lui concédait le récent traité.

Les déclarations non ambiguës du Foreign-Office, le silence approbateur par lequel elles furent accueillies en France permettent de croire que M. Develle, notre ministre des Affaires étrangères, ne se montra à la hauteur ni des circonstances, ni de son devoir. Sans discussion aucune, il consentit, dans un protocole, à l'établissement d'une zone neutre : il ne voyait point sans doute que cet établissement réclamé jadis comme un avantage par nous, tournait à notre détriment depuis que notre situation avait changé.

Cette ignorance est la seule excuse, mais bien mauvaise, d'un tel mépris de nos intérêts.

Où devait s'étendre cette zone neutre? Les Français déclaraient justement que, du moment qu'on avait commis la maladresse d'y consentir, on ne devait sous aucun prétexte y faire participer des territoires que le traité du 3 octobre venait de rendre français. Les Anglais prétendaient que la semi-indépendance des Xieng Shans offrait une bonne place pour la zone neutre, et que,



JEAN DUPUIS

puisque ces Xiengs étaient coupés par le cours du Mékong, le zone entière neutre devait également s'étendre sur les deux rives du Mékong.

M. Develle eut l'immense tort de laisser s'accréditer en Angleterre l'opinion que nous consentirions à un tel arrangement. Les Anglais poussèrent même alors leurs prétentions jusqu'à vouloir nous imposer la neutralisation de Luang-Prabang (1).

C'est à ce moment qu'il fut convenu, entre M. Develle et lord Dufferin, que, dans la saison favorable de 1894, une commission anglo-française remonterait le Mékong, examinerait sur place les droits de la France sur les deux rives du fleuve ainsi que les moyens de terminer pacifiquement le différend.

MM. Pavie, Lefèvre-Pontalis, Rivière, Caillat, Seauve, Vacle, Thomassin et Lefèvre, délégués français, quittèrent Lai-Chau le 1^{er} décembre 1893, vers Muong-Lé et Muong-Hop (rive droite de la Rivière Noire). En même temps, M. Garanger, commissaire du gouvernement à Muong-Ahin, se dirigeait de Muong-Hou vers les montagnes des Sibsongpannas, pour rallier la commission anglaise à Muong-Sing. M. Pavie atteignit de son côté Muong-Sing par la rive gauche du Mékong.

(1) Voir le journal *l'Estafette*, 22 octobre 1893. *La République française*, 5 août et 12 août 1893.



Enfin, M. Lefèvre-Pontalis descendit le Nam-Ou, le Nam-Pak, le Namta, entra sur le territoire de Muong-Nau, rejoignit Muong-Sing par la route du Sud, encore inexplorée ; ce long trajet ne lui permit d'arriver au rendez-vous que le 14 janvier 1894. La commission anglaise, composée de MM. Scott, Varry et Stirling, se rencontra plusieurs fois avec la commission française. Le service topographique anglais était dirigé par le colonel Woodthorpe, assisté de MM. Walker et Ryder. Des coolies et des soldats gourkas étaient aux ordres de M. Lloyd, officier de l'armée des Indes.

On commença les opérations par la principauté de Kheng, dont les deux parties à l'est et à l'ouest du Mékong furent visitées. Le fleuve lui-même fut exploré par le docteur Lefèvre, depuis le 23^e degré jusqu'à Xienlap, où de sérieux rapides le rendent à peu près impraticable. Sur la rive droite, M. Pavie visita les frontières présumées entre les Xieng de Kheng et de Tong et le Siam. Sur la rive gauche, le capitaine Rivière releva les territoires français de Sen et de Kheng. Le 23 mars, la commission se réunissait au complet à Xieng-Hong pour établir ses conclusions. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, on ne se trouva d'accord sur aucun point. Les commissaires n'eurent donc plus qu'à se disperser, et à se rembarquer pour venir présenter documents,

cartes et rapports à leurs gouvernements respectifs.

C'est ce que fit la commission française avec la bonne foi et la confiance un peu naïve qui caractérisent toujours les relations de nos nationaux avec les Anglais.

Sir Frédéric Friars, commissaire général de la haute Birmanie, fit proposer au gouvernement de la Reine d'utiliser les Ghourkas, mobilisés pour l'escorte de la commission anglaise, à l'occupation des territoires de la future zone neutre. Cette proposition, contraire au droit des gens et aux traditions internationales, arriva à Londres précisément comme le ministère Roseberry venait de faire place au ministère Salisbury, où se trouvaient nos plus acharnés adversaires, MM. Chamberlain et Curzon.

Sur l'autorisation venue de Londres, sir Frédéric Friars fit envahir la principauté de Tong par 200 hommes du 1^{er} régiment ghourka, et déclara réunies à la haute Birmanie anglaise les portions des principautés de Tong et de Kheng, situées sur la rive droite du Mékong. Et M. Stirling, commissionné par sir Frédéric Friars à la tête d'une partie de ce détachement, passa sur la rive gauche du Mékong et occupa Muong-Sing. Ce n'est pas que l'Angleterre eût la prétention de s'installer en territoire français, mais c'était afin de pouvoir

demander une compensation lorsqu'on exigerait d'elle l'évacuation de cette région.

Par ce mouvement rapide, par cette annexion imprévue de la rive droite du Mékong, l'Angleterre reprenait, en juin 1895, la situation prépondérante qu'elle avait perdue en octobre 1893. Et le même jeu de bascule se reproduisit, jeu auquel nous perdions toujours quelque chose, sans y même gagner l'expérience de nos fautes. L'Angleterre repoussa dès lors le principe de l'État-tampon, et déclara que, du moment que les territoires qui devaient former la zone neutre étaient tombés sous le protectorat anglais, point n'était besoin de zone neutre. C'est ainsi que M. Pavie fut joué malgré son énergie, que la commission anglo-française fut seulement un leurre établi pour laisser aux Anglais le temps de s'avancer jusqu'au Mékong, et que, grâce à l'indécision des termes du traité du 3 octobre 1893, nous perdîmes la situation matérielle et morale qu'il semblait au contraire devoir consacrer (1).

C'est alors que, fort heureusement, et après une mission du commandant Tournier, entre Longpo et Semao, intervint le traité franco-chinois plus haut cité.

(1) Un accord a été conclu pour la rétrocession de Muong Sing à la France l'année suivante.

Nous nous sommes peut-être longuement étendus sur cet incident diplomatique. Nous y avons trois excuses valables : il est presque inconnu dans ses détails ; il a eu, sur la constitution du protectorat français actuel, une influence considérable ; enfin il montre, mieux qu'on ne le pourrait faire ailleurs, la prépondérance qu'exerce, bien au delà même de ses actes et de sa vie, la clairvoyance d'un chef tel que Garnier, d'un homme *in the right place*, et d'un caractère exceptionnel.

Le 16 octobre, après dix jours de marche, dans ces vallées qui devaient voir plus tard des compétitions si acharnées, et du haut d'une corniche montagneuse, la séparant désormais, et pour toujours, du bassin du Mékong, la mission découvrait au milieu d'une vaste plaine une cité fortifiée, la première ville véritable qu'elle rencontrait depuis dix-huit mois de voyage, la ville mystérieuse des « Districts du Thé » : Semao.



L'impression que nous avons ressentie nous-même en visitant le pays de Semao (1889) fut exactement celle que, vingt ans auparavant, Garnier éprouva en entrant dans les faubourgs très étendus de la ville.

Que sont en effet, vingt années, au regard de la vie, étonnamment longue et semblable à elle-même, de la race chinoise !

« Qu'est-ce qu'un siècle ? disait, au dix-septième siècle, un poète populaire de la race jaune. C'est la longueur d'un jet de navette, ou l'ombre que fait, sur le seuil de la demeure, un enfant qui passe en courant devant la porte. »

Cette méconnaissance de la durée, cette impuissance du temps sur l'esprit public, nous les retrouvons ici, par un recoupement imprévu, toujours et partout où il y a un Jaune, adversaire et triomphateur des changements, parce que sa conscience traditionnelle n'enregistre pas la suite des années.

« Après avoir longtemps et si cruellement douté de notre réussite, dit Garnier, nous étions enfin en Chine ! Dans notre esprit, ces mots magiques ne laissaient de place qu'à la joie. Tout ce qui nous prouvait l'existence de la Chine était bien venu. Nous aurions voulu la sentir et la toucher plus encore, et notre imagination s'illusionnait à ce point que même les poussah, qui trônaient sur les autels aux pieds desquels nous étions installés nous paraissaient grimacer des sourires de bienvenue.

« J'ai déjà dit, je crois, que j'étais le seul membre de la Mission qui eût visité la Chine. Je

retrouvai chez mes compagnons l'impression que j'avais éprouvée moi-même à mon arrivée dans le Céleste Empire : ils étaient frappés de l'exactitude des images destinées à donner aux Européens une idée des intérieurs chinois, et de la sincérité des peintures de paravents. La justesse et la vérité des types qu'offrent ces dessins sont en effet remarquables. Les femmes surtout sont d'une ressemblance parfaite : costumes, attitudes, détails intimes, tout cela est saisi, un peu par son côté grotesque et avec un art plaisant et caricaturiste, mais assurément avec une irréprochable fidélité.

« D'ailleurs, en examinant de plus près la situation politique de cette partie reculée du Céleste-Empire, et malgré les apparences chinoises qui nous avaient frappés et séduits tout d'abord, j'ai plus tard reconnu que, dans le sud du Yunnan, nous n'avions pas eu affaire à des fonctionnaires régulièrement délégués par le pouvoir central. Tous étaient des gens du pays, qui s'étaient promus eux-mêmes aux fonctions du mandarinat, et qui n'avaient avec le gouvernement de Pékin que des relations indirectes. La conquête, relativement récente, de toutes ces contrées, dont la division en circonscriptions administratives chinoises ne remonte, pour le territoire de Semao, qu'au com-

mencement du dix-neuvième siècle, le caractère indépendant et belliqueux des habitants, obligent la cour de Pékin à conserver à la plupart des villes du Yunnan les franchises municipales les plus étendues. Certaines cités, telles que Ho-mi, Tchéou, se gouvernent elles-mêmes au moyen d'un conseil dont les membres sont élus par les habitants ; ce sont là d'irrécusables traces de l'indépendance dont jouissaient jadis les différentes parties de la province. Ta-ly, Yunnan, ont été les capitales de puissants royaumes, qui ont lutté, et souvent avec avantage, contre les armées chinoises. Semaïo devait dépendre autrefois d'un de ces royaumes laotiens cités, dans les annales chinoises, sous les noms de Tche-li et de Pa-si-Fou : Tche-li étant le nom sous lequel les Chinois désignent Xieng-Hong.

« A ce moment, l'invasion mahométane désolait ces territoires ; et c'est dans les *Districts du Thé* qu'elle rencontra les premiers obstacles.

« On comprend que l'insurrection mahométane ait stimulé l'énergie naturelle de ces populations mixtes, auxquelles la civilisation chinoise n'a encore enlevé ni leurs qualités natives, ni le sentiment de leur autonomie. Abandonnés par le pouvoir central, elles ont virilement pris leur cause en main, se sont choisis des chefs sortis de leurs

rangs, et ont avec vaillance fait tête à l'orage.

« Le gouvernement de Semao, que l'on désignait sous le nom de Li-ta-jen, était de la ville de Lin-Ngan, point où la résistance contre les Mahométans s'était un instant centralisée, et dont la population était à leur égard animée d'une haine implacable. Sous la direction d'un chef célèbre, dont le nom seul était un épouvantail pour ses ennemis. Léang-mé ou Léang-ta-jen, tout le sud de la province s'était levé en masse contre les sectateurs de Mahomet. Le gouverneur de Semao avait pris une part active à cette guerre et, à la suite de quelques succès, il avait été nommé, par Léang-ta-jen, préfet de Ta-lan, ville située entre Semao et Lin-ngan ; de là il avait marché sur Semao, en avait chassé les Kouï-tse, et s'était décerné le bouton rouge.

« On se battait à trois ou quatre journées de marche de Semao, à Muong-Ka et à Muong-Pan. Il fallait prendre un parti sur la route à suivre : remonter vers le nord et pénétrer sur le territoire occupé par les Mahométans était une résolution trop hardie, qui nous exposait à nous faire suspecter à la fois par les deux partis, sans aucun résultat avantageux pour notre voyage ; nous pouvions au contraire tout perdre, jusqu'à nos notes, dans une de ces échauffourées d'avant-

postes auxquelles nous risquions d'être mêlés.

« Le gouverneur de Semaï nous engageait, en riant, à rester auprès de lui, et à l'aider à combattre les terribles Kouï-tse. Il nous reparla de la lettre qu'il nous avait envoyée à Xieng-Hong pour nous prévenir de ne pas prendre la route de Taly et de ne pas nous exposer à tomber ainsi entre les mains des rebelles, aux yeux desquels nos passeports de Chine ne pouvaient être qu'une recommandation négative. A cette lettre, qui émanait du vice-roi de la province, était jointe, nous dit-il, une lettre en caractères européens, écrite de Yunnan par un Européen nommé Kosuto. Nous nous perdîmes en conjectures sur ce que pouvait être ce Kosuto. D'après la rumeur publique, il était fort habile à fabriquer de la poudre et à préparer des mines destinées à faire sauter les Mahométans. »

Aujourd'hui, après une courte prépondérance guerrière dans le Yunnan, et spécialement à Taly, la capitale du haut pays, il n'est plus trace de « mahométans » dans la province. Mais l'esprit combatif y a subsisté. Et c'est une spécialité de cette partie du *Sud Chinois*.

Le 30 octobre, la mission quitta Semaï dans la direction du nord, aux regrets de Garnier qui eût désiré retrouver au plus tôt ce Mékong qu'il ne

devait jamais revoir. Il avait cependant acquis la gloire d'avoir légèrement dépassé vers le nord le point extrême atteint par Mac Leod, venu de la Saluen pendant son fameux voyage de 1837 (1). En tout cas, l'existence était désormais certaine de *l'éventail* formé par les grands fleuves : Fleuve Bleu, Fleuve Rouge, Rivière Noire, Mékong, Saluen et Iraouaddy.

Géographiquement, cela eût suffi à la réputation d'un homme. Garnier allait y ajouter celle de l'explorateur et la gloire du conquérant.

Le 2 novembre, on était à Pou-eul, préfecture et siège du délégué de l'autorité chinoise, *bouton bleu* au secours du *bouton rouge* qu'arbore à Semao le gouverneur local. A partir de Pou-eul, la montagne s'escarpe et s'élève ; c'est une vraie ligne de partage : on passe des eaux des golfes méridionaux (Bengale et Siam) aux eaux tributaires des mers de Chine. Le *Papien* est, au dire du seul Garnier, un affluent du Fleuve Rouge. Or, il a

(1) point le plus septentrional, relevé scientifiquement sur le Mékong, paraît être la saline de Yer-Kalo, visitée par l'abbé Desgodins, par 20° 30, de latitude, c'est-à-dire, à très peu près, le parallèle de Lhassa. La célèbre passe de Popiao, découverte par l'ingénieur mauricien Dina, est par le parallèle de 25°. Et quant aux sources mêmes du Grand Fleuve, elles atteignent et paraissent même dépasser le 35° de latitude ; ainsi le *Père des Eaux* prendrait naissance au nord même du plateau tibétain.

été reconnu, dix-huit ans plus tard, pour être un des noms de la Rivière Noire (1), qui, après un cours extrêmement encaissé et encore incomplètement connu, tombe dans le Fleuve Rouge au Tonkin, un peu en aval de Honghoa. Constatons ici — une fois de plus et ce n'est pas la dernière — la pénétration surprenante, don de l'explorateur né qu'était Garnier.

* * *

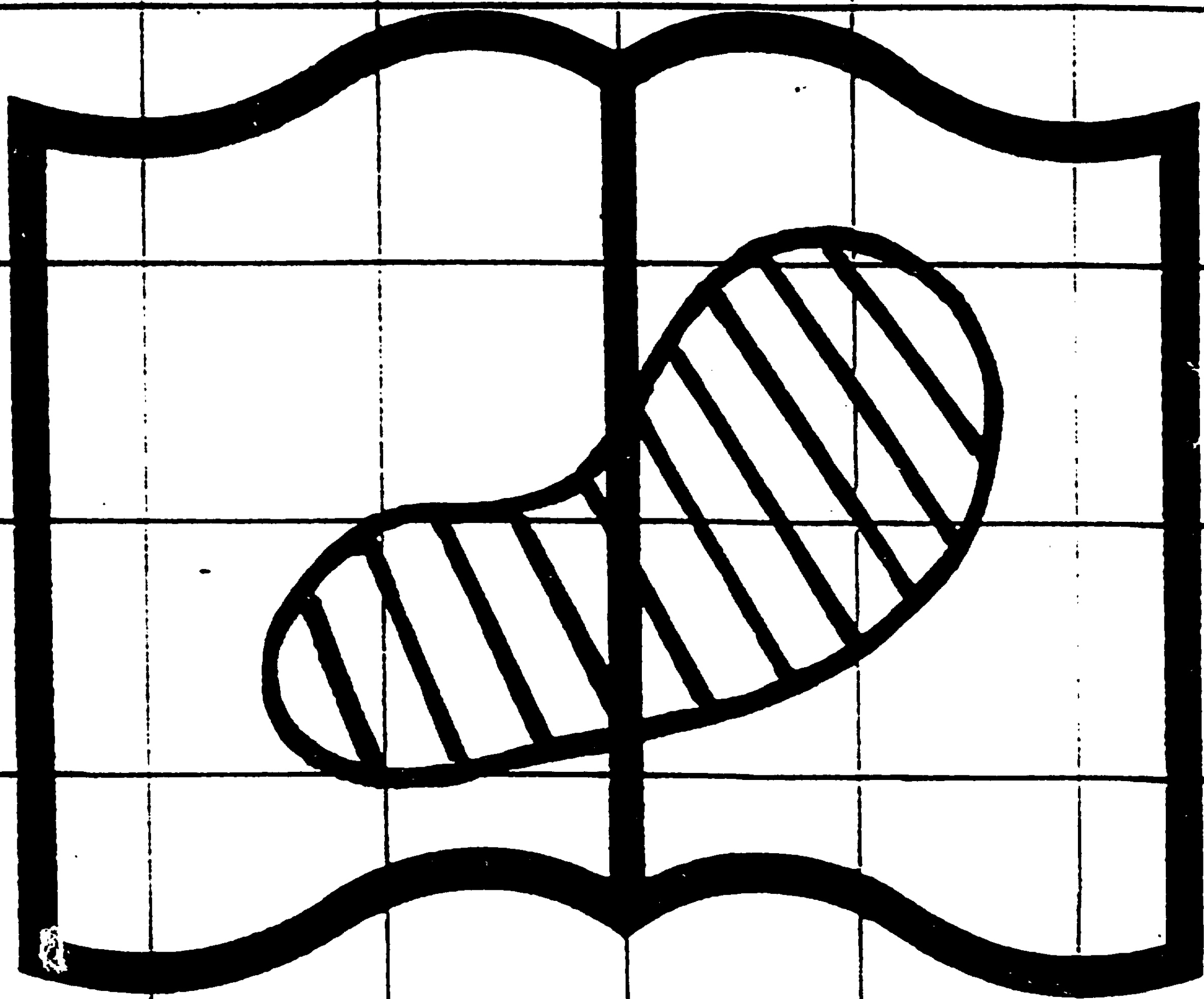
D'ailleurs l'orographie est, ici, particulièrement tourmentée : tous les jours, la mission gravit une montagne, franchit un col, et descend le soir dans une autre vallée. A Semao et à Pou-eul, on se trouve sur des affluents du Mékong. A Papien, on est sur la Rivière Noire : le lendemain à Talan, on traverse le Homa, qui est probablement le Poukoukiang, dont on ne sait pas s'il se jette dans la Rivière Noire ou ailleurs. Le surlendemain on atteint Yuen-Kiang, la ville au Pont de Pierre, sur le Hosikiang, appellation du Fleuve Rouge supérieur. Et combien de temps nous a-t-il fallu

(1) La Rivière Noire porte, d'aval en amont, les noms de Nam-Te, Nam-Leo, Li-sien-kiang, Papien-kiang, et, au nord du 24° degré de latitude, change de nom à chaque marché traversé.

pour démontrer ce que Garnier avait deviné !

Yuen-Kiang est une ville *thaï*; et depuis le départ de Pou-eul, la mission est chez les montagnards thaïs (laotiens) et méos (tonkinois). Garnier excursionne seul à Lingnan, et rejoint la mission à Tcheping. Or c'est ici le commencement de la région du Laos et des plateaux yunnannais. Le lac de Tcheping *paraît* communiquer (car ses déversoirs sont souterrains) avec le système fluvial dont dépend Lingnan, c'est-à-dire les eaux qui tombent du plateau par son versant oriental et sont tributaires du Sikiang (mer de Chine). Nous n'insistons là-dessus que pour montrer l'enchevêtrement orographique de cette région, coupée et escarpée de toutes parts, qui, à quelques courtes étapes les unes des autres, est tributaire de l'océan Indien, du golfe de Siam, du golfe du Tonkin et du Pacifique chinois. Nous insistons également sur ce fait que, entre Semaou et le Fleuve Rouge, l'exploration de Garnier fait seule foi, qu'elle est, aujourd'hui encore, la seule sur les observations de laquelle s'appuient les cartographes de ce pays tourmenté.

Ici, et une fois de plus, apparaît le souci qu'avait Garnier de ne se laisser jamais détourner de son but final, qui fut celui de sa vie entière : l'ouverture à la France de tous les cours d'eaux indochi-



nois, notamment de ceux qui traversaient le Tonkin. Après s'être attaché au Mékong, qu'il avait si longtemps remonté, il se rabattait sur le Song-Coi (Fleuve Rouge) qu'il devinait, qu'il sentait tout proche, et que sa perspicacité exceptionnelle lui précisait comme le *chemin d'eau* du Nord dans notre futur protectorat.

« Il était très regrettable écrit Garnier, que l'état de la contrée ne nous permît pas de pousser notre reconnaissance plus à l'est : on nous signalait à Mong-tse, ville située à trois jours de marche de Lin-Ngan, des mines d'argent et de plomb. De ce point on se trouve à 200 li de Mangéka⁹, grand marché chinois situé sur les bords du Hoti-Kiang. C'est là que ce fleuve, d'après les renseignements que j'avais recueillis dans mon excursion, commence à devenir navigable (1). En aval de

(1) Ces renseignements furent communiqués à M. Dupuis, le négociant explorateur que nous retrouvons plus loin sur le Fleuve Rouge, lors du passage de la mission à Han-Kéou. A l'appui de cette assertion nous reproduisons une partie de la lettre écrite par M. le docteur Joubert à Francis Garnier au mois de janvier 1872, époque à laquelle la mission du Mékong était considérée comme ayant la première signalé la nouvelle route commerciale du fleuve du Tonkin.

« Caen, le 2 janvier 1872.

« Mon cher Garnier,

« Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous entreteniez la Société de Géographie du voyage de M. Dupuis. Ce voyage n'est que la conséquence de celui que nous avons fait et il ne

Mang-Hao, on rencontre la ville de Lao-Kay, qui est en plein pays annamite, à douze jours de marche de la capitale du Tonkin. De nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre existent dans la province chinoise de Kai-Hoa, que traverse une grande rivière, le Nam-si-ho, affluent du Song-Coï, nom annamite du fleuve du Tonkin.

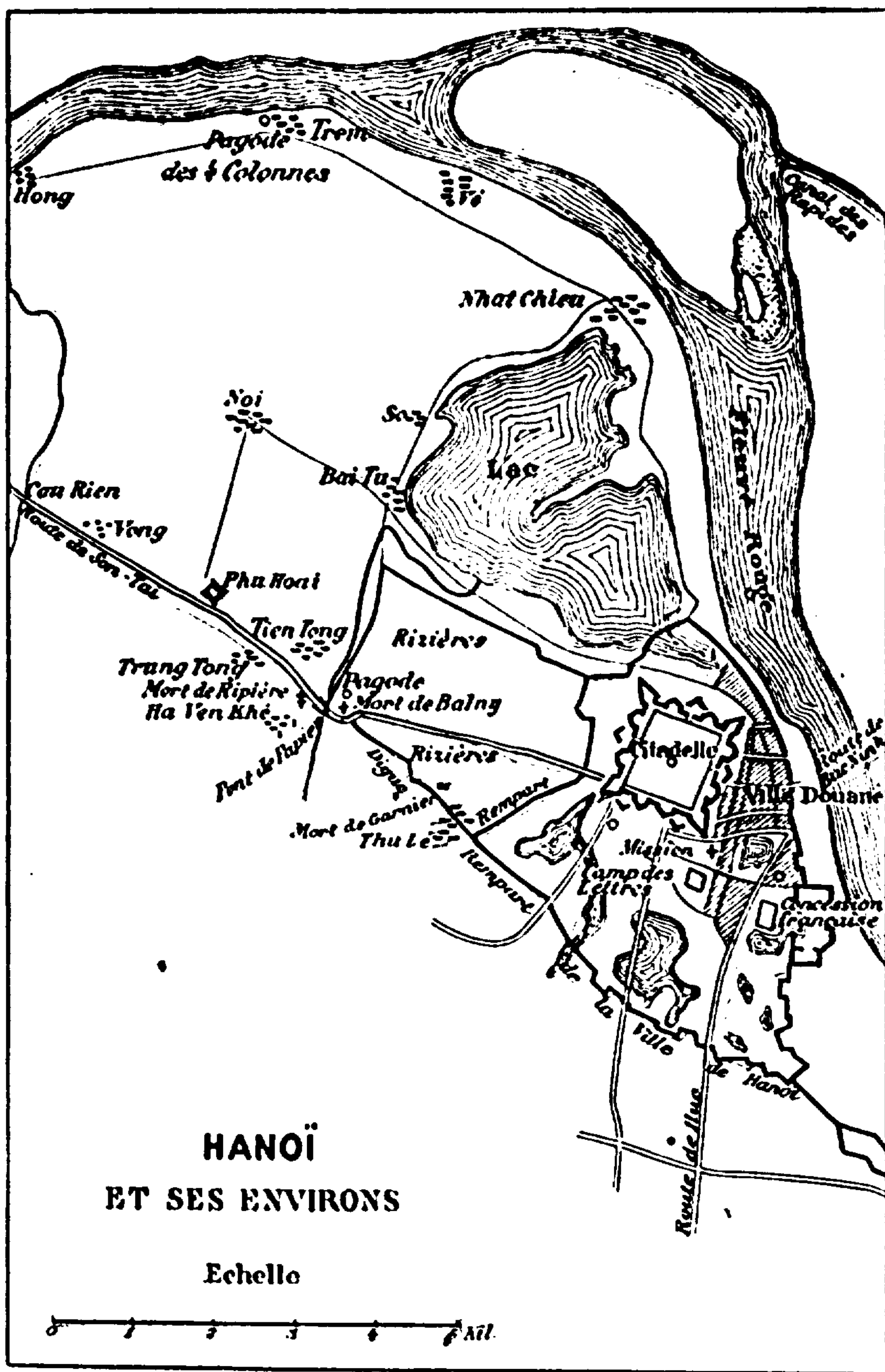
« Mang-Hao paraît être le centre d'un commerce très actif. Les gens de Canton, qui s'y rendent en traversant le Kouang-si et la partie nord du Tonkin, y apportent des laines, des cottonades, des soieries, et exportent en échange le coton et le thé que produisent les Pa-y des environs et les Thaï de la vallée du Nam-Hou. La plupart des soies que consomme le sud du Yunnan y arrive par cette voie, et le courant commercial du Fleuve Bleu et du Sé-Tchouen ne commence à l'emporter sur l'exportation cantonnaise que beaucoup plus au nord. Les Chinois de Lin-Ngan

s'est accompli que sur nos indications. Quand nous passâmes à Han-Kéou, je parlai à M. Dupuis, mon compatriote, de la possibilité d'un commerce important d'armes et autres produits européens avec le Yunnan, et je lui indiquai, d'après votre appréciation, la route par la rivière du Tong-King, comme plus courte et plus facile, et en outre, je le mis en relations avec Jang-ta-jan, etc...

« JOUBERT. »

amènent à Mang-Hao des thés venus par la route de Pou-eul.

« Avant la guerre des Mahométans, les mandarins du Yunnan faisaient venir de Tong-Tchouen à Sin-Kay, marché annamite qui se trouve sur le Song-Coï et à peu de distance de Mang-Hao, de l'étain et du zinc, dont on se sert en Annam pour la fabrication de la monnaie nationale ; on échangeait ces métaux contre de l'argent au titre de huit dixièmes, que l'on achevait de purifier dans le Yunnan. Il n'était point permis aux Annamites d'entrer sur le territoire chinois, et, en réalité, nous ne pûmes découvrir pendant tout notre séjour le long des frontières aucun sujet de Tu-Duc. Une large bande de terrain habitée par les tribus sauvages, Pa-y ou Lolos, paraît s'interposer de ce côté entre la Chine et l'Annam. Les troubles et les révoltes qui ont accumulé les ruines et la misère dans les provinces méridionales du Céleste-Empire sont venus compliquer encore la situation politique de cette intéressante contrée. Les Cantonnais, en possession depuis longtemps du commerce de Mang-Hao, n'ont pas tardé à se porter en masse vers ce pays riche, fertile et tranquille, où ils peuvent échapper aux bouleversements incessants dont leur province est le théâtre. Depuis quelques années, un chef cantonnais s'est



établi avec une nombreuse colonie de ses compatriotes à Lao-Kay, s'est proclamé indépendant et vit des revenus considérables de la douane qu'il a installée sur le fleuve.

« Il y avait donc là à étudier une question commerciale d'un grand avenir et d'un intérêt exclusivement français, puisque le Tonkin se trouve directement placé sous notre influence politique par suite des traités qui nous lient à la cour de Hué.

« La pacification du Yunnan rendra à ces belles contrées la vie commerciale et la richesse que leur assurent leurs produits si variés et si précieux et le débouché si facile et si économique que leur offre le fleuve du Tonkin. Si une politique jalouse et exclusive a su détourner jusqu'à présent de leur écoulement naturel vers la mer les denrées qui vont chercher à Canton ou à Shang-Haï un marché éloigné et onéreux, il nous appartient d'user de notre influence auprès des cours de Pékin et de Hué pour faire cesser cet état de choses et pour plaider la cause de ces intéressantes populations. Notre colonie de Cochinchine est légitimement appelée, par la force même des choses, à recueillir l'héritage de Canton, et Saïgon, qu'un cabotage actif relie aux embouchures du fleuve du Tonkin, offrira aux produits du Yunnan et de

l'Indochine septentrionale un marché plus avantageux et un point de chargement mieux situé pour leur échange contre des marchandises européennes (1). »

D'ailleurs la correspondance particulière du commandant de Lagrée avec le contre-amiral Dupré, gouverneur de la Cochinchine, souligne expressément que la découverte de la route du Song-Coï et de son utile navigabilité est l'œuvre personnelle de Garnier et le résultat de ses prévisions et de ses investigations.

Au départ de Tcheping (11 décembre) la direction du nord fut reprise vers le Laos. Le 14, on était à Tonghaï, au bord d'un grand lac, et dans une campagne couverte de neige. On n'en sera pas surpris si on se rappelle que Tonghaï est déjà sur le plateau yunnannais, par 1 750 mètres d'altitude.

L'invasion musulmane, dont nous avons déjà parlé, avait passé par là, et tracé, dans cette région peuplée et tranquille, un sillon de ruine, de dévastation et de mort. La ville de Kiang-Tchouen, sur les bords du lac du même nom, se relevait à peine de sa destruction (20 décembre),

(1) Pour bien se rendre compte de la valeur de ces considérations il ne faut pas oublier qu'elles ont été écrites en 1868 et publiées en 1871.

celle de Tsinming, traversée le lendemain, offrait le même spectacle. Enfin, quarante-huit heures après, les voyageurs arrivaient à la capitale de la région, Yunnan-Fou, où, pour la première fois, elle fut reçue dans une installation française, celle de nos missionnaires (1).

C'est à Yunnan que la mission fit la connaissance du chef militaire Ma-ta-Jen, envoyé par le gouvernement chinois pour s'opposer aux musulmans ; Ma-ta-Jen fut connu plus tard, dans nos relations avec les provinces chinoises du sud, sous le nom fameux du maréchal Ma.

Le relevé économique fait par Garnier, à Yunnan-Fou, marque, pour la première fois, la richesse du sous-sol de la région. Son rapport est un véritable programme. Il y a une quarantaine de mines de cuivre dans le Yunnan. La plus grande partie des minerais qui en proviennent est traitée dans la capitale, ou vient y subir un dernier affinage. Pour donner une idée de l'importance de cette production, il suffit de dire qu'en 1850 l'impôt annuel payé à Pékin par la province était environ

(1) On peut remarquer que, suivant les indications locales, la mission, depuis son arrivée sur le plateau yunnannais, a suivi, pour arriver à la capitale, la route que, plus tard, suivit notre première ligne télégraphique venant du Tonkin, tandis que notre voie ferrée abordait le plateau plus à l'est, laissant à sa gauche le chapelet des lacs.

de 6 millions de kilogrammes. Le prix de 100 livres chinoises de cuivre (60 kilogrammes), achetées sur les lieux, est à peu près de 55 francs, ce qui donne au tribut une valeur de 5 millions et demi de francs. A cette production il faut ajouter celle de l'argent, beaucoup moins considérable, et qui ne paraît pas dépasser annuellement 4 000 kilogrammes. Les plus importantes mines d'argent sont celles de Lo-ma et Mien-hoa-tu, situées entre Tong-Tchouen et Tchao-Tong ; de Houy-Long et de Ngan-Nan, situées, la première sur les bords du Mékong, à l'ouest de Li-Kiang, la seconde sur les bords du Fleuve Bleu, au nord de la ville.

« Les mines d'or, constate Garnier, sont beaucoup moins productives. J'ai déjà parlé des gisements qui se trouvent au nord de Ta-Lan. Je citerai encore la mine de Ma-Kang, située dans le voisinage de Ngan-Nan, et celle de Ma-Kou, qui est sur la frontière du territoire de Lin-Ngan et du Tonkin. L'impôt que perçoit le gouvernement sur l'exploitation de ce métal n'est que de 1 140 grammes d'or par an, et ne donne pas une bien haute idée de la production aurifère de la province.

« Il n'existe, à ma connaissance, qu'une mine d'étain dans le Yunnan, c'est celle de Ko-Kiéou, située sur le territoire de Mong-Tse, à l'est de Lin-

Ngan. Les mines de plomb et de zinc sont plus nombreuses et se trouvent surtout dans le nord de la province, aux environs de Tong-Tchouen et de Ping-y-Hien. Elles fournissent à l'État de 3 à 4 000 kilogrammes de zinc et une centaine de milliers de kilogrammes de plomb par an. Il y a enfin quatorze mines de fer groupées surtout dans la région lacustre dont Yunnan est le centre ; elles sont très légèrement imposées et ne payent, par an, que 2 ou 3 000 francs de droits à l'État.

« L'exploitation des mines de cuivre est une sorte de commandite, dont l'État fournit les capitaux, en se réservant le droit d'acheter, à chaque mine, d'après un prix déterminé, une quantité de métal fixée à l'avance. Le même droit est du reste concédé aux provinces limitrophes en échange d'une mise de fonds. Le transport de cette redevance en nature donnait lieu, avant la guerre civile, à d'immenses convois de barques, qui descendaient le Fleuve Bleu et allaient transporter jusqu'à Pékin les millions de kilogrammes de cuivre nécessaires à la fabrication des sapèques du Céleste-Empire. En 1850, la somme avancée par l'État pour l'exploitation des mines de cuivre du Yunnan s'élevait annuellement à un million de taëls ; mais les mineurs se plaignaient vivement de la faiblesse du prix officiel du cuivre, tandis

que la quantité de métal prélevée par l'État était beaucoup trop forte. Il en résultait une diminution sensible dans le nombre des travailleurs, qui à l'origine étaient accourus de tous les points de l'empire pour prendre part à l'exploitation des richesses métallurgiques du Yunnan, et, après les prélèvements opérés par l'État et par les provinces, le commerce ne trouvait déjà plus dans les mines un approvisionnement de cuivre suffisant pour alimenter ses achats. »

En arrivant à Yunnan-Fou, la mission touchait le bassin fluvial du Fleuve Bleu (Yangtsekiang) : car le lac de Yunnan-Fou, le plus considérable de tous, se déverse dans le Fleuve Bleu par la faille du Poutouho, devenue plus tard fameuse quand les ingénieurs français projetèrent (vainement d'ailleurs à cause de ses abrupts infranchissables) de l'utiliser pour pousser la voie ferrée vers le Setchouen.

La ville, fort abîmée par la guerre musulmane, comptait en tout 50 000 habitants et, au dire de Garnier, avait pu en avoir le triple. Du 22 décembre au 9 janvier 1868, elle offrit aux explorateurs leur seul lieu de repos réel de cette exploration de deux ans.

Il faut croire que la faille du Poutouho a eu de tout temps la plus fâcheuse réputation, car il

fallut recommander à la mission de prendre direction plus à l'est, pour atteindre, par le haut pays, la ville de Tong-Tchouen, cité principale du nord de la province. Ce fut donc par Tapankiao (aujourd'hui station du chemin de fer français) et par les étapes de Yanglin, de Kintchang et de Tay-Fou, au pied d'un pic neigeux auquel fut attribuée une altitude de 4 000 mètres, que la mission atteignit la citadelle, quadrangulaire et crénelée, de Tong-Tchouen (1).

Tong-Tchouen (altitude 2 180 mètres) est probablement le point culminant du plateau yunnanais (abstraction faite, bien entendu, des montagnes et des pics qui en surgissent). C'est là que Garnier, en exécution du projet présenté par lui et accepté par le chef de la mission, s'en va avec quelques compagnons et une petite escorte, pour pousser une pointe sur Taly.

C'est maintenant donc que commence sa responsabilité de chef. Elle ne devait d'ailleurs finir

(1) Tapankiao, dans ces pays où l'histoire de l'humanité est inconnue, est cependant un point célèbre dans les annales jaunes. Quand la dynastie des Ming fit reconnaître par les armes son autorité dans tout l'Empire, le prince Yuen, avec tous les siens, se précipita dans le lac de Tapankiao. C'était un descendant avéré de Khoubilaï. Avec lui disparut le dernier sang de Gengiskhan le « dévorateur », le plus fameux constructeur d'empires barbares qui ait jamais existé.

qu'avec la mission elle-même, puisque, au retour de Taly, le commandant de Lagrée avait succombé (26 mars 1868) à la maladie de foie qui l'avait attaqué à Semao et qui le minait chaque jour davantage, au cours d'une exploration terrestre où aucune fatigue, aucune privation ne lui furent épargnées. La signature que M. de Lagrée mit au bas des instructions données à Garnier (et rédigées par lui-même) fut son dernier acte de chef.

Puisque la pointe sur Taly était, depuis si longtemps, décidée en principe, on s'est demandé pourquoi Garnier n'avait pas quitté la mission à Yunnan-Fou : il aurait eu beaucoup moins d'étapes à parcourir, sur un sol probablement plus favorable, et n'aurait pas eu à franchir par deux fois les abrupts du Fleuve Bleu.

Il est facile de faire cette objection, aujourd'hui qu'on connaît le plateau du Yunnan. Mais, à cette époque, c'était l'inconnu, tout aussi bien que le haut Fleuve Bleu lui-même ; surtout, le pays était en guerre, continuellement bouleversé par les incursions et les pillages des envahisseurs mahométans, autant que par les féroces duels d'ambition entre les délégués de Pékin et les chefs locaux. On comprend donc le surcroît de fatigues que Garnier sciemment s'imposa. Il voyait, dans le voyage de Taly, la possibilité de retrouver le

Mékong et de recouper son cours à une hauteur jusqu'ici inconnue. Les instructions de M. Lagrée portaient textuellement : « Si M. Garnier pensait pouvoir atteindre facilement un point quelconque du Mékong, il le ferait seul, et le plus promptement possible. »

C'est muni de ce texte comme seul viatique que Garnier, chef de l'exploration, et ses compagnons quittèrent Tong-Tchouen le 30 janvier 1868.



Au départ de Tong-Tchouen, la descente du plateau sur le Fleuve Bleu commence de présenter des escarpements effroyables. La *route*, presque aussi rébarbative que ce précipice du Pou-tou-ho, devant lequel tous nos ingénieurs et la plupart de nos topographes ont reculé, n'est qu'une succession de chutes de palier en palier.

Le 1^{er} février, après quarante-huit heures au long d'une échelle de perroquet, la mission atteignait le Fleuve Bleu, qui porte ici un nom singulièrement engageant pour les prospecteurs et les coureurs de fortune : « le fleuve aux-sables-d'or. »

On traverse le courant sur le bac de Mong-Coï et de l'autre côté immédiatement on remonte ; la largeur de la vallée de la grande artère chinoise

est alors de quelques centaines de mètres, à droite et à gauche, des murailles à pic.

Le 3 février, la mission atteignait, dans la province de Setchouen, au col de Tsangpa, l'altitude de 3 000 mètres, qui fut l'altitude maxima de tout le voyage. Tout de suite après, on redescendait sur la ville de Houy-Litcheou. Et, après cette ville, nouveau bond de 800 mètres dans la profondeur. Pour toute personne qui n'a pas voyagé à travers des contrées profondément tourmentées (Alpes, Caucase, Cordillères) il est impossible d'apprécier les fatigues, les souffrances, et, il faut le dire, les déceptions quotidiennes de ce genre d'exploration. Qu'on soit au sommet d'un col nuageux et mince comme un couteau, ou au fond d'une cuvette et dominé de toutes parts, on ne voit rien. Et c'est une dure déconvenue, pour des gens de qui le métier et la passion sont de découvrir, c'est-à-dire de *voir*. Si l'on y ajoute les inconvénients d'un froid mortel et des chutes de neige, on aura une idée — très insuffisante encore — des obstacles rencontrés par Garnier et ses compagnons, ainsi que des vertus qu'ils durent, pour en triompher, pratiquer tous les jours.

Le 16 février, Garnier, traversant à nouveau le Fleuve Bleu, se retrouvait sur la rive droite, après avoir évité, par ce double passage, le coude fait

par le Fleuve Bleu dans le sud du Setchouen, sur un sol rendu presque impraticable par des soulèvements orographiques vraiment désordonnés. Là, il rencontra quelques missionnaires français, dont la compagnie lui fut douce et la parole utile. Car il ne suffisait pas, pour l'arrêter, d'une nature particulièrement hostile. La politique, ou, pis, la guerre et la dévastation, se mettaient en travers de ses desseins. L'insurrection mahométane était alors souveraine dans ce Yunnan occidental, vers lequel il tendait de toutes ses forces, parce que le Mékong était derrière.

La seconde traversée du fleuve (après une visite aux gisements de houille de Mechang) fut l'occasion, pour Garnier, d'une nouvelle ascension à 2 000 mètres (le bac du fleuve étant à 1 250) ; c'est trois jours après (19 février), au village de Ngadehi, que Garnier trouva devant lui les « autorités » mahométanes. Cette « autorité », nouvellement étendue sur la région, s'annonçait par des incendies dans tous les villages et par des potences bien garnies érigées tout le long de la *route*, laquelle n'était qu'un affreux casse-cou, jouant aux montagnes russes, entre 2 000 et 3 000 mètres, et se terminant aux missions françaises de Kouang-Chaping (29 février). Dans toute l'histoire des explorations françaises, je ne crois pas qu'on

puisse trouver un seul exemple d'une marche accomplie avec tant d'énergie.

La récompense était là. Le même jour, du haut du col de Kouang-Chaping, Garnier voyait à l'horizon une ligne bleue terminant un paysage grandiose. C'était le lac de Taly.

* * *

Garnier abordait ce lac par le nord, et le côtoyait sur sa rive occidentale, où une grande chaussée pierreuse court de long des rives. Une journée le conduisit à cette citadelle de Taly, première étape assignée à son grand et éternel dessein : le Mékong.

On peut lire les lignes — et même essayer de lire entre les lignes — du rapport que fit Garnier de son séjour à Taly. On n'y découvre pas les traces du véritable désespoir qui le saisit, lorsque le sultan de Taly lui interdit le passage à travers « ses territoires ». Cette interdiction le contraignait à faire un très long détour par le nord, dans des régions tout à fait inconnues et, pour l'heure, bouleversées. Ce détour lui imposait un retard que lui défendaient les instructions de M. de Lagrée, qui devait l'attendre à Tong-Tcheou pour une date déterminée à l'avance.

Or, le *sultan* de Taly n'entendait pas que des

« diables étrangers » qu'ils fussent Anglais ou Français, demeurassent en liberté à Taly même. Force fut donc à Garnier de quitter la ville, par le chemin qu'il avait pris pour y venir. Par la mauvaise volonté du Mahométan et par la plus funeste conjonction des circonstances, il fallait retourner sur ses pas, en cachant au mieux l'échec du voyage.

Et pourtant le Mékong n'était qu'à quatre étapes dans l'ouest. Et Garnier le savait. Et il n'a pas un mot de regret ni de récrimination. Jamais peut-être, mieux que dans ce déplorable incident, il n'a montré sa force de caractère.

Nous verrons plus loin (1) que ce que Garnier n'a pu faire, personne ne l'a fait. La mission anglaise du major Sladen, qui voulait atteindre Taly par l'ouest, dut s'arrêter à Tenguyeh, sur le Taping, affluent de l'Iraouaddy. Seule la naissance de l'aviation (2) devait permettre la jonction de l'Indochine française à la Birmanie anglaise par le haut Mékong.

Garnier a relié le lac de Taly au bassin du Mékong. L'hydrographie et l'orographie de cette

(1) Deuxième partie, ch. 1^{er}, *De Paris au Tibet*.

(2) Mettons à part les travaux de l'ingénieur Dina, qui ont théoriquement résolu la question, et dont il est parlé, pour la première fois, dans ce livre. La gloire de Garnier n'en saurait qu'être augmentée.

contrée, si peu souvent parcourue par des observateurs exacts, laisse encore planer un certain doute sur cette question. — Mais, au point de vue social et ethnique, il est une chose certaine, et que Garnier avait devinée en peu de jours. C'est que l'invasion tyrannique des musulmans a été, pour ce riche et malheureux pays, une véritable catastrophe, dont, soixante ans plus tard, il n'était pas guéri. La domination éphémère des « sultans » musulmans a complètement disparu. L'explorateur scientifique Deprat (en littérature : Herbert Wild) nous a donné là-dessus la plus éloquente certitude. Mais les suites de cette domination — comme partout où les musulmans sont passés — sont encore là.

Les quelques observations que l'esprit pénétrant de Garnier a consignées sur l'état économique de Taly ont été puissamment utiles aux Français qui, depuis lors, ont cherché et sont parvenus à établir l'influence française du Yunnan.

Que dire du retour, accompli par la même voie (sauf la pointe aux régions minières de Mechong)? Le dessein qu'avait Garnier de retrouver beaucoup plus au nord le cours du Fleuve Bleu ne put se réaliser non plus. Et les étapes, sur une piste déjà repérée, se succédèrent d'autant plus rapidement que Garnier recevait de tardives et inquiétantes

nouvelles de la santé du commandant de Lagrée.

Le 7 mars, Garnier quittait Taly, accompagné du chef de la mission catholique française. Le 31 mars, il repassait le Fleuve Bleu à Mongkou, et relevait d'utiles coordonnées sur le cours du fleuve, qui est coupé de rapides et à peine flottage. Saisi d'inquiétude sur l'état d'un chef qu'il aimait autant qu'il le respectait, il forçait les étapes et arrivait le 3 avril à Tong-Tchouen. Le commandant de Lagrée y était mort le 12 mars.

Garnier, sur qui désormais retombait toute la responsabilité de la mission, résolut bravement de transporter le corps de Lagrée en terre française. Et, le 7 avril, la mission quittait Tong-Tchouen pour Sin-Tcheou, préfecture chinoise sur le Fleuve Bleu. Le 11 avril, elle passait à Tchao-Teng, chef-lieu du Yunnan septentrional. Là commençant — ou finissant, suivant la direction prise — les terrains de marche des fameux Taïping (1). Là des traces de civilisation se font jour. A Lao-Oue-Tan, sur le Takouan, il y a un large pont suspendu. A quelques heures s'élève à Longki la forteresse catholique de l'évêque du Yunnan, Mgr Ponsot. De là, le voyage put s'accomplir en

(1) Nom générique des pillards nomades que nous avons trouvés en face de nous dix ans plus tard, durant les événements relatifs à notre installation au Tonkin.

barque ; le Fleuve Bleu fut atteint. Le 27 avril la mission abordait enfin à Sin-Tcheou, à qui Garnier attribua une population de 150 000 habitants. Elle y demeura jusqu'au 5 mai, ayant le plus grand besoin de cette halte pour se refaire un peu — très peu — de toutes ses fatigues physiques et morales. Le 13 mai, toujours par eau, la mission arrivait à Tchongking, résidence de l'évêque français du Setchouen.

« Quand le commerce européen, affirme Garnier, limité jusqu'ici, dans ses relations avec les Chinois, aux provinces de la côte, se sera ouvert un accès direct aux provinces intérieures, les bénéfices qu'en retireront les Chinois eux-mêmes seront le meilleur argument en faveur de la thèse soutenue en faveur de Tchong-kin-Fou. Cette ville est le centre commercial de la province du Setchouen. Sa population, qui s'élève environ à 300 000 âmes, et sa richesse proverbiale, sont appelées à décupler lorsque les obstacles physiques qui s'opposent encore à la prolongation de la navigation à vapeur sur le Fleuve Bleu auront disparu. En aval de Tchong-kin-Fou, le fleuve offre en effet des rapides et des gorges qui compromettent, sans cependant le rendre impossible, l'avenir des communications rapides qu'il faudrait établir entre la côte et les frontières mêmes

du Tibet, par cette magnifique artère fluviale. »

Le 23 mai, la mission passait les célèbres rapides de Kouitchéou. Le 2 juin, elle débarquait à Han-Kéou (1), devant le consulat de France. Elle était à Shanghai le 19 juin. Le 23 elle rentrait à Saïgon.

L'histoire seule des événements futurs peut marquer toute la valeur des résultats de cette mission. C'est, en somme, le Fleuve Rouge et le Tonkin indiqués à nos explorateurs et à nos voyageurs comme la vraie route de Chine : c'est l'Indochine désignée à la France comme la contre-partie de notre ancien empire des Indes perdu (2).

En attendant, la mission française avait parcouru 9 960 kilomètres entre Kratieh, dernier point reconnu sur le Cambodge par les ingénieurs hydrographiques de la marine, et Shang-Haï, point d'arrivée des explorateurs sur la côte chinoise.

Avant cette exploration, toute la partie intérieure de l'Indochine orientale était absolument inconnue. Du Mékong lui-même on ne connais-

(1) M. Jean Dupuis s'y trouvait, et reçut de Garnier et de M. Joubert les précisions qui l'engagèrent plus tard à remonter le Fleuve Rouge pour gagner le Yunnan. Ainsi les mystérieux décrets du destin préparaient déjà la rencontre de Garnier et de Dupuis cinq ans plus tard.

(2) Sur la perte de cet Empire, lire, dans la même collection : *Lally-Tollendal*, 1 vol. par Pierre LA MAZIÈRE.

sait, outre les embouchures, que deux seuls points : l'un, Xieng-Hong, situé par le 22^e degré de latitude nord, auquel doit être parvenu en 1837 le lieutenant anglais Mac Leod ; l'autre, Luang-Prabang, par le 20^e degré, déterminé par Mouhot, qui y mourut en 1861. Encore sa détermination était-elle entachée d'une erreur d'un degré.

Francis Garnier avait été décoré en 1867, pendant son absence, en récompense de son administration à Cholon. Son voyage en Indochine et la relation qu'il en fit lui valurent les plus hautes distinctions scientifiques : la grande médaille d'or de la Société de Géographie de Paris, qu'il obtint de faire partager entre M. de Lagrée et lui, bien qu'il fût dans les usages de la Société de ne récompenser que les vivants ; la grande médaille d'or de la reine Victoria (Patron's Medal), spécialement accordée par la Société de Géographie de Londres, au mois de mai 1870, au jeune explorateur de Taly.

Francis Garnier avait aussi demandé le partage de cette récompense : la Société de Londres refusa de donner suite à cette requête trop désintéressée en alléguant l'intérêt particulier qu'elle attachait à une entreprise dont le succès était dû à l'intelligence et à l'énergie du second de M. de Lagrée.

Le premier congrès géographique internatio-

nal, réuni à Anvers au mois d'août 1871, en sus des récompenses décernées par le jury spécial, crut devoir voter deux médailles d'honneur hors concours, décernées l'une au docteur Livingstone, l'autre à Francis Garnier. Enfin, en 1872, le gouvernement français, qui n'avait pas encore donné de récompense à l'explorateur du Mékong, le promut officier de la Légion d'honneur.

DEUXIÈME PARTIE

L'ENTR'ACTE

DE PARIS AU TIBET

Le premier et tragique entr'acte dans la vie asiatique de Francis Garnier lui fut imposé par la guerre franco-allemande de 1870.

Au moment où éclatait cette guerre, Garnier était en France et travaillait au rapport officiel des travaux de la commission du Mékong.

Il fut alors nommé au commandement d'une canonnière sur le Rhin, puis d'une chaloupe-vedette sur la Seine. Enfin, malgré sa jeunesse et l'infériorité relative de son grade, il fut le premier aide de camp et, bientôt, le chef d'état-major de M. le contre-amiral Méquer, commandant le huitième secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), l'un des plus exposés au bombardement.

Il s'y distingua par son énergie, son esprit d'organisation, son patriotisme, et, à la suite d'une action d'éclat, lors du bombardement du fort de Vanves, fut proposé par l'amiral pour le grade de capitaine de frégate. Mais une lettre, aussi géné-

reuse qu'imprudente, dans laquelle il protestait contre une capitulation qui livrait « intacts » à l'ennemi nos forts et notre matériel de guerre, fit rayer son nom de la liste des officiers proposés. Les gardes nationaux de son secteur le portèrent candidat à l'Assemblée nationale, et, aux élections du 8 février 1871, il réunit, sans être élu, 27 362 voix.

Rentré au Dépôt des cartes et plans, établissement scientifique auquel il avait été attaché lors de son retour en France, et d'où les nécessités de la défense l'avaient fait sortir, Francis Garnier se remit avec acharnement à ses travaux géographiques.

Ce fut à cette époque qu'il plaida la cause de l'exploration du Tonkin :

« C'est surtout à l'heure où il importe à la France de se créer des ressources nouvelles, disait-il, qu'il est opportun d'utiliser celles que la voie du Song-Coï offre à notre commerce extérieur. »

Il traita alors, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, la question des nouvelles routes de commerce avec la Chine (février 1872), démontrant que la route commerciale courte et facile entre la mer et les provinces de la Chine méridionale, celle qui supprime la voie longue, difficile et coûteuse du Fleuve Bleu, la route française par

excellence, en un mot, était le fleuve du Tonkin.

Pendant que M. Dupuis tentait le passage, Francis Garnier proposa et fit décider qu'une exploration scientifique aurait lieu sous la direction d'un membre de la mission du Mékong, M. Delaporte.

La guerre finie, Garnier reprit la *Publication officielle des travaux de la mission* et, à peine ce travail terminé, repartait pour la Chine. Il se proposait de pénétrer au Tibet pour résoudre le problème de l'origine des grands fleuves indochinois. Ainsi le Mékong tenait toujours la première place dans les préoccupations de cet esprit aussi tenace que hardi.

Le plateau du Tibet, auquel l'énorme massif de l'Himalaya sert de contrefort méridional, forme, au centre de l'Asie, comme une immense terrasse dont les bords sont dessinés sans interruption, au nord, à l'ouest et au sud, par de hautes chaînes de montagnes, mais qui va en s'abaissant vers l'est et déverse de ce côté la plus grande partie de ses eaux.

C'est surtout par l'angle sud-est que s'échappent la plupart des fleuves qu'il alimente. Là, dans un espace de moins de soixante lieues, le Brahmapoutre, l'Iraouaddy, la Salouen, le Cambodge, le Yang-Tsé-Kiang, etc., réussissent à se frayer un

passage et tracent de profonds sillons dans le soulèvement colossal qui les avait jusque-là contenus.

L'un de ces fleuves, le Yaro-Tsang-Bo, né non loin des sources de l'Indus, est à peu près connu jusqu'à 300 kilomètres à l'est de la ville sainte de Lassa, capitale du Tibet, c'est-à-dire sur un cours d'environ 12 à 1300 kilomètres. Il a été relevé jusque-là par un pandit indien que le capitaine Montgomerie a exercé à l'usage des instruments d'observation. Mais au delà de ce point, situé à environ 200 kilomètres au nord du Brahmapoutre, les géographes en sont réduits aux conjectures.

Ce puissant fleuve se dirige-t-il avec persistance au sud pour devenir le Brahmapoutre et se jeter au fond du golfe du Bengale? Reprend-il, au contraire, sa course vers l'est, et, contournant les montagnes de Khamti, au nord du Burmah, revient-il confondre ses eaux avec celles de l'Iraouaddy? La critique géographique hésite encore et n'ose répondre avec précision.

Les documents chinois utilisés par les Jésuites font du Yaro-Tsang-Bo la tête de l'Iraouaddy. A cette opinion se sont aussi ralliés Dalrymple et Klaproth. Ce dernier a même reporté le coude du fleuve d'un degré et demi plus à l'est que ne l'avait fait M. d'Anville. La même opinion a été soutenue par l'abbé Desgodins, un des rares mis-

sionnaires qui s'occupent de recherches scientifiques, et avec lequel Francis Garnier a été longtemps en correspondance.

L'hypothèse contraire, celle qui veut que le Yaro-Tsang-Bo aboutisse au Brahmapoutre, a été soutenue par deux savants géographes : M. le colonel Yule, du corps des ingénieurs anglais, et M. Vivien de Saint-Martin. D'après eux, le Yaro-Tsang-Bo, le Djaïhong, dans l'Assam, et le Brahmapoutre ne sont qu'un seul et même fleuve.



C'est ici, dans cet entr'acte de la vie de Garnier, qu'on peut voir comment tous ses projets et toutes ses actions étaient des corollaires de son plan primitif de 1863, et que les travaux du jeune « triumvirat » de Cholon contenaient en substance tout ce qu'il a fait plus tard.

Garnier était au Dépôt des cartes et plans, pour la seconde fois, lorsque, à la suite d'un long rapport sur le voyage de M. Jean Dupuis entre le Yunnan et Hanoï, il proposa et fit décider qu'une exploration scientifique aurait lieu sous la direction d'un membre de la mission du Mékong (1).

(1) « M. Francis Garnier nous a quittés pour entreprendre un voyage en Chine et tenter même de compléter l'œuvre de

...« Déjà, écrit-il, au retour du voyage d'exploration qui a coûté la vie au regretté commandant de Lagrée, j'avais essayé d'attirer l'attention du gouvernement sur l'importance commerciale et politique qu'aurait pour la France l'exploration du Tonkin. Je vais essayer de démontrer aujourd'hui que ce fleuve est l'une des routes les plus courtes et les plus avantageuses qui s'offrent à nous pour pénétrer dans l'intérieur de la Chine... Le fleuve du Tonkin qui prend naissance au cœur du Yunnan, entre les vallées du Fleuve Bleu et du Cambodge, est, suivant toute probabilité, beaucoup plus navigable que ce dernier, d'un cours beaucoup plus direct, et il présente en outre un immense avantage : l'unité de domination sur ses rives... Telles sont les raisons qui m'ont fait préconiser, à mon retour en France, une exploration

la commission du Cambodge. Avant de partir il a plaidé devant vous, avec autant de chaleur que d'autorité, la cause d'une exploration du Tonkin. » (Rapport de M. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, 1872, p. 53.)

Des subventions considérables furent accordées ; 6 000 francs furent votés par la Société de Géographie, sur la proposition de Francis Garnier ; 30 000 francs alloués par le gouvernement de la Cochinchine et 20 000 francs par le ministère de l'Instruction publique sur les instantes démarches de Francis Garnier, dont M. Eugène Manuel, alors chef du cabinet de M. J. Simon, était l'ami particulier. Mais les événements qui suivirent firent avorter ce projet et les fonds servirent plus tard à l'exploration des monuments khmers.

du Tonkin. Autant le voyage du Mékong avait présenté de difficultés, autant l'ascension du Song-Coï me semblait devoir être courte et facile. Si le voyage scientifique n'a pas été fait, j'ai eu l'immense satisfaction d'apprendre qu'un voyage commercial venait de confirmer entièrement mes prévisions. Un négociant français, M. Dupuis, qui s'était rendu dans le Yunnan par le Fleuve Bleu, a pu descendre en barque le fleuve du Tonkin jusqu'aux environs de Kécho (Hanoï), la capitale du pays. Après un court et facile voyage, il est revenu à Lin-Ngan, ville importante du Yunnan, qui avait été déjà visitée par l'expédition française... Ainsi à la démonstration théorique vient se joindre une éclatante sanction pratique... Ce fleuve, M. Dupuis le trouve parfaitement navigable jusqu'à très peu de distance des frontières de la Chine (1)... »

Une comparaison s'impose ici à notre souvenir. L'illustre Leverrier a découvert, par ses calculs et sa prescience astronomique, la planète Neptune, mais il ne l'a jamais vue. Des praticiens d'observation l'ont trouvée au bout de leur lunette astronomique, à l'endroit précis du ciel où Leverrier

(1) *Des nouvelles routes de commerce avec la Chine*, par Francis GARNIER, p. 158 et 159 du *Bulletin de la Société de Géographie*, février 1872.

avait dit qu'elle était. Et c'est, en fin de compte, à Leverrier que revient l'honneur de la découverte.

C'est ici la même chose : dans les 200 kilomètres que Garnier descendit le cours du Ho-ti-Kiang, il devine, calcule, précise que ce Ho-Ti-Kiang était le Fleuve Rouge ; il fit passer sa certitude dans l'esprit de Jean Dupuis, qui était alors à l'embouchure du fleuve. Et c'est Dupuis qui *réalisa* l'affirmation de Garnier. Et, de même que c'est Leverrier qui a découvert Neptune, c'est Garnier qui a découvert la voie commerciale du Fleuve Rouge (Song-Coï, Hoti-Kiang).

Et, pour parfaire tragiquement la similitude, Garnier a vu le haut Fleuve Rouge, il a vu son embouchure, sans pouvoir les relier entre eux et suivre la voie fluviale qu'il avait annoncée. Entre lui et son but, il rencontra le « coupe-coupe » sanglant des Pavillons Noirs. Mais la gloire lui en reste, totale, immaculée, incontestable...



Le voilà de nouveau parti. Il tient, par le journal *le Temps*, son pays au courant de ses étapes. Les quinze jours de la traversée l'avaient fortifié dans ses convictions et dans ses espérances. Il res-

sent, en passant à Ceylan, l'amertume de l'empire des Indes perdu. Et il écrit :

« Si, après 1814, l'Angleterre ne nous a jamais renouvelé l'offre d'échanger Maurice contre Pondichéry, elle nous a proposé à plusieurs reprises l'achat de nos possessions indiennes. Elle n'a rien négligé pour faire croire à ses sujets asiatiques que la France était vis-à-vis d'elle dans une situation dépendante. J'ai lu des fragments de journaux hindous, publiés pendant la guerre de Crimée, dans lesquels on faisait de l'armée française à Sébastopol une armée mercenaire requise par la reine Victoria, et de l'empereur Napoléon III un vice-roi anglais résidant à Paris. Aussi, les premiers transports français chargés de troupes qui, pendant les expéditions de Chine et de Cochinchine, se sont arrêtés à Pointe-de-Galles, l'établissement des services des Messageries Maritimes entre Calcutta et Marseille, n'ont pas été sans réveiller les susceptibilités des autorités anglaises des points de relâche. Ces faits venaient démentir les fictions si soigneusement entretenues dans l'esprit des indigènes et nécessitaient des explications embarrassantes.

« Cette préoccupation des Anglais à notre égard paraît surannée aujourd'hui ; on la trouvera peut-être moins puérile, si l'on se souvient qu'il y a

moins de vingt-cinq ans, les habitants de Ceylan luttèrent encore pour leur indépendance et qu'il y a quinze ans à peine, une révolte terrible remettait en question la possession même de la péninsule et forçait l'Angleterre à réformer de fond en comble son système d'administration. Dans tous les cas, elle a rendu les Anglais jaloux de justifier leur conquête et de nous dépasser en toutes choses. De notre côté, nous ne devons pas dédaigner des souvenirs qui sont pour nous des gages d'espérance. Ce que nous avons été jadis dans l'Inde, nous pouvons le redevenir sur un théâtre voisin. Vis-à-vis des Orientaux, aucune cause d'influence n'est à négliger. Nos derniers désastres n'ont pas été sans retentissement dans ces régions lointaines. On les a vivement exploités contre nous. Aussi, est-ce avec un désappointement mal dissimulé que l'on a vu les Messageries Maritimes reprendre après la guerre leur service bi-mensuel. Il faut nous efforcer de rendre son ancien prestige à notre pavillon, qu'on s'était attendu à voir disparaître (1). »

Et il retrouve, en passant à Saïgon, les traces de ses premiers travaux, de ses anciennes ardeurs :

« Il faut encourager, dit-il, avant tout la formation d'une phalange d'hommes spéciaux voués à

(1) Rappelons que ces lignes ont été écrites en 1873.

l'étude de ces questions lointaines, dont quelques-unes prennent aujourd'hui tant d'importance. Ils créeront le corps de doctrines qui nous manque, éclaireront l'opinion publique, provoqueront son contrôle. En Cochinchine surtout, on ne doit s'attendre à aucun résultat, ni rêver aucun progrès tant qu'on n'aura pas constitué une administration locale compétente.

« Je n'ai pu résister au désir d'aller visiter la ville de Cholen. Elle est désignée plus ordinairement sous le nom de « Ville chinoise » et se trouve à 4 kilomètres et demi de Saïgon. C'est le véritable entrepôt, le centre commercial le plus actif de toute la Cochinchine française. Je l'ai administrée pendant plusieurs années. C'est de là que j'ai plaidé la cause de ce voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indochine, que je devais faire plus tard, sous les ordres du commandant de Lagrée. Ce n'est pas sans quelque émotion que j'ai parcouru ces rues dont j'avais tracé un grand nombre, franchi ces ponts dont j'avais été l'ingénieur. »

Résumons ici les regrets et les ambitions de Garnier, d'après ses correspondances :

Saïgon est le seul port des côtes indochinoises dont l'atterrissage n'oblige pas à une longue navigation à l'encontre des brises régulières. Il est à

l'abri des désastres que, trop souvent, les typhons, — ces violents orages qui signalent le changement de moussons, — infligent au commerce maritime.

Que ne peut-il être mis en communication par une voie intérieure avec cette riche contrée des thés et des soies, qui s'est décerné le nom de Céleste-Empire. Il deviendrait alors un des entrepôts les plus importants pour tous les produits que vendent ou achètent les Chinois. C'est cette pensée surtout qui a fait entreprendre à Garnier l'exploration de la vallée du Mékong, ou Cambodge, qui, de Saïgon, remonte jusqu'aux provinces méridionales de la Chine. Son étude hydrographique a prouvé qu'il fallait chercher ailleurs cette route si désirable. Le fleuve du Tonkin, qui comblerait au moins une partie de la distance, est-il plus navigable? C'est ce qu'on ne tarde pas à apprendre. Un négociant français, M. Dupuis, concessionnaire de mines d'argent dans le Yunnan, tente, en ce moment même, de s'ouvrir ce chemin. Il a acheté deux vieilles canonnières anglaises, et il les a fait réparer en vue de cette expédition fluviale.

Le gouverneur de Cochinchine les a fait escorter par un navire de guerre jusqu'aux embouchures du Song-Coï (Fleuve Rouge) afin de prévenir les

difficultés qu'auraient pu soulever les autorités annamites (1). Que M. Dupuis réussisse à trouver cette voie courte et facile, qui doit relier notre possession de Cochinchine aux riches et peuplées contrées du Nord, et fournir aux provinces du sud et de l'ouest de la Chine un débouché plus prompt et plus avantageux que celui qu'elles trouvent aujourd'hui par le Fleuve Bleu. La tentative commerciale de M. Dupuis n'est donc que le prélude d'une exploration scientifique du Tonkin qui vient d'être décidée en France, et dont Garnier a, pendant plusieurs années, plaidé la cause. En même temps, une autre commission française, présidée par un consul, M. Dabry de Tiersant, va être chargée de l'étude des provinces méridionales de la Chine. C'est avec une satisfaction mêlée d'orgueil que Garnier assiste à ce réveil de notre ancien esprit d'entreprise.

Mais, sur ce terrain, que nous connaissons à peine et sur lequel nous n'avancions qu'en hésitant, nous rencontrons des rivaux redoutables, rompus depuis longtemps à toutes les difficultés qu'il présente. A défaut de routes fluviales qui les conduisent en Chine, les Anglais, dans l'Inde, ne

(1) Ces difficultés furent l'origine de l'expédition du Tonkin, dont Francis Garnier reçut le commandement et où il trouva la mort.

parlent rien moins que de construire un chemin de fer de Rangoun aux frontières du Yunnan (1). Ils se demandent s'il ne convient pas d'encourager la rébellion mahométane qui a soustrait une partie de cette province à l'autorité de Pékin, et de faire prédominer leur influence dans le nord de l'Indochine. Leur diplomatie, sans cesse à l'affût de toute circonstance, favorable, pour en profiter, ou, défavorable, pour la combattre, sait tirer parti des efforts mêmes de l'adversaire. Les renseignements rapportés par la commission française qui a exploré l'Indochine ne seront-ils pas, en définitive, mieux utilisés par le commerce anglais que par le nôtre? Et, quant à cette découverte de la route du Tonkin, qui devrait être une route française par excellence, les diplomates anglais se sont déjà préparés à en recueillir les fruits : ils ont obtenu du gouvernement chinois l'ouverture d'un port dans l'île d'Hainan. Ce port sera, entre la colonie anglaise d'Hong-Kong et les embouchures du Fleuve Rouge, l'étape naturelle du commerce que nous voulions attirer à Saïgon.

Et nous savons que Garnier est à Shanghai le 18 novembre 1872. Comme Antée reprenait ses forces en touchant terre, Garnier, en touchant la

(1) On verra plus loin les essais de l'ingénieur mauricien Dina, une trentaine d'années plus tard.

Chine, retrouve l'audace d'exprimer son rêve :

« Deux continents entiers, l'Asie et l'Europe, s'interposent dans leur plus grande largeur entre la patrie et nous. Mon rêve serait de faire par terre ce trajet si facilement accompli par eau. Ce ne serait plus des jours, mais bien des années, qu'il faudrait pour le retour si, au lieu de suivre la route connue et facile de la Sibérie, on essayait de traverser le Tibet. Les difficultés seraient immenses, les résultats scientifiques considérables. Peut-être au début de cette entreprise trouverai-je d'heureuses occasions de servir les intérêts commerciaux et politiques de mon pays. L'exécution d'un pareil projet demande une connaissance suffisante de la langue chinoise, des informations sûres, des références nombreuses, des moyens d'action puissants. La période de préparation sera assez longue pour que j'aie le temps d'étudier notre situation actuelle dans ces mers éloignées. Il n'est pas sans intérêt d'essayer de pénétrer l'avenir de ce monde oriental, qui est encore si peu connu, si diversement jugé. Au point de vue commercial, il est depuis longtemps l'objet de l'ardente convoitise, de l'âpre exploitation de tous les peuples européens. Au point de vue social, il nous offre les plus terribles problèmes à approfondir. Au point de vue politique, il pèsera, demain peut-

être, d'une façon inattendue dans la balance de l'univers. »

Garnier se met tout de suite au travail, c'est-à-dire en route. Le 9 janvier 1873, il est à Hankéou.

Sur une invitation de notre ministre en Chine, il se rend à Pékin. On dirait que son destin lui fait passer une revue générale de sa prime jeunesse ; il évoque, dans la froidure de l'hiver finissant, ses souvenirs de la campagne de 1860, à l'état-major de l'amiral Charner. Il arrive le 11 mars, dans la capitale du nord, pour y apprendre la défaite, la chute et la mort du sultan de Taly, celui-là même qui l'avait arrêté sur le chemin du Mékong, à quatre étapes seulement du but tant désiré ; celui-là qu'il allait essayer d'approcher une fois encore, et de qui la disparition ruinait, dans le sud chinois, la prépondérance musulmane, violemment établie par les massacres et les incendies.

Cette chute des tyranneaux mahométans, Garnier la savait inévitable depuis sept années. Il eût voulu y contribuer de sa personne. Car il devinait quelle influence la France se fût acquise dans toutes ces régions si elles avaient été délivrées par nos moyens ou, seulement, en notre présence. Mais un esprit tenace comme le sien ne renonce pas aisément. Trois villes du Yunnan résistent encore aux troupes impériales. Cela ne

suffit-il pas pour justifier son voyage, son intervention, et, à la suite de son succès, son départ... avec Taly comme base — vers les régions mystérieuses et attirantes où naissent tous les grands fleuves du sud asiatique (1)?

Enfin, après en avoir reçu l'autorisation de Pékin, Francis Garnier, redescendu à Shanghai, commence, le 1^{er} mai, la remontée du Fleuve Bleu

(1) En passant, citons, pour enlever à Garnier cette fausse réputation d'aventurier qu'on essaya de lui donner plus tard, ce passage d'une de ses lettres écrites après avoir revu les ruines du Palais d'Été. En visitant ces jardins déserts et dévastés, un profond sentiment de tristesse saisit et ne tarde pas à dominer le voyageur. Plus il se sent obligé d'admirer l'art infini avec lequel ils ont été dessinés, la beauté des sites, l'inspiration souvent bizarre, mais presque toujours gracieuse, qui a présidé à leur décoration, plus il est près de maudire ceux qui ont détruit ces grandeurs, mutilé ces bronzes, renversé ces pagodes. « Versailles a été respecté par les Prussiens ! Et les deux nations qui prétendent marcher à la tête de la civilisation occidentale n'ont pas craint d'accumuler ces ruines, de laisser à la Chine ce souvenir ineffaçable de leur passage, ce témoignage de vandalisme et de haine !

« Au lieu de se venger sur cette résidence isolée, conservatoire historique de l'art chinois, que n'est-on entré dans le palais impérial ? Que n'a-t-on, aux yeux de la population de Pékin et de la Chine entière, brisé ce trône aux pieds duquel les représentants de l'Europe veulent être reçus aujourd'hui ? C'étaient là les droits de la guerre. On eût ainsi détruit, au profit de la civilisation, un prestige suranné, et fait évanouir cette prétendue inviolabilité de la ville Jaune. On ne se serait pas exposé, treize ans plus tard, à s'en voir refuser l'entrée. Mais enlever ou détruire des objets d'art, dissiper sans profit pour personne les produits accumulés du génie et de l'industrie

(Yang-Tse-Kiang). Il est de nouveau à Hankéou, le 8 mai. Et il modifie ainsi son itinéraire :

« Le gérant du consulat de France, M. Blancheton, m'indique, pour arriver à Tchong-Kin-Fou, grande ville du Se-Tchouen, qui doit être le terme de mon présent voyage, une route autre que celle du fleuve, et que, le premier, il vient de suivre dans une récente excursion. Il me parle avec enthousiasme de la région pittoresque qu'il a traversée. Il me fait pressentir d'importantes rectifications géographiques. Bien entendu, je n'hésite pas un instant à prendre une route nouvelle pour moi. Le fleuve grossit de jour en jour ; le remonter en barque jusqu'à Tchong-Kin serait long, pénible et peu instructif ; les jonques, halées à la cordelle, doivent rester constamment collées aux rives ; je ne puis songer à faire des sondages qu'en redescendant. Ce sont là autant de raisons pour adopter la route d'aller qui m'est proposée. Il s'agit de traverser le lac Tong-Ting, qui se déverse dans le Yang-Tse à 200 kilomètres en amont d'Han-Kéou, de remonter un affluent de ce lac,

de plusieurs siècles, n'était-ce pas donner des armes contre nous-mêmes et justifier ce mot sanglant que l'on a prêté au prince Kong après le pillage du Yuen-Ming-Yuen : « Jusqu'à présent, nous vous appelions barbares ; aujourd'hui quel nom faut-il vous donner ? »

le Yuen-Kiang, puis de franchir une région montagneuse extrêmement curieuse pour aller rejoindre une autre rivière venant de la province du Kouy-Tcheou et se jetant dans le Grand Fleuve à peu de distance de Tchong-Kin. »

* * *

Le 16 mai, après une promenade en jonque, tantôt à la voile, tantôt à la cordelle, et toujours monotone et fastidieuse en pays de plaine, voici le débouché de ce lac Tong-ting.

« Quel riche et beau pays ! s'écrie Garnier, tout heureux de voir ce que, avant lui, aucun Français (1) n'avait vu, quel avenir si on sait le vouloir ! *Dans deux siècles nos neveux auront plus d'égards que nous pour la race jaune : seront-ils même assez forts pour lui résister ?* »

Le Français d'Asie qui lit, en 1930, ces lignes écrites en 1873 peut faire de singulières réflexions...

Francis Garnier atteint, sur les bords du Tong-Ting, la ville de Yaotcheou. Et il est frappé de

(1) Et sans doute, aucun Blanc. Les officiers anglais qui, en 1868, ont fait le levé du fleuve en amont de Hankéou, ont été lapidés à l'entrée du lac, et ont dû renoncer à le reconnaître.

l'immobilité — qui est une garantie de l'immortalité — des gens et des choses.

Les clameurs et l'agitation du port semblent s'arrêter aux portes de la ville. Ici, le chaos et le bruit, les couleurs les plus changeantes, les aspects les plus fugitifs. Là, l'immobilité et le silence, des contours bien arrêtés, des teintes harmonieuses ne subissant que les lentes transformations du jour à son déclin. Il faut citer ce passage :

« En considérant ce panorama, je crois voir animée devant moi une estampe du moyen âge : ces fortifications, de forme antique, dont on conserve précieusement en France le spécimen à Avignon et à Guérande, ces canonnières à rames armées d'espingoles, ces lourdes jonques, appartiennent à cette époque. Dans cet ensemble si vivant, dans cette agglomération si considérable d'hommes et de travail humain, on cherche en vain quelque chose qui caractérise la civilisation moderne et rappelle le dix-neuvième siècle ; pas un bruit de vapeur, pas une fumée d'usine, pas un sifflet de chemin de fer, pas un poteau télégraphique. Je sens que j'ai brusquement changé de milieu. A une si faible distance du dernier port ouvert aux Européens, je me retrouve déjà dans la Chine immobile des Ming et des Yuen.

« Il faut cinq jours pour traverser le Tong-Ting,

dont je relève les rives au milieu de la curiosité de la population de pêcheurs.

« De tous les plis de la rive surgissent des pêcheurs que mon aspect étrange et les singulières machines étalées devant moi enflamment de curiosité et transportent d'admiration. Le piétinement et le brouhaha de cette foule autour de moi rend impossible tout travail sérieux. On interroge mon lettré chinois sur le but de mes agissements. Il répond que je suis astronome et que je lis dans le ciel les destinées de la terre. Dans le Céleste-Empire, être astronome et astrologue ne font qu'un. Chacun alors de demander à contempler le ciel dans mon théodolite. J'y consens, espérant, à force de concessions et de patience, apaiser les curieux et obtenir quelque répit. L'un regarde dans la lunette les yeux fermés et s'étonne de ne rien voir ; un autre en change la direction et n'aperçoit que les nuages ; un troisième enfin découvre un disque rouge et s'écrie que par mes maléfices j'ai changé la couleur du soleil.

« La situation devient dangereuse, quand je veux relever les principaux points de l'horizon. On s'inquiète, autour de moi, de me voir viser la plus haute tour de Yan-Tchéou. Un orateur, qui gesticule fort, soutient que les Européens peuvent à de grandes distances allumer des in-

cendies ou propager la peste. Ne serais-je pas un de ces sorciers maudits, venu pour jeter un sort sur la contrée? On me bouscule, on veut regarder de nouveau dans la lunette. O monstruosité! ô scandale! que découvre-t-on? La tour est renversée, la ville de Yan-Tchéou, les montagnes qui la dominant ont suivi son exemple. Tout est sens dessus dessous; la terre domine les nuages. N'est-ce pas là la fin du monde? Les murmures éclatent. Mes gens s'enfuient. Je paie d'audace. J'affirme à ces imbéciles que s'ils ne s'éloignent pas je vais les faire tous marcher sur la tête et je fais mine de braquer sur eux ma lunette. Chacun se retire avec précipitation et s'applique à se tenir hors de portée du redoutable instrument. J'enlève mon théodolite et, suivi par mes chiens qui forment l'arrière-garde, je bats en retraite. »

Le 25 mai, l'explorateur atteint le déversoir du Yuen-Kiang, qu'il va remonter.

Cette large rivière était tout à fait inconnue et tout aussi inconnus les aspects de la campagne de l'intérieur de la Chine, qui sont riants, fertiles et gracieux. Le 23 mai, dans ce kaléidoscope qu'est un voyage fluvial, passe la ville de Tchang-Te.

« Le pays offre toujours le plus riant aspect. Les îles ont disparu; toutes les eaux du fleuve sont réunies dans un seul bras large d'un demi-

kilomètre. Ses bords sont admirablement cultivés, ombragés et peuplés. Une jolie brise d'est nous fait refouler rapidement le courant. A quatre heures du soir nous arrivons en vue de Tchang-Te, chef-lieu du département, où je dois changer de barque. Quelle immense agglomération d'hommes ! La ville s'étend sur une longueur de plus de deux milles sur la rive gauche. Je ne retrouve plus ici la Chine du Nord ou la Chine du Yunnan. Là, tout porte le sceau de la décadence, tout est en ruines ; ici tout est neuf ou admirablement entretenu ; le luxe des ponts, des quais, des routes qui décorent le paysage est vraiment surprenant. Les rébellions qui ont agité toute la Chine pendant les trente dernières années n'ont fait qu'effleurer cette partie du Hounan. En 1855, les rebelles ont occupé un instant Tchang-Te ; ils ont dû l'évacuer presque aussitôt, sans avoir eu le temps d'exercer leurs dévastations ordinaires. Ils n'ont pas pénétré plus loin dans la vallée du Yuen-Kiang.

« Au delà de Tchang-Te, commence la région moyenne, qu'on trouve toujours, en Asie jaune, entre les plaines rases et la montagne. Le fleuve s'encaisse de plus en plus. L'aspect du pays se transforme insensiblement. La population devient moins dense ; les villages, moins bruyants, sont

propres, coquets, respirent l'aisance. La curiosité n'est plus aussi indiscrete : « Je me sens plus à l'aise et je ne discontinue plus mes promenades à pied le long des rives. Leur végétation est superbe ; des haies de bambous, frais et mobiles rideaux, dissimulent toutes les fermes éparses dans la campagne. Quelques palmiers apparaissent çà et là.

« Les pains de sucre que je décrivais hier se redressent par intervalles. Dans un espace de moins d'un kilomètre carré surgissent parfois jusqu'à vingt petites montagnes, coniques à leur sommet, et sur lesquelles ondoie, comme un panache, un bouquet d'arbres qui se penchent pour regarder à leurs pieds.

« Une pagode, à laquelle conduit un hardi sentier tracé en zigzag sur les flancs escarpés de la colline, fait miroiter au sommet ses murailles blanches et ses toits jaunes. Peu à peu la rivière cesse de décrire les courbes infinies qui varient ses aspects et multiplient les horizons. Elle se dirige au sud-ouest entre deux murailles rocheuses régulièrement inclinées et recouvertes d'une végétation rabougrie et uniforme. Aucune échappée qui permette au regard de franchir cette espèce de fossé. Le lit du fleuve se sème de roches qui le transforment en torrent et ralentissent notre marche. »

Et voici Tcheng-Tchéou, au confluent du Peiho, la Rivière Blanche, que le voyageur va rencontrer : c'est la capitale de ce pays charmant. A demi cachées sous la feuillée, quelques maisons s'étagent sur les pentes, des escaliers de pierre y conduisent. Sur les crêtes, les roches calcaires du sous-sol apparaissent en assises régulières qui surplombent. Brunies par la mousse, elles ressemblent, de loin, au soubassement incliné de quelque château détruit. Ces apparences de ruines sont habillées de fleurs. Des buissons d'aubépine, des touffes de glycine suspendent à leurs flancs des festons blancs et roses. Des lianes réunissent dans une piquante antithèse les pins frileux aux palmiers amoureux du soleil.

Un peu plus loin, les pins surgissent de tous côtés et forment comme un grand bois, où les jeunes pousses du printemps terminent, d'un jet vert tendre, les branches plus sombres des années antérieures. C'est une petite Suisse chinoise, à laquelle les pagodes qui, parfois, couronnent les sommets donnent un cachet tout national, et qui mériterait la visite des touristes :

« Je ne croyais pas, écrit le voyageur, qu'il existât en Chine un pays aussi boisé et aussi pittoresque. La population dissimulée au milieu des frais replis de tous ces vallons, plus nombreuse

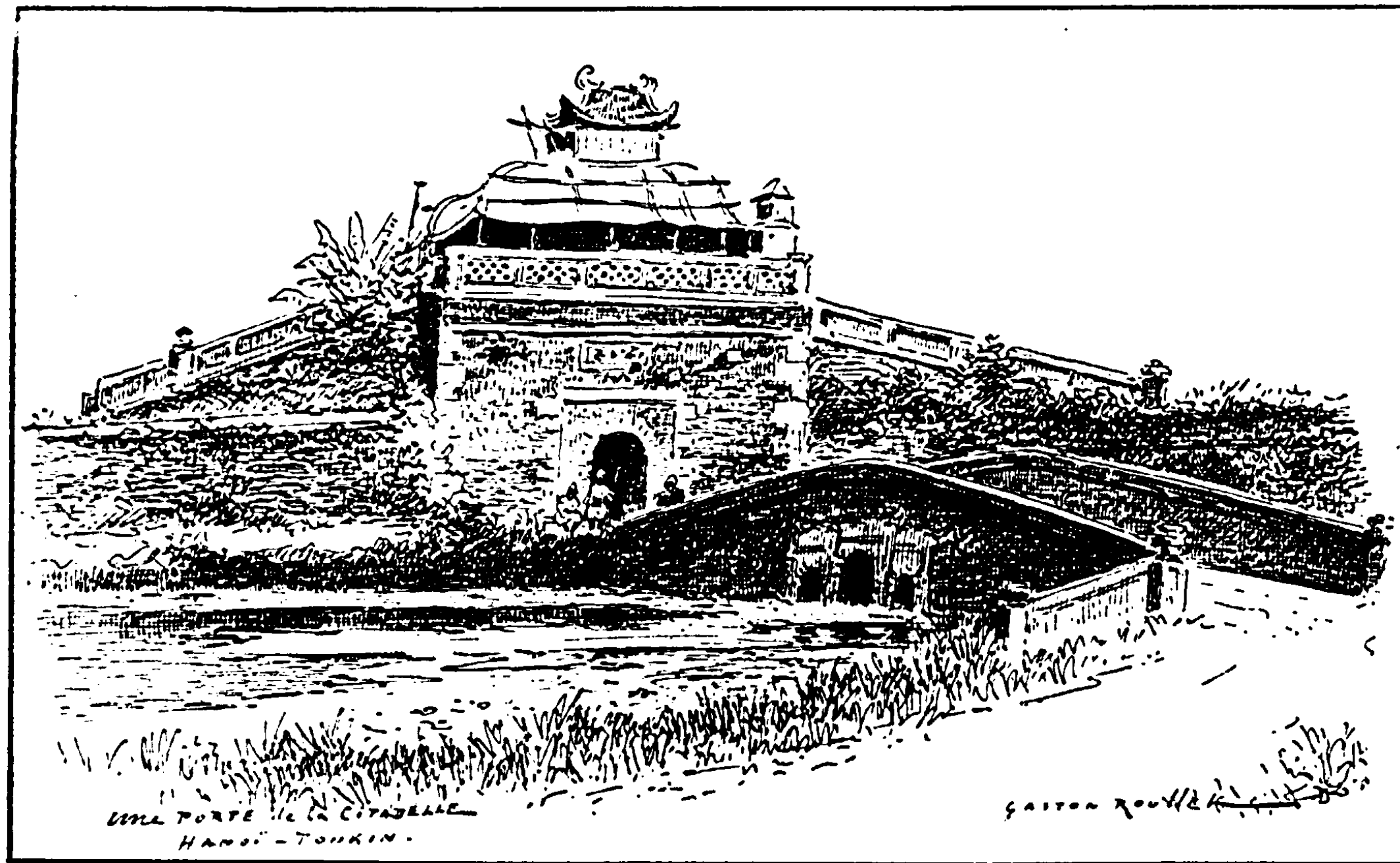
qu'on ne le croirait au premier abord, est timide et bienveillante. »

Le Peiho est une rivière à rapides. Il faut atteler une vingtaine d'hommes à la cordelle pour les remonter. Le bief franchi, c'est un nouveau petit paradis, loin de tous bruits extérieurs, où règne la liberté et la joie. A lire les récits de tous les explorateurs de ces régions bénies, on dirait que le Chinois, courtois, paisible, heureux et bon, ne devient mauvais qu'à l'approche et au contact des Européens.

Ainsi deux gaz inoffensifs forment, en se mélangeant, un produit détonant et mortel.

Le 5 juin, Garnier abandonne le Peiho pour remonter le Che-ti, de hautes montagnes surgissent à l'horizon. Et de nouveau, roches, rapides et barrages. Et tout de suite, en amont, voici un nouvel Eden :

« Le pays s'est transformé à vue d'œil ; les paysages d'hier n'étaient que la transition entre le beau et le joli, le grand et le gracieux. Il me semble que je suis transporté en Angleterre. De grasses prairies s'étendent partout sur les bords aplanis de la rivière. Des ormes, l'arbre à cire mélangent leurs feuillages et, au lieu de rochers, un fouillis de buissons en fleurs bordent les rives et trempent leurs rameaux dans l'eau. Des vaches, des chevaux,



UNE PORTE DE LA CITADELLE
HANOÏ - TONKIN.

GASTON ROULLET

UNE PORTE DE LA CITADELLE DE HANOÏ GARDÉE PAR DES SENTINELLES FRANÇAISES

(Dessin de GASTON ROULLET)

paissent çà et là et animent le tableau. De riantes demeures se dissimulent au milieu des vergers. Pour compléter la ressemblance avec les environs de Londres, un brouillard pluvieux reste suspendu sur les pentes et attache à chaque feuille, à chaque brin d'herbe, des perles liquides qui donnent à la verdure comme une sorte de scintillement.

« La rivière est capricieuse comme la plus jolie Parisienne ; elle va du nord au sud et de l'est à l'ouest avec une brusquerie inattendue faite pour dérouter une compagnie de géographes. Les bouquets d'arbres noyés qui forment des îles au milieu de son lit, me rappellent la Marne aux environs de l'île d'Amour. Ces deux rivières sont d'égale grandeur. Le Che-ti n'a plus guère en moyenne qu'un mètre d'eau et en certains endroits on traîne le bateau comme sur les cailloux d'un ruisseau. »

Et maintenant, c'est la fin de la navigation. On va passer d'une vallée dans l'autre, et tomber sur le Woukiang, autre affluent du Fleuve Bleu qui coule de l'est à l'ouest, et conflue à Tchong-Kin.

Le voyage à pied commence le 14 juin, au départ de Longtham. Mais la promenade pédestre, en pays chinois, vraiment chinois, c'est-à-dire éperdument courtois et protocolaire, se complique de mille dehors imprévus. Le « tajan » ou « grand homme » de l'Occident doit avoir une chaise à

porteurs, d'un certain gabarit, d'un certain nombre de coolies, pour y asseoir sa majesté. Et comme Garnier adore la marche, et que, d'ailleurs, la marche est indispensable aux observations topographiques, la chaise à porteurs suit le pédestrian, chargé uniquement de la boussole et du thermomètre. Les coolies ne s'en plaignent pas. Mais le peuple s'en étonne. Se peut-il que, même s'il est étranger, un grand mandarin prostitue ses augustes semelles sur la poudre des chemins?

Garnier, pour accentuer sa démonstration, prend son allure de globe-trotter, et gravit la montagne d'un train de chasseur à pied. Toute l'escorte suit en soufflant, et se trouve, au sommet de la ligne de faite, partagée entre la fatigue et l'admiration. L'altitude est d'un millier de mètres. Et la route — ou mieux, la sente — redescend rapidement sur Youyang, où Garnier trouve le logis d'une mission catholique française. Il s'y repose et y fait sécher ses vêtements trempés par les pluies diluviennes tombées depuis plusieurs jours.

Le 15 juin, malgré les cataractes du ciel toujours généreuses, Garnier, saisi de l'impatience de l'explorateur, — nous l'avons subie, elle est insurmontable, — repart dans la montagne. C'est la montagne de la Chine centrale, la même que celle

du nord de l'Indochine, l'inextricable fouillis orographique, où l'on a tant de mal à se reconnaître, et qui fait le désespoir à la fois de l'alpiniste et du topographe. Ce type tourmenté et désordonné est bien la caractéristique des soulèvements, chaînes annexes, sortis du grand soulèvement himalayen :

« La route se compose de montées et de descentes en escaliers dans le plus singulier pays de montagnes qui se puisse voir. J'ai compté jusqu'à 1 250 marches de suite. Le marbre dont elles sont faites est horriblement glissant. La route devient souvent le point d'écoulement des eaux et les escaliers se transforment en cascades ; à la montée, je ne prends pas ma chaise par humanité, à la descente par prudence. Beaucoup de marches manquent, d'autres sont trop inclinées. Un délégué du mandarin de You-Yang me comble d'attentions ; il s'efforce de me tenir un parapluie sur la tête et ne me fait bénéficier que des gouttières. Sur les crêtes on jouirait de panoramas magnifiques, si les nuages qui se déversent à nos pieds ne s'interposaient comme un voile entre nous et le paysage. Dans tous les villages que je traverse, j'entends murmurer mon nom chinois et ceux qui me croisent me font de grands saluts. Je ne me savais point si populaire. Trempés jusqu'aux os, nous nous arrêtons à sept heures du soir dans une

auberge isolée qui, pour mieux retenir les voyageurs, s'est mise en travers sur la route : il faut absolument passer dans la maison. Je change d'habits, je dîne et je griffonne à la hâte quelques lignes de notes pendant que mes chiens, exténués de fatigue, dorment à mes pieds, sans avoir le courage d'achever le riz qu'on leur sert (1).

« Le pays que j'ai parcouru aujourd'hui est certainement l'un des plus pittoresques et des plus curieux que j'aie encore vus. Figurez-vous une série de mamelons de formes bizarres jetés sans ordre sur un sol présentant des dépressions profondes. Ni vallées, ni chaînes de montagnes. Aucune direction générale que l'on puisse saisir. Les eaux coulent dans tous les sens. On se heurterait à chaque pas à des impossibilités géographiques, si l'on ne s'apercevait bientôt que la plus grande partie du cours des rivières est souterrain. Il faudrait faire la carte du dessous en même temps que celle de la surface

« Après avoir franchi un col peu élevé, je me trouve dans un petit vallon cultivé en rizière et

(1) Garnier, comme tous les esprits influencés par l'Asie, était un ami des animaux, qu'il considérait comme des frères inférieurs et mal réussis. Ses chiens l'accompagnaient dans ses voyages, et ses lettres leur donnent une place curieuse dans la vie de tous les jours.

entouré d'un cercle de collines abruptes. Un bruit sourd se fait entendre. De chaque côté du vallon qui, en cet endroit, n'a pas plus de deux cents mètres de large, s'ouvrent deux grottes, où retentit le grondement d'une eau rapide. Une véritable rivière sort de l'une d'elles, traverse le vallon et disparaît dans l'autre. D'où vient-elle? où va-t-elle? Les gens du pays l'ignorent. J'entre dans l'une de ces grottes. Sans être de dimensions colossales, elle attirerait en Europe la visite de tous les touristes. Elle a une forme rectangulaire. Son plafond, parfaitement horizontal, s'encadre de moulures régulières formées par les couches rocheuses des parois. Des stalactites pendent aux quatre coins comme des lustres. On en cherche involontairement au centre, tellement il est facile de se croire dans le salon en ruine de quelque vieux château. Au fond, les eaux bouillonnent, battent le pied du rocher, remplissent l'ombre de leurs mugissements. Il faudrait une barque de l'audace pour s'aventurer davantage.

« Un peu plus loin, je suis le cours d'un ruisseau, qui, grossi de tous les affluents que lui jettent les montagnes voisines, devient peu à peu une rivière. La vallée où elle coule est, cette fois, régulièrement dessinée. Je me réjouis de cette perspective d'une route longtemps facile. Sou-

dain, une cascade, haute d'une vingtaine de mètres, ferme devant nous l'horizon. Que devient la rivière? Au pied de la cascade se trouve une grotte où s'engouffrent à la fois toutes les eaux. Son ouverture est inclinée à 45 degrés, on dirait le portique à demi renversé d'une cathédrale en ruines. Un voile de lianes et d'arbustes en cache les détails. La cascade les couvre d'une pluie argentée qui fait scintiller chaque feuille. Au-dessous, attirées par une force irrésistible, passent avec fracas les eaux de la rivière, qui entrent sans se diviser, mais avec une effrayante vitesse, dans les entrailles de la terre.

« Ailleurs, plusieurs collines arrondies forment une espèce de cirque ; sur ces flancs en amphithéâtre s'étagent des rizières. Au fond, une rizière centrale, parfaitement circulaire, reçoit les eaux de toutes les autres. De nombreuses cascades, contenues ou dirigées par la main de l'homme, tombent du sommet des collines dans ce bassin naturel. Sur l'un de ses côtés est un bouquet d'arbres qui masque l'entrée d'une grotte. C'est par là que s'écoulent ces eaux qui se sont avisées d'aller jaillir au faite des montagnes. Ce petit paysage a des traits si réguliers, les talus des rizières s'étagent si également en cercles successivement agrandis du fond de cet entonnoir au sommet, les arbustes,

les fleurs, sont distribués avec tant d'art à l'entrée rocailleuse de la grotte, décorée d'une statue de Bouddha, que, transformant en imagination ces rizières en bassins, leurs talus en margelles de marbre, on peut se croire transporté dans quelque coin inconnu du parc de Versailles.

« Très souvent, pendant la route, on sent le sol résonner sous ses pas ; un bruit souterrain parvient aux oreilles, on passe sur une rivière dont les eaux se sont soustraites à la domination de l'homme. Elles n'arrosent jamais ses champs, ne porteront jamais ses bateaux.

« Ce curieux pays, cette sorte de Suisse en miniature, attirera certainement plus tard la visite des touristes européens.

« Je n'ai malheureusement joui qu'à demi de toutes ces beautés naturelles. Quand il faut marcher les yeux constamment fixés sur le sol pour éviter un faux pas, — car il pleut toujours, — et faire des prodiges d'équilibre pour se maintenir sur la route en corniche au-dessous de laquelle gronde un torrent ou s'ouvre un précipice, la fatigue tient l'admiration en bride. »

Et c'est le marché de Koutan, à partir duquel la navigation du Woukiang est à peu près possible.

Tout ce qui vient d'être décrit ici concernant l'extrémité ouest du Hounan et l'extrémité est

du Setchouen, peut s'appliquer au Yunnan et à son plateau, aux Shans Birmans, à la haute Rivière Noire, aux seize chaûs tonkinois et au sol de tout le Luang-Prabang. Il y a certaines différences géologiques. Mais la configuration générale, l'orographie et l'hydrographie s'y montrent aussi exceptionnelles et originales. Quand d'autres motifs ne nous y pousseraient pas, le grand tourisme doit reconnaître ici le paradis de tous les globe-trotters de l'univers.

* * *

Et la navigation reprend, avec autant de rapidité et de variété à descendre le cours des rivières qu'on a éprouvé de lenteur et de monotonie à le remonter sur l'autre versant. Dès le 18 juin, une seule et rapide étape a raison des 75 kilomètres qui séparent Kountan de la mission de Peng-Chouai. Ici, les races mongoles n'ont occupé que graduellement le territoire qui forme aujourd'hui le Céleste-Empire. Pendant longtemps, tout le sud du Fleuve Bleu a été habité par des populations aborigènes, dont quelques-unes subsistent encore dans le Yunnan, le Kouey-Tcheou et le sud-ouest du Se-Tchouen, sous le nom de Miao-Tse et de Man-Tse. Elles ont été remplacées peu à peu et en partie détruites par les envahisseurs.

Les Miao-Tsé du Kouey-Tcheou, après avoir soutenu une lutte acharnée contre les Chinois, ont été vaincus et systématiquement décimés par ordre des mandarins. Ils ne tarderont pas à disparaître. Mais il ne faut pas remonter bien haut dans l'histoire pour retrouver ces peuplades formant des royaumes indépendants et puissants, souvent mentionnés dans les annales chinoises.

« Les populations actuelles, dit Garnier, en ont conservé quelque souvenirs et certaines traditions ne peuvent être rapportées qu'aux anciens autochtones. Plusieurs fois déjà, depuis que je suis dans ce pays de montagnes, il m'est arrivé d'entendre parler de livres déposés dans des grottes hors d'atteinte et écrits en caractères européens. Le prêtre chinois m'affirme avoir vu un coffre contenant un de ces mystérieux dépôts dans une grotte située à une vingtaine de mètres à pic au-dessus du fleuve. Les habitants respectent par des raisons superstitieuses ces reliques du passé (1). Ici nous sommes loin, très loin ; et la mystique des premiers âges n'a jamais perdu sa primauté : « Le diable, au dire des missionnaires eux-mêmes, joue, dans ce pays infidèle, un rôle auquel

(1) Rapprocher de ce passage les si curieuses découvertes de M. Pelliot dans les grottes de la Mandchourie.

il a depuis longtemps renoncé en Europe (1). »

A cette allure, le 23 juin, Garnier salue, à Fut-cheou, la perte du Woukiang dans le Fleuve Bleu, qu'il s'agit de remonter : il est grossi par les pluies qui submergent la région ; et il faut six jours (29 juin) pour atteindre la ville de Tchong-King, résidence diocésaine apostolique du Setchouen.



Garnier avait l'intention de faire de Tchong-King son quartier général. et sa base de départ pour de futures explorations du Tibet par le Yunnan — et par le Mékong :

« J'ai pu expédier d'ici, note-t-il, diverses lettres aux missionnaires du Tibet et du Yunnan pour leur annoncer ma prochaine tentative. En raison des facilités de communication avec la côte et l'intérieur, particulièrement à Tchong-King, je me suis résolu à faire de cette ville mon quartier général. C'est là que seront envoyés ma correspondance et les objets dont je pourrais avoir besoin, il me sera facile de les y faire prendre. C'est là que je viendrai après un échec, — car je ne dois pas m'attendre à réussir du premier coup, — et

(1) Les récits de voyage au Tibet, du P. Huc ; édition *non expurgée*.

que je me reposerai des voyages en continuant l'étude du chinois. Aussi est-il important que je me ménage l'amitié des mandarins de la ville. »

L'homme propose, et la politique dispose, plus souvent que Dieu, et certainement moins bien. Au lieu de trouver à Tchong-King les lettres officielles qui permettant de s'enfoncer à l'ouest, Garnier y reçut l'annonce des événements du 24 mai 1873 (démission de M. Thiers). Au milieu de ce bouleversement intérieur, il a été oublié. Le voilà donc contraint de retourner chercher jusqu'à Pékin ce qu'il aurait dû trouver à Tchong-King. C'est là que la patience de l'explorateur est mise à la plus rude épreuve, et qu'il est obligé de « sortir » toutes les vertus de ténacité et d'énergie qu'il doit toujours tenir en réserve.

Donc il quitte Tchong-King le 19 juillet, après y avoir « construit » son futur quartier général, et y avoir laissé, autant comme gardien que comme représentant, le lettré Thomas Kô, amené par lui à Paris en 1869, comme traducteur de son *Voyage d'exploration au Mékong*.

Il descend la voie fluviale ordinaire du Fleuve Bleu. Il est à Hankéou le 5 août, et à Shanghai le 9. Et là, au lieu d'instructions pour son voyage au Tibet, il trouve un ordre pressant du contre-amiral Dupré, l'invitant à revenir à Saïgon, pour

commander la mission destinée à remonter le fleuve du Tonkin et à l'ouvrir au commerce français.

C'était, il est vrai, la réalisation du premier vœu, et le plus cher et le plus précieusement caressé, de Garnier. Il prit le premier paquebot en partance.

Il était, auraient dit les Athéniens, marqué par le sort et par les dieux. L'ordre de l'amiral Dupré, qui l'enlevait à la science, le conduisait, par des chemins tragiques, à la gloire et à la mort.



Voici comment, en reprenant la route de l'Indochine, Garnier appréciait les résultats de son voyage dans la Chine intérieure, et le rattachait à son grand projet :

« Pour créer des relations directes et fructueuses entre la Cochinchine et le Céleste-Empire, il nous suffit de le vouloir. Le Tonkin, berceau de cette nation annamite appelée à devenir française, est arrosé par un grand fleuve, le Song-Coï qui descend du Yunnan, la province la plus méridionale de la Chine. Deux navires à vapeur, dirigés par un Français aventureux, viennent tout récemment de remonter ce fleuve qui semble, d'après les ré-

sultats de cette heureuse tentative, devoir offrir une route commerciale aussi rapide qu'économique entre Saïgon et la Chine méridionale. Il est donc indispensable, pour la sécurité même de nos possessions indochinoises, que nous imposions à tout l'empire d'Annam un protectorat qui lie ses intérêts aux intérêts français et écarte ainsi toutes chances de complications politiques ultérieures. La commission française qui explora l'Indochine et la Chine, il y a déjà cinq ans, a recueilli les renseignements les plus favorables sur la valeur des produits métallurgiques de la province du Yunnan. Livrées aux procédés d'une exploitation imparfaite, éloignées de tout débouché commercial, ces richesses restent enfouies dans une contrée qu'elles pourraient rendre merveilleusement prospère. L'ouverture d'une route facilitant les transports dans des proportions inespérées, et abrégant ainsi l'immense distance qui sépare la Chine méridionale et l'Europe, produirait des résultats industriels et commerciaux d'une telle importance, que la solution de ce problème occupe depuis longtemps la vigilante attention de l'Angleterre. Il est temps que nous nous préoccupions à notre tour des intérêts et des droits que nous crée notre situation dans la péninsule indochinoise, du rôle qu'elle nous oblige à jouer dans des régions jadis

lointaines et que la rapidité des communications a mises à notre porte. Revenons à ces traditions colonisatrices que nous avons abandonnées à une nation rivale dont elles ont fait la force et la richesse. L'Indochine peut devenir pour nous l'équivalent de cet empire de l'Inde qu'un Dupleix eût donné à la France et que la faiblesse du gouvernement de Louis XV nous a fait perdre sans retour ! »

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE

CHAPITRE PREMIER

L'UNITÉ DE LA VIE ET DU DESSEIN

Voici Garnier de retour à Saïgon, vers la fin d'août 1873. Les éphémérides officielles marquent que, entre le débarquement de Chine et le réembarquement vers le Tonkin, il s'est écoulé le temps strictement nécessaire pour recevoir des instructions et les interpréter. Le départ de Saïgon est du 11 octobre 1873. Garnier, heureusement pour la cause qu'il servait, était un homme dont le cœur et le corps n'étaient jamais las.

Donnons tout de même au lecteur — que nous traînons, depuis des milliers de kilomètres, dans des courses interminables — une courte halte, qu'il utilisera au mieux de la vérité. Car c'est ici le moment — où Garnier va partir pour ne plus revenir vivant — c'est le moment de faire un tour d'horizon, et de passer, au crible d'une impartiale et sereine critique, la vie et les desseins de ce beau Français.

Nous ne cherchons rien ici que l'exactitude, et nous avons à conclure, de tout ce que nous avons déjà vu comme action, relevé comme correspondance, étudié comme documentation, que Francis Garnier fut, avant tout et toujours, un esprit net, énergique, pondéré, réalisateur et constant — entêté même — et qu'il n'y a rien de plus faux que de le considérer comme un aventurier, ou un aventureux, ou même un chevalier de l'Aventure.

On pense, en disant cela, lui donner de l'originalité, et le faire proche parent de Roland Furieux. Garnier ne fut rien de tout cela. Sa vie est, au contraire, un miracle d'unité. Tous ses efforts tendent vers un but unique. Seulement, comme c'était un être complet, il montrait, à l'instant même qu'elle était nécessaire, la vertu qui était indispensable au succès.

Quand il lui fallut, sur le Mékong, avoir la force physique du pédestrian, il l'eut. Quand il lui fallut, à Taly, l'énergie du sacrifice, à quatre jours du triomphe, il la déploya. Quand il lui fallut, dans la Chine intérieure, la patience qu'on prête aux anges, il l'avait en réserve. Quand il lui fallut, dans les derniers temps, pratiquer l'oubli des calomnies et opposer l'indifférence aux injures, il y fut prêt. Quand, enfin, pour vaincre et pour, au

même instant, mourir, il lui fallut de l'héroïsme, il fut un héros.

Le tout, simplement. Et cela fait une très grande figure. Et voilà pourquoi nous l'honorons et nous l'aimons.

Passons donc rapidement en revue, pendant ces heures de repos que nous nous donnons — et que Garnier ne prit jamais — les circonstances qui prouvent et déterminent son caractère. Après quoi l'on pourra témoigner que nous avons rendu, à l'une de nos plus pures gloires, les traits que des ignorants et des envieux ont vainement essayé de lui ravir, et qu'une enthousiaste postérité lui restitue.

* * *

Quand il était adolescent, quand il n'était pas encore tout à fait homme, c'est-à-dire quand, à la sortie de l'École navale, il faisait le tour du monde obligatoire d'où le jeune aspirant ou enseigne revient tout de bon marin, Francis Garnier nourrissait des rêves peut-être encore imprécis. Mais il avait au cœur un regret, celui de l'empire colonial de la France perdu, une conviction, celle qu'il fallait le refaire, une ambition, celle d'y contribuer pour sa part.

Ce serait une exagération de notre part, une vaine folie laudative, qui tournerait à l'encontre d'une si maladroite intention — de prétendre qu'il pensait alors précisément à la future Indochine française, au fleuve navigable du Tonkin, et même au Mékong mystérieux ! Mais on doit affirmer hautement — preuves en mains — qu'il s'agissait, dans ses songes informes mais ardents de très jeune homme, de renouveler l'exploit de Duplex (1), aussi près que possible de l'ancien empire, et, en tout cas, dans cette Asie, où tant de places restaient à prendre et tant de problèmes à résoudre pour des énergies naissantes et inemployées. C'est ce rêve qui est le commencement de tout.

Les circonstances de la vie du marin modèlent, précisent ce songe et ses conditions. La campagne de Chine (où il a demandé d'aller, mais où il est seul, parmi tant de jeunes officiers, à vouloir réaliser ce qu'il rêve) le conduit dans cet Extrême-Orient qui est, depuis toujours, au bout de son horizon. Après cette campagne — qu'il abandonne au moment, dit-il, où il n'y a plus rien à faire qu'à déménager le Palais d'Été, — il redescend, comme il est normal, en Cochinchine. Il y est attaché,

(1) Dans la même collection : *Duplex*, par Pierre DE VAISSIÈRE, 1 vol.

tout naturellement, à l'amiral gouverneur de la colonie nouvelle. Il étudie sur place, comprend cette colonie et ses habitants en administrant la ville principale, Cholen, centre chinois commerçant, grouillant d'hommes et d'activité.

Et là, il sculpte avec amour la figure encore vague de son rêve. Il a, dans les mains, toute la documentation utile. Et, par-dessus le marché, il trouve deux cœurs tout pareils au sien.

Nous avons cité dans le chapitre 1^{er}, le témoignage que l'un d'eux, M. de Bizemont (mort à Nancy capitaine de vaisseau en retraite) a porté sur Garnier et sur leur commun ami Luro.

Ceux qui ont eu le bonheur de passer les années fécondes de leur jeunesse aux pays de leurs rêves peuvent seuls deviner ce que furent les conversations de ces trois camarades, le soir, sous les hautes solives sombres des maisons indigènes, étudiant, parlant, s'enthousiasmant à leurs propres discours, jetant les jalons des campagnes futures, et dédiant déjà à leur patrie la « main indochinoise » dont les cinq doigts, les cinq grands fleuves de la presqu'île, allaient être découverts, topographiés, décrits, et annexés tout de go par ce trio débordant de vie et ne doutant de rien, pas même, hélas ! des hésitations de la métropole et des paresseuses ignorances de

ceux qui dirigeaient alors la politique extérieure.

De ces songes héroïquement bercés, de ces nuits de vaillante insouciance, sort, un matin, la demande officielle de l'exploration du Mékong par les trois compagnons.

On a vu que l'autorisation en fut accordée — comme une faveur. — Mais le trio était détruit et mis en pièces. Et jamais il ne devait être reconstitué. Seul, Francis Garnier partait, emportant avec soi la totalité intacte de tout ce que, à eux trois, dans les nuits saïgonnaises, ils avaient imaginé, dressé, et pour ainsi dire ingénument comploté pour la plus grande gloire de la patrie.

* * *

Nous avons, pendant cette exploration, et chaque fois que l'occasion s'en est présentée, soigneusement relevé l'intervention de Garnier pour que son chef — qui l'écoutait comme il l'appréciait, c'est-à-dire en ami, — adoptât les projets primitifs échafaudés dans la maison de Cholen : la découverte des grands fleuves indochinois, du Mékong pour commencer, et l'adjonction, à ce plan purement géographique, de la recherche de la voie économique allant de la Chine du sud à la mer Tonkinoise; puis, en corollaire

inévitable et bienheureux, le protectorat politique, sous une forme ou sous une autre, de la France sur le Tonkin, en attendant de réunir, par une emprise ultérieure sur l'Annam, l'Indochine du Nord, qu'on allait avoir, à l'Indochine du Sud, qu'on avait déjà.

Nous l'avons vu, et nous avons, à chaque étape intéressante de la grande exploration, appuyé là-dessus : oui, il y avait la « main », les cinq doigts de la péninsule, et le Mékong, qui en était le médus. Mais, dès que les circonstances s'opposent à la continuation de la marche vers le but géographique, la préoccupation politique et patriotique s'avère immédiatement prépondérante.

Rien de plus significatif que la descente du cours d'eau ignoré, et même anonyme (car il avait tant de noms que, en réalité, il n'en avait plus du tout) pendant 300 kilomètres, avec cette divination que c'était là le fleuve du Tonkin, la ligne commerciale directe de la Chine du Sud à la mer.

Rien de plus significatif que la communication faite à ce sujet à Jean Dupuis, qui était à la fin du problème, — par ce jeune marin, qui était au commencement. L'un, avec le flair du commerçant, l'autre avec la prescience de l'explorateur et du savant, ils avaient compris tous deux avant de voir, et deviné avant de vérifier.

Et pendant que, aux rivages de la mer chinoise, le négociant, sacrifiant ses intérêts à sa patriotique ambition, risquait ses marchandises, ses entrepôts, ses hommes, et sa peau dans une lutte disproportionnée avec la diplomatie tortueuse des mandarins et la froide cruauté des soldats d'un royaume ennemi, pendant ce même temps, le marin, dans les rapides et les jungles d'une contrée inconnue, sacrifiant, à la discipline du savant et du soldat, la réalisation imminente de son plus beau rêve, s'en allait vers le nord, strict observateur de la consigne, aux ordres d'un chef déjà moribond, dont il devait recueillir tout l'héritage de pensée. A ces hommes-là, rien ne coûtait en face du devoir.

* * *

Puis c'est la guerre de 1870. Tout s'efface devant le danger imminent de la patrie menacée. Garnier y fait, naturellement, modestement, son devoir strict et complet. Mais, comme à tous les hommes marqués au front du signe mystérieux de la prédestination, les années qui suivent le désastre lui servent de réconfort. Il puise, dans les dures leçons de cette guerre — que nous pensions inexpiable, et qui fut, au regard de celle qui lui suc-

céda, si peu de chose ! — une raison nouvelle d'aller, toujours plus fort et plus loin, dans la voie choisie.

A lui, comme à Jules Ferry, comme à tant d'autres, l'expansion coloniale de la France n'apparaît pas seulement une revanche de la défaite européenne mais comme une nécessité pressante du lendemain : nécessité, pour une puissance amoindrie, de se refaire un empire digne d'elle, et de se procurer, hors d'Europe, les moyens d'une prépondérance qu'elle ne trouve plus en Europe même, nécessité de créer, de réunir, d'amalgamer cette nation de cent millions d'âmes qu'est devenue la France du vingtième siècle, et faute de quoi notre patrie serait descendue au rang d'une race de deuxième ordre, nécessité de découvrir, sur ses propres territoires, et si lointains qu'ils soient, les matières premières qui sont indispensables à nos industries et qui manquent sur le sol national, nécessité enfin de trouver, pour la défense de la patrie, non seulement les contingents numériques dont nous avons besoin pour n'être pas écrasés par les multitudes voisines, mais aussi et surtout les tempéraments de chefs, les fermes caractères, les cœurs bien trempés, les âmes parfaites et vaillantes, qui sont les guides d'un peuple en ascension perpétuelle, les phares au tournant des routes

mondiales, et les garanties morales de notre immortalité.

Après la guerre, après l'intermède forcé que commandait à tous les Français le regroupement des forces de la patrie un instant désaxée, Garnier repart. Il retourne en Asie pour saisir par le Nord le problème des fleuves et des montagnes de l'Asie centrale, qu'il avait abordé par le Sud. Et sa randonnée sur le thalweg dans la vallée du Fleuve Bleu n'est, dans son esprit, qu'une préparation à l'exploration du Tibet, des plateaux inconnus où il trouvera enfin l'explication du mystère des Cinq Grands Fleuves.

Car il le dit et le répète à maints endroits de ses lettres à sa famille et de ses correspondances régulières avec le journal *le Temps* : son intention est, en voyageur expérimenté, de transporter, aussi loin que possible, dans l'intérieur du vieux continent, sa base d'opération, ses réserves de vivres, ses magasins, ses instruments de rechange. C'est, aussi loin que possible sur le Fleuve Bleu, dans la province du Setchuen, qu'il compte installer ce dépôt, ce centre de ravitaillement, cette liaison avec le monde habité.

Il a choisi, pour jouer ce rôle, la ville de Tchong-King, centre commercial le plus considérable de la région, agglomération de 300 000 âmes, entrepôt

des marchandises qui descendent du Tibet vers la mer, et de celles qui remontent de Shanghai vers l'intérieur. En outre Tchong-King est relié à Hankéou par des services postaux (deux par semaine) très réguliers et très rapides (dix-huit jours à la montée, douze jours à la descente), en outre, des courriers extraordinaires franchissent, en cas d'urgence, en six jours, les onze cents kilomètres qui séparent Tchong-King de Hankéou.

Les prémisses posées de cette installation, Garnier retourne à Shanghai pour y recevoir les pièces officielles (Ministère des Affaires étrangères et corps savants) qui doivent l'accréditer dans les pays les plus lointains.

Là, il trouve l'ordre pressant du contre-amiral Dupré le rappelant en Cochinchine. C'était, sans qu'il s'en doutât encore, le résultat et la récompense de tous ses efforts. Pendant qu'il préparait, à Tchong-King, son voyage d'exploration scientifique du Tibet, l'amiral-gouverneur préparait, à Saïgon, l'expédition du Tonkin, et en donnait le commandement à Garnier, au clairvoyant esprit qui avait, dans les escarpements du Yunnan, deviné le Fleuve Rouge, et qui allait le trouver sur place, dans le delta tonkinois, là où les dieux avaient à la fois marqué son triomphe et sa mort.

CHAPITRE II

SUR LE FLEUVE ROUGE

Le 27 août 1873, Francis Garnier, obéissant à l'ordre de service de l'amiral Dupré, débarquait à Saïgon et se mettait à la disposition de son chef, qui était en même temps le chef de la colonie.

Il n'y a pas à se dissimuler ni à dissimuler à quiconque que l'amiral, responsable de la sécurité et de l'existence même de la Cochinchine française, avait les yeux tournés vers le Tonkin, où Jean Dupuis était dans une position en l'air, et vers Hué, où le gouvernement annamite s'agitait, mettait en œuvre tous les ressorts les plus fins, les plus discrets de sa diplomatie.

Il n'y a pas à cacher que, dans le même moment, le gouvernement français, soucieux avant tout de la guérison de la France meurtrie, ne voyait rien, et ne voulait rien voir au delà de l'horizon métropolitain. Une intervention en Indochine, quelle qu'elle fût, lui paraissait hasardeuse, inutile, et,

partant, absolument indésirable. Qui avait raison? L'avenir, cet avenir qui a donné l'Indochine française à nos efforts, s'est chargé de le dire avec éclat. Mais de ces alternatives et de ces discussions, où la plus fâcheuse politique commandait les opinions, Francis Garnier devait être la victime, non pas de son vivant (parce que son chef le soutint toujours) mais après sa mort, car il était commode à ceux qui l'avaient envié, aussi bien qu'à ceux qui s'étaient trompés, de faire porter la responsabilité des conséquences à un homme qui n'était plus là pour se défendre. Nous verrons cela, aussi rapidement que possible, à la fin de ce volume. Mais il convenait d'y faire ici une brève allusion.

L'histoire n'est juste et impartiale qu'au recul des événements. Il n'est pas encore passé d'assez nombreuses années entre Garnier et nous, pour que nous soyons certains, malgré notre expresse volonté, d'une absolue vérité. Nous avons tâché de nous en rapprocher le plus possible, en étudiant et en résumant les correspondances de Garnier avec ses parents et ses amis de France. Dans la présente occasion, il n'est pas inutile de comparer, aux textes officiels qu'on connaît (mais que, pour des raisons encore ignorées, on n'a pas tous publiés) le témoignage, passionné sans doute,

mais plein de franchise, d'un des acteurs du drame tonkinois, qui survécut quarante années à Garnier, de Jean Dupuis lui-même, qui tint jour à jour note des événements, et qui les considéra sous un angle personnel, lequel n'est pas à dédaigner, dans notre recherche de la totale exactitude.

* * *

Nous résumons ici ce témoignage, qui relate les premiers actes de Jean Dupuis, ainsi que les premières instructions données à Garnier par l'amiral gouverneur de la Cochinchine.

L'intervention française au Tonkin était décidée dans l'esprit de l'amiral Dupré. Aussi mandait-il près de lui M. Garnier, alors à Shanghai, par une lettre du 22 juillet. Puis, pour répondre d'avance aux observations qui pourraient lui être faites plus tard, le 28 du même mois, il écrivait au ministère une longue dépêche dont voici les passages importants :

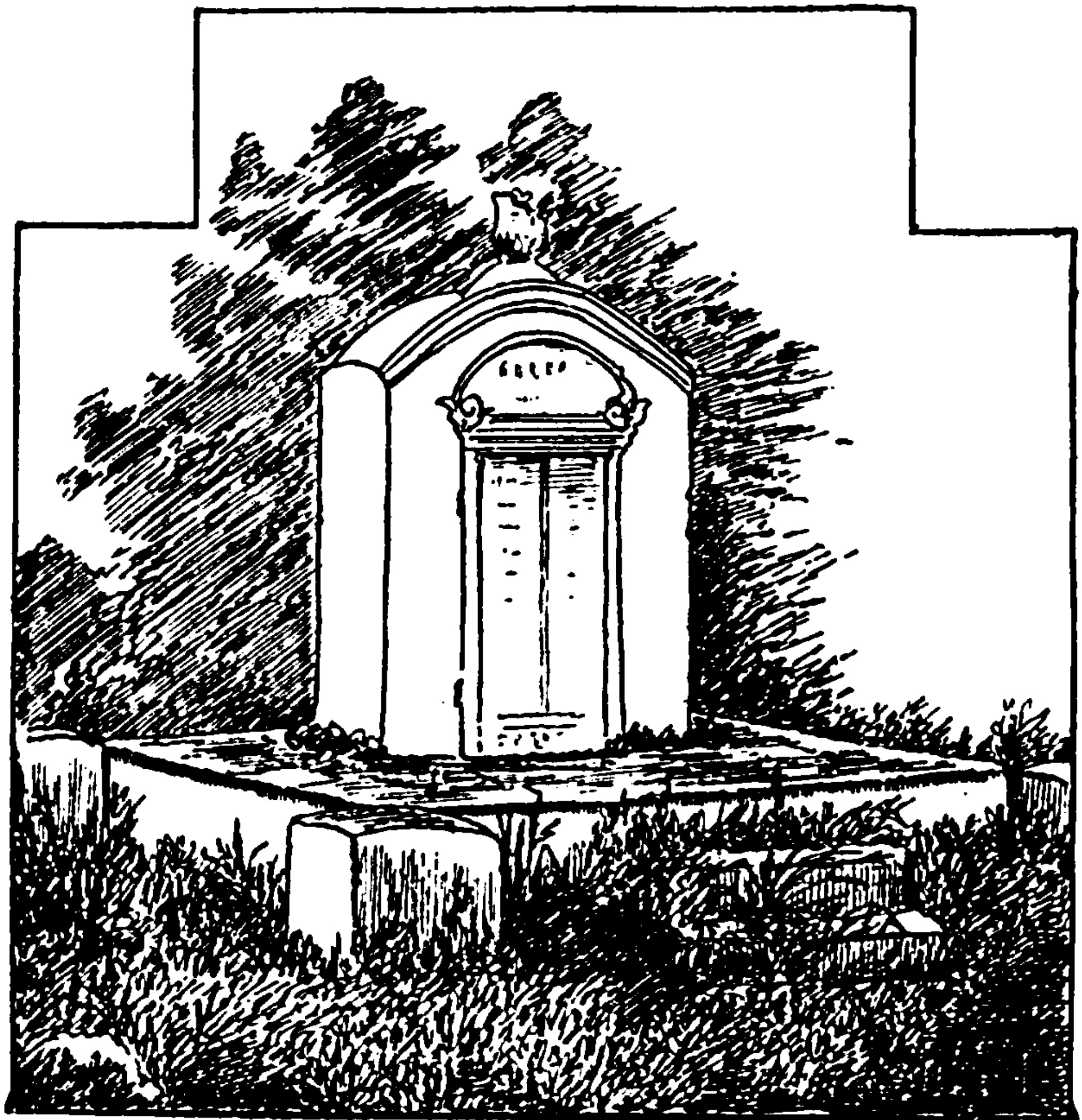
« La question vient de faire un pas nouveau et décisif par suite de l'expédition tentée par MM. Dupuis et Millot. Vous n'ignorez pas que le gouvernement annamite s'est adressé à moi, à deux reprises différentes, pour me demander de décider, par mon intervention, M. Dupuis à se

retirer du Tonkin. Sa présence dans le pays est en effet contraire aux stipulations du traité. Ignorant d'ailleurs à cette époque la duplicité dont les mandarins avaient fait preuve dans tous leurs rapports avec M. Dupuis, j'ai adressé à celui-ci une invitation d'abandonner un point où il n'a pas le droit de résider. Que va-t-il en résulter? Fort de mon assentiment, le gouvernement annamite aura-t-il le courage et la puissance de forcer M. Dupuis à déguerpir? ou, suivant ses habitudes commandées par sa faiblesse, temporisera-t-il encore et aura-t-il de nouveau recours à mon intervention?

« Dans la première hypothèse, je ferai savoir à la cour de Hué que j'ai reçu de nos deux nationaux des rapports en complète contradiction avec la relation des faits qu'elle m'a présentés; qu'en l'absence de tous rapports diplomatiques écrits ou réguliers, auxquels elle se refuse obstinément, je n'ai d'autre moyen de m'éclairer que celui d'une enquête faite sur les lieux.

« Dans la seconde hypothèse, au contraire, je représenterai que M. Dupuis ayant résisté à mon invitation, je ne puis l'y contraindre que par l'envoi au Tonkin d'une force capable de faire respecter ma décision.

« Mais je suis prêt, s'il reste un doute dans votre



TOMBEAU DE FRANCIS GARNIER A SAIGON

esprit et dans celui du gouvernement à assumer toute la responsabilité des conséquences de l'expédition que je projette, à m'exposer à un désaveu, à un rappel, à la perte d'un grade auquel je crois avoir quelques droits. Je ne demande ni approbation, ni renforts ; je vous demande de me laisser faire, sauf à me désavouer si les résultats que j'obtiens ne sont pas ceux que je vous ai fait entrevoir. »

Le même jour, un télégramme chiffré de l'amiral devançait sa lettre et y préparait le ministre en ces termes :

« Le Tonkin est ouvert de fait par le succès de l'entreprise Dupuis... Effet immense, dans commerce anglais, allemand, américain ; nécessité absolue d'occuper le Tonkin, avant la double invasion dont ce pays est menacé par les Européens et par les Chinois, et assurer à la France cette route unique. — Demande aucun secours ; ferai avec mes propres moyens. — Succès assuré. »

Malgré cette extraordinaire insistance de l'amiral Dupré, le ministère de la Marine répondit par un ordre formel de s'abstenir ; à quoi l'amiral répondit de son côté qu'il se conformerait, autant que les circonstances le permettraient, aux ordres

ministériels, ajoutant qu'il avait pleine conscience de sa responsabilité. Et il continua plus que jamais à porter ses regards vers le Tonkin.

Une circonstance exceptionnellement heureuse vint lui faciliter l'exécution de ses desseins :

Convaincue que Dupuis était d'accord avec Saïgon, jugeant, par conséquent, qu'il n'y avait rien à espérer de l'amiral Dupré, pour le chasser du Tonkin, la cour de Hué s'était décidée à envoyer une ambassade en Europe. Les ambassadeurs étaient Lê-Tuân-ou-Ly et Nguyen-Van-Tuong.

Le 31 août, l'ambassade arrivait à Saïgon. L'intention qu'elle affichait était d'aller en France entamer des négociations. Mais ce n'était là qu'un prétexte. En réalité, elle se rendrait en Espagne, ou ailleurs, afin d'y trouver des alliés contre les Français. A Saïgon même, elle avait la mission de tâter la situation et de chercher par quels moyens et dans quelle mesure elle pourrait tirer parti, contre l'expédition et l'entreprise Dupuis, du désir de l'amiral d'aboutir à un traité.

L'amiral n'eut pas de peine à faire comprendre à l'ambassade qu'il était inutile qu'elle poussât plus loin, qu'il avait tous les pouvoirs nécessaires pour mettre fin à sa mission, à Saïgon même. En effet, il n'avait pas fallu bien longtemps pour

que l'ambassade, tournée et retournée par l'amiral, découvrit le fond des choses et laissât échapper, l'aveu pénible que l'Annam était impuissant contre l'expédition Dupuis. « Ce n'est plus nous qui commandons au Tonkin, disait-on, c'est lui. » Les ambassadeurs étaient acculés. L'amiral fit ressortir les avantages d'une alliance avec la France et le traité fut promis, mais non, toutefois, sans que les Annamites eussent réclamé, comme une preuve des bonnes dispositions dont on se disait animé à leur égard, l'expulsion de Dupuis du Tonkin. Cela leur fut promis.

Toutefois, on ne pouvait signifier à Dupuis de quitter le pays qu'en envoyant au Tonkin un représentant autorisé du gouvernement de la Cochinchine. Et c'est là que l'amiral en voulait venir. Il amena peu à peu les ambassadeurs à lui demander eux-mêmes l'envoi d'un officier. Il y réussit et considéra ce fait comme une victoire sur la diplomatie annamite.

Il fallait encore faire accepter cette idée à la cour de Hué. Les événements servirent l'amiral. En effet, les Annamites continuaient à porter à Saïgon leurs impuissantes condoléances.

Le 5 septembre, l'amiral leur répondit donc « qu'il ne pouvait plus s'exposer à faire méconnaître son autorité, en écrivant à M. Dupuis une

seconde lettre qui ne serait pas plus respectée que la première.

« Dans cette situation, ajoutait-il, je ne vois d'autre moyen de répondre convenablement au désir de Votre Excellence que d'envoyer un officier, accompagné de quelques hommes, à Hanoï, pour signifier à M. Dupuis l'ordre de se retirer et pour le faire exécuter de force s'il refuse d'obéir de bonne grâce. »

Dès lors, il est certain qu'on se mit à jouer au plus fin, de part et d'autre.

Les Annamites pensaient : « Quand l'amiral aura chassé Dupuis du Tonkin, nous nous arrangerons pour ne pas signer son traité. »

L'amiral Dupré songeait : « Une fois au Tonkin, sous prétexte d'y aller chasser Dupuis, je n'en partirai pas avant d'avoir ouvert le pays au commerce et d'y avoir établi une sorte de protectorat, à moins d'en faire une colonie française. »

C'est évidemment parce qu'ils commençaient à voir clair dans le jeu de l'amiral, que les ministres de Tu-Duc lui écrivirent le 22 septembre une lettre dans laquelle on lit :

« ...Je prie Votre Excellence d'examiner attentivement les choses, en tenant compte de nos coutumes et de nos lois, et de donner l'ordre aux bateaux Dupuis de s'en aller au plus vite, ou d'en-

voyer jusque-là un officier français avec quelques hommes seulement. »

En même temps, inquiète, la cour cherche à détourner du Tonkin l'attention trop empressée de l'amiral. Elle continue à s'adresser à droite et à gauche, où elle peut, à Hong-Kong, à Pékin, à Canton, cherchant à susciter des ennemis à la France.

L'amiral, l'ayant appris, change subitement de ton et déclare que, pour empêcher toute immixtion du dehors, il enverra un officier au Tonkin, et que si cet officier est entravé, même indirectement, dans sa mission par le gouvernement annamite, il en rendra celui-ci responsable et il faudra renoncer à toute espérance de paix.

« Les démarches à Hong-Kong ont profondément changé la situation, écrivait-il le 6 octobre à la cour de Hué. Je ne puis attendre pour agir au Tonkin les résultats des pourparlers engagés avec le gouvernement de cette colonie. Je ne saurais souffrir, sans manquer à mon devoir, que des étrangers se mêlent d'une affaire qui ne regarde que vous et moi. »

La vérité est, ainsi qu'on l'a vu plus haut, que l'amiral Dupré était décidé à intervenir depuis le jour où M. Millot l'avait mis au courant de la situation réelle du Tonkin (12 juillet 1873). Ce

qui le prouve mieux encore que ses paroles, ce sont ses actes. C'est, en effet, vers cette époque, qu'il se met en relation avec Francis Garnier, alors à Shang-Haï, et le mande à Saïgon.



Les conversations que l'amiral Dupré tint alors avec Francis Garnier sont typiques. Elles montrent combien l'esprit de ce dernier était étranger et même opposé à toute idée d'aventure et de conquête par la force. Il connaissait suffisamment le tempérament des Jaunes pour savoir que la violence leur fait peur, les confond, les abat, mais ne les convainc pas. Il savait aussi que, au Tonkin, les fantaisies des mandarins de la cour de Hué avaient détaché la population de la dynastie, l'avaient rendue prête à tout changement politique, et favorable à ceux qui le lui apporteraient avec les ménagements nécessaires. Il convenait donc de traiter le peuple tonkinois comme un allié non déclaré, mais certain, et de ne partir en guerre contre personne. Sur le Fleuve Rouge, il n'y avait pas de conquête à faire ; et pour cela, il n'y avait pas besoin d'une armée.

Seule l'attitude de la Chine, et des tribus frontières qu'elle pourrait peut-être soulever, était à

observer. Mais c'était là une préoccupation d'avenir. Pour l'instant, il ne s'agissait pas de la conquête du delta du Fleuve Rouge, mais de sa délivrance.

C'est là ce qui explique la très sage et très noble conduite de Francis Garnier. S'il avait voulu, il pouvait, à ce moment, jouer les Cortez et les Pizarre. A sa gloire, il repoussa cette orgueilleuse et dangereuse tentation.

Dès son arrivée, l'amiral l'entretient de son projet d'envoyer au Tonkin une expédition composée d'un millier d'hommes et d'un certain nombre de canonnières, sous le commandement du colonel de Trentinian.

Après quelques pourparlers, Garnier réussit à décider l'amiral à modifier son plan. C'est lui qui sera envoyé au Tonkin, accompagné seulement d'une soixantaine d'hommes bien choisis, et il ira en marchant, autant que possible, d'accord avec le gouvernement annamite, examiner lui-même sur les lieux le différend. Puis, comme il semble que la disparition du pouvoir annamite au Tonkin ferait également disparaître notre influence dans cette contrée, il pense qu'en faisant respecter les droits de Hué, on se place sur un terrain diplomatique inattaquable.

C'est cet avis qui prévaut. L'amiral, dès lors,

s'occupe de négocier avec Pékin pour demander le retrait des troupes chinoises, avec le Yûn-Nân, pour garantir l'ouverture de la nouvelle route et discuter des tarifs douaniers équitables ; et avec Tu-Duc, pour lui montrer les dangers qu'il court en s'obstinant à fermer le fleuve, les avantages qu'il recueillerait en laissant faire le commerce sous le bénéfice d'une administration douanière française, analogue à celle qui fonctionne en Chine, — enfin la nécessité pour lui de recourir à notre médiation pour éviter que le Tonkin ne passe sous la domination des étrangers.

C'est Garnier lui-même qui rédige toute la correspondance de l'amiral dans ce sens, à Paris, Pékin, Canton, Yûn-Nân et Hué. Ces lettres mises en route, il part.

Il emmenait avec lui une canonnière de rivière, l'*Arc*, remorquée par le *d'Estrées* sur lequel la plus grande partie du personnel de l'expédition s'était embarquée : 30 hommes d'infanterie de marine, commandés par le sous-lieutenant de Trentinian, l'équipage de l'*Arc*, renforcé d'une partie de celui du *Fleurus* se montant à 53 hommes, dont une dizaine d'Annamites. Ces marins étaient sous les ordres de l'enseigne de vaisseau Esmez, commandant en second de l'expédition. L'*Arc*, qui coula en cours de route, fut remplacé par le *Scorpion*.

En plus de ces 83 hommes, un second détachement devait partir, le 23 octobre, de Saïgon, sur le *Decrès*, en même temps qu'une deuxième canonnière, l'*Espingole*. Les 88 hommes de ce second renfort comprenaient les 60 marins de la compagnie de débarquement du *Decrès*, sous les ordres de l'enseigne Bain de la Coquerie, et les 28 hommes (dont 8 Annamites) formant l'équipage de l'*Espingole*, commandé par l'enseigne Balny d'Avricourt.

Tous les noms des principaux compagnons de Garnier méritent d'être conservés : c'étaient MM. Esmez, Bain de la Coquerie, Bouxin et Balny d'Avricourt, enseignes ; de Trentinian, sous-lieutenant d'infanterie de marine ; Hautefeuille et Perrin, aspirants ; les docteurs Chédan, Dubut et Harmand ; l'ingénieur hydrographe Bouillet.

* * *

Voici les instructions que l'amiral Dupré donna à Francis Garnier personnellement :

« Saïgon, 10 octobre 1873.

...« Quant à vous, vous vous rendrez à Kécho ou Hanoï à la sollicitation du gouvernement annamite qui m'a demandé mon assistance pour faire

partir M. Dupuis de cette ville où il s'est établi il y a environ onze mois et qu'il refuse de quitter. Les plaintes du gouvernement annamite et celles de M. Dupuis sont mutuelles. Vous ferez une enquête pour découvrir ce qu'il y a de fondé de part et d'autre.

« Quel qu'en soit le résultat, vous devez insister pour le prompt départ de M. Dupuis, dont la présence à Hanoï est contraire au traité, sauf à vous charger de faire valoir ses réclamations si vous les jugez conformes à l'équité.

« Votre mission ne saurait se borner là, l'impuissance du gouvernement annamite étant démontrée comme elle l'est, ainsi que la facilité des communications avec le Yunnan, il est évident que, si des mesures efficaces ne sont pas prises, le même désordre se reproduira soit du fait de M. Dupuis, soit de celui de tout autre aventurier. Il est donc indispensable que votre séjour à Hanoï se prolonge après le départ de M. Dupuis et que des mesures soient prises pour empêcher le renouvellement de pareilles aventures.

« Le plus utile sera l'ouverture provisoire aussi prompte que possible du fleuve à la navigation annamite, française et chinoise depuis la mer jusqu'à la frontière du Yunnan, moyennant des droits de douane modérés qui pourraient être

perçus à Hanoï à la remonte, et à un poste voisin de la frontière, à la descente. Cette mesure ne peut plus être ajournée, vous ferez tous vos efforts pour la faire adopter sans retard, et vous exigerez le versement entre vos mains d'une partie de ces droits de douane, à titre de remboursement des frais de notre expédition.

« Pour obtenir des vice-rois des deux Kouangs et du Yunnan le rappel de leurs bandes indisciplinées, j'ai promis à ces hauts fonctionnaires d'employer toute mon influence à faire ouvrir cette voie de communication indispensable à la Chine. Vous représenterez aux autorités annamites qu'après le bruit fait dans le monde entier par le succès de la tentative de Dupuis, ce résultat est forcé et qu'on le leur imposera de force, s'ils ne l'admettent pas de bon gré. »

En même temps, l'amiral, par la lettre suivante, prévenait le gouvernement annamite :

« Saïgon, 11 octobre 1873.

« Comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, M. Garnier, que j'envoie à Hanoï, est un homme plein de prudence et de savoir. Son premier soin doit être de décider M. Dupuis à quitter le pays et à obéir aux lois. J'espère qu'il y réussira. Mais il faut considérer que si l'on s'en tient là,

et si l'on ne prend pas des mesures en vue de l'avenir, aussitôt que M. Garnier sera parti les mêmes désordres recommenceront infailliblement. Le monde entier sait aujourd'hui que de riches provinces de la Chine, sans commerce à cause du manque de routes dans un pays de montagnes, peuvent facilement communiquer avec la mer par le Song-Koï. Il est impossible de garder ce fleuve fermé à la navigation.

« En conséquence, je donne l'ordre à M. Garnier de demeurer à Hanoï, jusqu'à ce que l'affaire de la navigation du Song-Koï soit réglée, et d'insister auprès des autorités locales pour qu'en même temps, le port d'Hanoï soit librement ouvert à notre commerce qui attend et demande depuis tant d'années, le libre accès d'un des ports du Tonkin. »

On le voit : l'action de Garnier était, *sur sa demande*, parfaitement pacifique et délimitée. C'était une mission, et son effectif infiniment restreint aurait seul suffi à le prouver.

Comment cette mission s'est transformée en expédition, et comment, avec une poignée d'hommes, a-t-elle pu faire ce qu'une expédition militaire et guerrière n'aurait pas accompli mieux qu'elle, voilà ce qu'il faut maintenant déterminer.

Le 15 octobre, le *d'Estrées* mouillait à Tourane d'où partait, pour Hué, la lettre de l'amiral Dupré. La réponse de Hué, après quelques hésitations, fut favorable : le roi se déclarait satisfait de la venue de Garnier au Tonkin, et désignait trois mandarins pour l'accompagner.

Le 23 octobre le *d'Estrées* mouille aux abords de Haïphong ; Garnier débarque et part pour Haidzu-Ong, où il y a des missions catholiques.

De ce jour, tout change ; les dominicains espagnols s'opposent à l'influence française ; leur chef, l'évêque Colomer, refuse de recevoir Francis Garnier (1).

Les mandarins annamites, dès l'arrivée de Garnier à Hanoï, le 5 novembre, montrèrent de détestables dispositions. Le maréchal Nguyentri-Phuong ne rendit pas à Garnier sa visite. Il se renferma avec ses troupes (7 000 Annamites et Pavillons Noirs) dans la citadelle, et interdit aux Français l'entrée de la capitale.

Garnier ne tint aucun compte de cette injonction injurieuse. Avec l'aide de Jean Dupuis et de ses

(1) Le Tonkin fut, jusqu'en 1900, partagé *religieusement* en deux circonscriptions ecclésiastiques : le Tonkin septentrional était dévolu à l'Espagne. L'hostilité des missionnaires *espagnols* ne s'est jamais démentie ; elle a continué, sous toutes les formes possibles, même après l'établissement de notre protectorat sur l'Indochine.

partisans (500 hommes environ), il s'installa au Camp des Lettrés.

L'hostilité des mandarins se traduisit d'abord en proclamations, où le rôle de Garnier était travesti jusqu'à faire de lui un policier chargé d'expulser Jean Dupuis, et de s'en retourner avec lui en Cochinchine. Tout de suite après, il fut interdit à tout Annamite d'adresser la parole à un Français. Des matelots de Dupuis furent assassinés. Des levées de troupes se firent dans l'arrière-pays. La situation de Garnier était telle qu'il écrivit au grand maréchal la lettre suivante : (19 novembre).

« Monsieur le Maréchal,

« Dans une proclamation en date du 16 courant, le gouverneur de Hanoï affirme que je ne suis venu au Tonkin que pour chasser M. Dupuis, que ma présence n'a pas d'autre objet ; on m'avait promis que cette proclamation serait retirée ; elle ne l'a pas été. Vos agents répandent contre moi des bruits faux, des accusations haineuses, vous défendez aux commerçants, aux chrétiens de venir me trouver, vous ordonnez que toute réclamation, toute plainte passe devant vous avant d'arriver à moi.

« Cela ne saurait être, monsieur le Maréchal ;

je ne suis point un serviteur du gouvernement annamite venu à Hanoï pour se faire l'exécuteur de sa justice. J'y suis venu représenter les intérêts de la civilisation et de la France, discuter librement, au nom du gouverneur de Saïgon, les mesures à prendre pour calmer l'effervescence des esprits, régulariser la situation commerciale, prévenir le retour de complications analogues à celles qu'a produites l'arrivée de M. Dupuis. Si la cour de Hué, impuissante à faire respecter son autorité au Tonkin, se refusait à admettre cette partie de ma mission, après avoir demandé le concours de l'amiral pour faire quitter Hanoï à M. Dupuis, elle pouvait me le faire dire à Tourane, où je me suis arrêté pour lui faire connaître les intentions du gouverneur. Elle m'a laissé venir jusqu'ici, j'y resterai. J'examinerai librement l'état des choses, et j'arrêterai, avec vous ou sans vous, telles mesures qui me paraîtront nécessaires pour rendre à cette contrée la prospérité et la vie.

« Je déclarerai à tous que, contrairement à votre dire, ma mission ne consiste pas à punir M. Dupuis, mais à examiner sa conduite. Comme sujet français, il ne relève que du gouverneur de Saïgon, et les tentatives d'assassinat et d'incendie dont son personnel et lui ont failli être victimes sont aussi misérables que coupables. Il a violé les

traités, dites-vous, en résistant à Hanoï. Que ne le laissiez-vous passer pour se rendre à destination, ou que ne lui déclariez-vous au début de son entreprise que vous vous opposiez ouvertement à son passage, au lieu de lui promettre une réponse de Hué, qui, au bout d'un an, n'est pas encore venue?

« Je déclarerai aux commerçants que la protection de la France leur est assurée pour toujours, que sa main ne se retirera jamais d'eux, qu'elle veillera soigneusement à leurs intérêts, à la stricte observation des règlements et des tarifs que l'amiral aura établis.

« Je déclarerai aux habitants que leur indépendance et leurs droits trouveront en l'amiral un protecteur éclairé, que son vif désir est de les voir gouvernés suivant les règles de l'humanité et de la justice, et qu'ils peuvent librement lui adresser leurs plaintes et leurs vœux.

« Fidèle aux instructions que j'ai reçues de l'amiral, je suis résolu, monsieur le Maréchal, à faire exécuter les traités, si de votre côté vous les exécutez loyalement. Je suis résolu aussi à ne pas tolérer plus longtemps les menaces dont je suis entouré, les terreurs que vous répandez dans les populations à mon sujet.

« J'honore votre grand âge et votre patrio-



MONUMENT DE FRANCIS GARNIER A SAINT-ÉTIENNE

tisme, je déplore la haine aveugle contre les Français qui caractérise tous vos actes. Que la responsabilité de leurs conséquences retombe sur votre tête. »

La veille, il avait fait afficher sur les murs de Hanoï la protestation suivante, par laquelle le Fleuve Rouge était déclaré ouvert au commerce.

« Le grand mandarin Garnier, envoyé au Tonkin par l'amiral gouverneur de la Cochinchine française pour s'entendre avec les autorités de l'ouverture du pays au commerce étranger, fait savoir qu'il a été décidé ce qui suit :

« 1^o A partir de ce jour, le Fleuve Rouge est ouvert au commerce français, espagnol et chinois de la mer au Yunnan ;

« 2^o Les ports ouverts seront : Haïphong, par 20° 42 de latitude nord et 104° 30 de longitude est du méridien de Paris ; Thaï-Binh, par 20° 35 de latitude nord et 104° 20 de longitude est. Le mouvement des marées ne nous est pas encore assez connu pour l'indiquer ; nous le ferons connaître le plus tôt possible, ainsi que tous les renseignements sur l'hydrographie de ces mers ;

« 3^o Les droits de douane seront *ad valorem* 2 pour 100, tant pour les importations que pour les exportations ;

« 4^o Les négociants feront leurs déclarations au préposé de la douane à Hâ-Noï, qui aura à percevoir le droit de 2 pour 100 sur la valeur des marchandises et à délivrer un permis d'embarquement ou de débarquement ;

« 5^o Les marchandises passeront en transit pour le Yun-Nân (Chine), paiement 1 pour 100 à l'importation comme à l'exportation ;

« 6^o Les marchandises provenant de Saïgon (Cochinchine française) ou à destination de cette dernière ville, ne paieront que le demi-droit ; soit 1 pour 100 pour le Tonkin, et 1/2 pour 100 pour le Yunnan ;

« 7^o La révision du présent tarif sera dénoncée six mois à l'avance ;

« 8^o Les commerçants chinois et les autres commerçants intéressés seront sous la protection du pavillon français, et ne dépendront en rien des autorités annamites ;

« 9^o Les négociants de toutes nations pourront acheter des terrains et des maisons, à Hâ-Noï, pour leurs établissements ;

« 10^o Toutes les douanes annamites qui existent sont et demeurent supprimées. »

Et le 19 novembre Garnier adresse au grand maréchal un ultimatum, portant sur les trois objets

de sa lettre du même jour : désarmement de la citadelle, où la présence de 7 000 hommes armés constituait un péril permanent pour la petite troupe française ; permission pour M. Dupuis d'aller librement au Yunnan par le fleuve ; levée de l'interdiction faite aux chefs de province et au peuple de se rencontrer avec les Français et de leur parler.

L'acceptation de ces trois conditions devait parvenir à Garnier le 19 novembre à 6 heures du soir.

Le maréchal ne répondit pas.

Une demi-heure après l'expiration du délai fixé, les colonnes d'assaut se rapprochaient de leurs positions d'attaque.

Et l'épopée commençait.

Ce qu'elle fut, on a peine à le croire. Cet éclair, tracé par l'épée flamboyante de la France, est peut-être seul de son genre dans l'histoire, parce que ce flamboiement ne fut accompagné d'aucun incident sanglant, et seulement du minimum de manifestation de la force.

La citadelle de Hanoï, construite sur les principes de fortification de Vauban par les officiers français de la mission envoyée par le roi Louis XVI (sur la demande de l'évêque d'Adran), avait 5 kilo-

mètres de tour. Elle était défendue par 7 000 soldats annamites, commandés par le grand maréchal Nguyen-Vri-Phuong. Garnier l'attaqua par trois colonnes d'assaut ; à l'ouest, 30 hommes ; au sud-est, 73 hommes ; à l'est, 30 partisans de Dupuis. Au coude du fleuve, le *d'Estrées* et les jonques de Dupuis.

En une heure, la citadelle était emportée, l'armée annamite en fuite, et le grand maréchal blessé mortellement. De notre côté, nous avons *un* partisan tué.

Et voici comment Garnier rendit compte de ce fait d'armes unique.

Le 19 novembre, à dix heures du soir, il écrivait à son frère :

« *Alea jacta est*, ce qui veut dire que les ordres sont donnés. J'attaque, demain au point du jour, 7 000 hommes derrière des murs avec 180 hommes. Si cette lettre te parvenait sans signature, c'est-à-dire sans nouvelle addition de ma part, c'est que je serais mort ou grièvement blessé. Dans ce cas, je te recommande Claire et ma fille... »

Aussitôt après le combat, Garnier avait ajouté les lignes suivantes :

« 20 novembre, dix heures du matin,

« *All' right*. La citadelle a été enlevée. Pas un

blessé. La surprise a été complète et réussie au delà de mes prévisions, le feu de la rade (1) surtout a abruti ces pauvres gens qui n'avaient pas encore vu de projectiles explosibles. L'envoyé de Hué et ~~de~~ tous les grands dignitaires sont pris. C'est une opération modèle, sans me vanter. »

Et c'est tout. L'acte et le verbe sont parmi les plus grands, et rappelle le *Veni, vidi, vici* de César.

Pour expliquer comment ce fait d'armes, nécessaire à sa sécurité, ne devait causer ni état de guerre avec l'Annam, ni émoi dans la population, Garnier fit afficher le soir même la proclamation suivante :

« Le représentant du noble royaume de France, dit-il, le grand mandarin Garnier, commandant l'expédition, fait savoir à tous les habitants que, envoyés au Tonkin par l'amiral pour ouvrir une voie au commerce, dans l'intérêt et pour la richesse des habitants de ce pays, nous n'avons nullement l'intention de nous emparer du pays et de le soumettre à notre domination, ce qui ferait peser de graves soupçons sur nous. Mais les mandarins de Hâ-Noï, sans nul souci de l'intérêt des

(1) Il est question ici de l'aide des jonques de Dupuis et du *d'Estrées*.

populations, n'ayant cessé de nous tendre des embûches et des pièges et ayant agi à notre égard avec déloyauté sur une foule de points, nous n'avons pu tolérer plus longtemps leur conduite. Après mûr examen et après avoir épuisé tous les autres moyens, nous nous sommes emparés de la citadelle et nous en avons chassé tous ces mandarins qui n'ont aucun amour du peuple et n'ont d'autre souci que de s'emparer de ses biens en le saignant jusqu'à la moelle des os : le châtiment que nous leur avons infligé est encore bien au-dessous de leurs crimes.

« ...Nous sommes donc venus par ordre de l'amiral, pour vous tirer de l'état d'isolement où vous végétiez ; nous n'avons pas l'intention de changer vos usages ou de nous emparer de vos biens ; nous vous considérons comme des frères et nous nous appliquerons de toutes nos forces à faire votre bonheur. Pour ce qui concerne les commerçants, soit dans l'intérieur du royaume, soit à l'étranger, ils pourront être tranquilles et n'auront plus à craindre d'être molestés, car il y aura un traité de paix qui nous engagera réciproquement. En disposant les choses de la sorte, nous avons en vue vos intérêts, car jusqu'ici, vous étiez asservis sous un joug tyrannique, et nous vous en avons délivrés.

« Maintenant, que des gens capables de gouverner le peuple viennent offrir leurs services, et nous les accepterons et leur donnerons des postes à occuper.

« Pour la manière de gouverner, nous la réglerons de concert : de pareilles fonctions sont importantes, mais faciles à remplir. Lorsque nous aurons désigné ceux qui doivent les remplir, alors la paix la plus parfaite régnera parmi vous.

« Nous laisserons en place tous les mandarins des préfectures et des sous-préfectures qui nous feront leur soumission. Pour ceux qui ne voudraient pas nous reconnaître et se retireraient, nous les remplacerons par des hommes prudents et sachant prendre les intérêts du peuple.

« Nous n'avons aucunement l'intention de nous emparer du Tonkin et de chasser les mandarins ; nous choisirons seulement des hommes du pays pour mettre à la tête du peuple, puis nous recommanderons au roi et aux mandarins de traiter le peuple comme un père traite ses enfants. Nous récompenserons dignement tous ceux qui nous auront rendu quelque service.

« Tous les mandarins que nous aurons nommés seront maintenus en place et ne seront inquiétés en nulle façon.

« Que tous les préfets et sous-préfets veillent à

ce que rien ne trouble la tranquillité publique. Quant aux villages qui seraient incendiés ou auraient subi quelque dommage, qu'ils attendent l'arrivée de nouveaux mandarins, qui rendront les chefs de canton responsables de ces désastres.

« Que les lettrés restent tranquilles chacun dans son village, et qu'ils ne s'avisent pas de se révolter. Que dans les marchés, on continue à commercer comme auparavant et qu'il n'y ait trouble nulle part.

« Après la publication de cet édit, si quelque bande ose encore inquiéter et piller le peuple, nous en tirerons un châtiment exemplaire.

« Telle est notre volonté. »

* * *

L'admirable, c'est que cette victoire unique, incroyable, exceptionnelle, se reproduit à l'instant même, et partout où nous nous présentons dans le delta.

Le matin du 21 novembre, M. Bain de la Coquerie s'était, sans combat, installé à Phuhoai, à 6 kilomètres à l'ouest de Hanoi, sur la route de Sontay, où se trouvait, avec des bandes de Pavillons Noirs, notre plus sérieux adversaire, le prince Hoang-Ke-Viem.

Le 22 novembre, l'*Espingole* appareillait. A Hungyen, le docteur Harmand, avec *quatre* marins, s'assurait, dans la citadelle même, de la personne du gouverneur de la province, et obtenait son adhésion à l'ultimatum de Garnier.

Le 26 novembre, 15 hommes, commandés par M. de Trentinian, emportaient Phu-Ly et dispersaient dans les marécages les 800 hommes de la garnison.

Le 1^{er} décembre, Gialam se soumettait sans conditions et sans coup férir.

Le 4 décembre, Balny et le docteur Harmand, avec 27 marins partent pour Haidzuong. Il y a, dans la forteresse système Vauban, 2 000 hommes et 80 canons. Elle est prise en une heure et demie de combat, aux acclamations de la population. Toute la province se soumet sauf les mandarins, cachés en lieu sûr par les dominicains espagnols !

Garnier préparait la marche sur Sontay sur les instances de Jean Dupuis. Mais il fallait auparavant s'assurer de tout le delta.

Et la féerie continue. A Ninhbinh, Hautefeuille se heurte à une troupe de 1 700 Annamites, retranchés dans une citadelle rocheuse de 2 kilomètres. Il dispose, pour tout effectif, sur son canot à vapeur, de 8 marins, et, comme munitions, de 250 cartouches. Son canot échoue, Il saute à terre,

laissant 2 hommes à bord et monte à l'assaut avec 6 hommes. Une demi-heure après le gouverneur est fait prisonnier, la garnison se met à genoux pour accueillir le vainqueur. Quelques jours plus tard 5 000 volontaires de la région demandent à s'enrôler sous nos drapeaux.

Le 10 décembre à neuf heures du matin, Garnier, avec 37 hommes, ouvrait le feu sur Nam-dinh, A midi et demi il était maître de la citadelle et de la ville (50 000 âmes). Le delta inférieur était soumis, et se montrait tranquille et bien disposé pour nous.

Le 18 décembre, rappelé par un avis provenant de Dupuis, Garnier rentrait à Hanoï.

En son absence, la situation s'était compliquée. Le prince Hoang était sorti de Sontay, et avait été rejoint sur le Day par les bandes des Pavillons Noirs que commandait Luu-Vinh-Phuoc. Des attaques quotidiennes se dirigeaient sur Phu-Hoai et sur Giàlam, qui passaient de mains en mains. On sentait se dessiner un mouvement d'encerclement autour de Hanoï. Garnier résolut de le rompre avant qu'il fût complet, et fixa l'attaque de l'ennemi au 25 décembre ; il comptait avoir ainsi l'avantage de l'initiative.

Or, précisément ce jour-là, arrivèrent à Hanoï des ambassadeurs de Hué, chargés de négocier la

paix entre la France et l'Annam. Garnier remit au lendemain son projet d'attaque. C'est au cours de cette conférence que les Pavillons Noirs, qui attendaient Garnier et ne le voyaient pas venir, passèrent brusquement de la défensive à l'offensive, et s'acquirent ainsi l'avantage que Garnier avait entendu se réserver.



A l'ouest et au sud de la citadelle de Hanoï et parallèlement aux glacis, courait, en 1873, un chemin de ronde extérieur. Sur la face ouest, des rizières alternent avec des marécages, dont la position change avec la saison des pluies, et qui occupent tout le terrain. A la corne sud-ouest, un chemin assez étroit traverse un petit étang vaseux et vient frapper la levée de terre, appelée, à cette époque, le Rempart du Roi, sortant de l'agglomération de Hanoï par la porte du même nom.

Cette levée, se dirigeant droit à l'ouest, rejoint, un peu au nord de Ha-Yen-Ké, la route directe de Hanoï à Sontay, par Phu-Hoai et le Bac-du-Day. Aussitôt après cet embranchement, la route traverse sur un ponceau, appelé Pont-de-Papier, un ruisseau fangeux, qui contourne la citadelle, et, suivant l'étiage des eaux, rejoint le Grand Lac ou

le Fleuve Rouge, ou se perd dans les fossés de l'ouvrage.

Avant d'atteindre la route de Sontay et le Pont-de-Papier, cette levée suit un fossé clairsemé de bambous, où se cachent quelques maisons dépendant du village de Tulé.

Tulé ! C'est là... C'est là que meurt, avec Garnier, sa courte et éclatante conquête. C'est là que finit l'épopée.

Pendant la réception des ambassadeurs de Hué, Garnier apprend, par un interprète, que des Pavillons Noirs attaquent la face ouest de la citadelle. Six cents Chinois, appuyés de 2000 Annamites, sont en vue sur la route de Phu-Hoai : ils ont des éléphants, et, à 200 mètres de la porte sud-ouest, des canons. Leurs premiers assaillants sont sur les glacis. La surprise que Garnier voulait faire à Luu-Vinh-Phuoc, c'est Luu-Vinh-Phuoc qui la fait à Garnier.

Cette surprise échoue. En une demi-heure, Garnier, aidé de M. de la Coquerie, et d'un renfort de marins, a rejeté l'adversaire sur Phu-Hoai et Tulé. Mais il paraît indispensable de repousser plus loin le *seul ennemi qu'il juge sérieux au Tonkin*. Il commande une sortie. Elle se compose de 10 marins et d'un peloton indigène avec Balny ; de 18 Français, avec quelques volontaires jaunes et

une pièce de 4, sous les ordres directs de Garnier. Une suite de triomphes surhumains leur donne une confiance inébranlable. Les voilà, dans la boue des rizières, à la chasse d'un ennemi fuyant, dissimulé, défilé, invisible.

Ils prennent la Levée du Roi, jusqu'au premier coude, où on laisse en batterie la pièce de 4 et 3 hommes pour son service. Garnier coupe à travers champs, au plus court, avec les 9 marins qui lui restent.

Comme des bambous lui cachent l'ennemi, il fractionne sa petite troupe en trois, donne aux deux premiers groupes l'ordre de se porter à droite et à gauche pour se rejoindre plus loin, pendant que lui marche de front, suivi de deux hommes. Au bout de 1 200 mètres, il parvient à une digue derrière laquelle les Pavillons Noirs se tiennent cachés. Comme il cherche à la gravir, les yeux fixés sur le sommet, il n'aperçoit pas, en contre-bas, un petit fossé d'écoulement. Il trébuche et tombe. Avant qu'il n'ait eu le temps de se relever, les bandits se précipitent sur lui, le percent de leurs lances. A ce moment, les deux hommes qui le suivent, se trouvent à plus de 100 mètres en arrière de leur chef. L'un d'eux reçoit une balle qui frappe le canon de son fusil et l'atteint, par ricochet, à la tempe droite. Ces deux hommes s'ef-

frayent et s'enfuient. Les Pavillons Noirs, tombent sur Garnier, lui tranchent la tête et se sauvent avec leur trophée, sans être inquiétés.

Le sergent Champion, qui marchait sur la droite, ne voyant pas apparaître Garnier après les coups de feu qu'il vient d'entendre, se dirige de ce côté, trouve son corps ensanglanté et le ramène à Hanoï.

Pendant ce temps, M. Balny, avec le même nombre d'hommes, suivait une autre digue qui le conduisait plus à l'ouest, dans la direction des retranchements des Pavillons Noirs. Dès le début, M. Balny, ne voyant plus les bandits, procéda comme Garnier, en divisant ses hommes, pour faire une battue dans les touffes de bambous. Tout à coup, on le prévient que son fourrier a disparu. Il s'élance alors en avant, espérant l'arracher des mains de l'ennemi, mais il est tué à bout portant par des Pavillons Noirs, cachés derrière les buissons qui entourent une pagode. Deux de ses matelots sont tués également.

Tout ce qui est vivant reflue sur Hanoï.

L'ennemi n'a pas suivi. Il ne sait même pas quel effet peut produire, sur les Français de la citadelle et du fleuve, la perte de quatre des leurs : car il n'y eut que quatre tués dans ce guet-apens. Mais l'un d'eux était Garnier. Il était de ceux qu'on ne

remplace pas. On le comprit dès le lendemain.

On peut lire, à la date de ce lendemain, 22 décembre, dans le carnet de Jean Dupuis, la note suivante :

22 décembre. — « Après déjeuner, je me rends à la citadelle, avec le capitaine Georges. En passant devant le Yàmen du maréchal, j'entre pour voir le corps de Garnier. Il est au milieu de deux marins. Rien d'horrible comme ces cadavres sans tête. Ils sont là, étendus sur la paille, tels qu'ils ont été rapportés hier soir. M. Garnier a le bras droit écarté, celui de gauche ramené le long du corps ; le pied droit est chaussé d'une bottine, l'autre n'a qu'une chaussette blanche. Ses vêtements sont en lambeaux, le corps est couvert de blessures faites par les sabres et les lances. La poitrine est ouverte, le cœur arraché... et la peau du bas-ventre enlevée !... Les deux mains sont crispées... Je lui serre pour la dernière fois et bien fortement sa pauvre main droite glacée, en lui jurant qu'il sera vengé. »

Vengé? Nous allons voir comment et par qui.

CHAPITRE III

LA PASSION DE FRANCIS GARNIER

Un homme qui a été l'un des grands constructeurs de la nouvelle France coloniale, celle du vingtième siècle, a prononcé, en connaissance de cause, et dans l'intimité, une phrase terrible : « C'est sans le savoir, et souvent contre son gouvernement, que la France a acquis son domaine colonial actuel. Nous commençons l'œuvre sans le dire, et les pouvoirs publics, ne pouvant nous abandonner, marchaient avec nous, *derrière nous*, sans enthousiasme, parce qu'ils étaient obligés de le faire et de nous suivre. »

Quand une expédition commence dans de telles conditions, il faut absolument qu'elle soit couronnée d'un succès total. Sans quoi ses chefs sont désavoués, ou traînés aux gémonies.

Francis Garnier est la plus illustre victime de l'injustice officielle. Nous avons discrètement noté le peu de faveur que rencontraient ses idées en

France. Nous allons maintenant montrer le calvaire qu'on a imposé à sa mémoire.



Mais il faut dire tout d'abord que pour douloureuse que fût la mort tragique de Garnier, elle ne mettait pas son œuvre en péril. Et ce fut la conviction immédiate de ses compagnons, qui, d'ailleurs, savaient recevoir, le lendemain même, des renforts venus de Cochinchine. (25 décembre, le *Scorpion*.)

Après l'affaire dite du Pont-de-Papier, les Pavillons Noirs s'étaient retirés au delà de Phu-Hoai. Le nouveau chef désigné d'avance par Garnier, M. Esmez, constatait la tranquillité de Hanoi et des environs. Au reste la situation — comme le disent tous les historiens — était partout satisfaisante. Hautefeuille avait maintenu l'ordre partout.

Bien que Nam-Dinh eût donné de grands soucis à son gouverneur M. Harmand, le calme, là aussi, était rétabli. L'arrivée de la canonnière l'*Espin-gole* était survenue à point pour que les lettrés pussent être abattus et leurs chefs exécutés (29-30 décembre 1873). Peu de temps après, l'armée de volontaires que nous avions sous nos ordres s'élevait à plus de 10 000 hommes.

Quant à la province de Haidzuong, la situation était plus rassurante encore. Le sous-lieutenant de Trentinian, dont Garnier faisait le plus grand cas, l'avait organisée avec un soin et une habileté prouvant que ses vingt-deux ans valaient une maturité.

Pour assurer sa sécurité militaire il avait d'abord fait construire un petit réduit, absolument inexpugnable, où vivres et munitions accumulés par ses soins lui permettraient, le cas échéant, de résister, avec ses seules forces, pendant deux longs mois. Puis il avait confié l'administration de la province aux chefs désignés par les notables, se contentant d'exiger leurs fils comme otages. Enfin la police avait été, elle aussi, organisée, et des jonques, ne cessant de faire des rondes, assuraient la sécurité.

Tout allait donc pour le mieux dans cette vaste région, et telle était la fidélité des Annamites à notre cause, en même temps que leur haine pour la cour de Hué, que nulle part la mort de Francis Garnier n'avait provoqué la moindre réaction hostile.

C'étaient les meilleures conditions qu'on pût désirer pour le succès de la convention que, dès la mort de Garnier, M. Esmez, le plus ancien en grade, avait préparée. Il ne restait plus qu'à la signer et,

en la signant, de consacrer le triomphe posthume de Francis Garnier.

La mauvaise volonté évidente, et dès longtemps marquée, du ministère français, allait en décider autrement.

* * *

Cette mauvaise volonté datait des premiers temps et de l'organisation même de l'expédition.

Le contre-amiral Dupré, sur place, poussait à une intervention au Tonkin. Le ministère, à Paris, ne songeait qu'à ménager les susceptibilités anglaises.

Les lettres de l'amiral (29 avril et 19 mai 1873) avaient été fort mal accueillies en France. En marge de la dernière, un ministre en exercice avait écrit au crayon cette note : « Il tient absolument à faire la guerre : nous aurons du mal à l'empêcher d'aller de l'avant. Il est important cependant de le faire, et cela de la façon la plus formelle. »

Le 27 juillet, nouvelle lettre de l'amiral encore plus pressante où l'on remarque les lignes suivantes, qu'il est bon de répéter à cette place :

« Mais je suis prêt, s'il reste un doute dans votre esprit et dans celui du gouvernement, à assumer toute la responsabilité des conséquences de l'ex-

pédition que je projette, à m'exposer à un désaveu, à un rappel, à la perte d'un grade auquel je crois avoir quelques droits. »

« Je ne demande ni approbation, ni renforts. Je vous demande de me laisser faire, sauf à me désavouer si les résultats que j'obtiens ne sont pas ceux que je vous ai fait entrevoir. »

Le ministère français, par une dépêche du 8 septembre, donne des instructions pour ne « rien engager qui puisse nous exposer à des complications. »

Quelques semaines auparavant, le duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères, avait encore été plus explicite : « Sous aucun prétexte, pour quelque raison que ce soit, n'engager la France au Tonkin. » (17 juillet 1873.)

Et le même ministre récidivait, dans la note suivante, datée du 22 septembre, à M. de Chasseloup-Laubat, ministre de la Marine :

« Pour ce qui me concerne plus particulièrement, l'occupation de la capitale du Tonkin et la prise de possession de l'embouchure d'un fleuve destiné à devenir une des voies importantes du commerce en Chine, présenterait, vous le savez, l'inconvénient d'exciter le mécontentement des puissances étrangères, de l'Angleterre notamment. Les efforts qu'elle a faits pour établir par la Bir-

manie des communications avec le Yunnan témoignent du prix qu'elle attache à assurer à ses négociants le libre accès de cette province. Il n'est pas douteux que le cabinet de Londres, qui s'est déjà ému de la situation que nous avons prise au Cambodge, ne se préoccupe vivement de nous voir devenir maîtres du Tonkin, et, sans appréhender de sa part une opposition effective, on doit s'attendre à un sentiment d'irritation. »

Enfin, le 7 octobre, le ministère accorde à l'amiral l'autorisation d'envoyer un officier à Hanoi, sur la demande des autorités annamites.

Toute l'expédition Garnier est sortie de ce texte ambigu. Coincé entre la malveillance ignorante de Paris et les instructions de l'amiral dictées par les impérieuses nécessités constatées sur place, Garnier était dans l'obligation de réussir partout et toujours. Cela est si vrai qu'à la nouvelle tragique de sa mort, le ministère de la Marine répond à l'amiral Dupré par le télégramme suivant (7 janvier 1874) :

« Le triste événement que vous m'annoncez justifie les appréhensions que je vous avais exprimées au sujet de la mission envoyée au Tonkin et dont je n'ai pu empêcher le départ.

« En présence du fait accompli, je ne peux qu'espérer que la mort de nos officiers est aujourd'hui

vengée et que les intérêts de notre honneur comme de notre influence ont été sauvegardés par un prompt et sévère châtement. Je vous recommande d'agir en toute circonstance avec les représentants de la cour de Hué.

« Hâtez par tous les moyens la conclusion du traité, qui aura pour résultat l'évacuation de la citadelle d'Hanoï, car je vous rappelle que le gouvernement exige de la manière la plus absolue qu'il ne soit pas question d'une occupation quelconque du Tonkin. »

En outre on lit, au *Journal officiel* du 13 février 1874, cette appréciation scandaleuse :

« M. Garnier a agi contrairement à ses instructions. »

Ce qui, vu les textes cités plus haut, est une contre-vérité flagrante.

Et quand la discussion vient à la Chambre, l'amiral de Dompierre d'Hornoy accuse l'amiral Dupré d'avoir méconnu ses instructions. Mieux, un député, M. Georges Périn, tire cette conclusion : « M. Dupré aurait dû être désavoué et passer en conseil de guerre. »

C'est ainsi que le gouvernement métropolitain se rencontrait, dans ses reproches, avec les adversaires déterminés de l'expansion française en Indochine, avec l'Angleterre qui, par la bouche du capi-

taine Norman, s'écriait : « La seule personne à qui cette honteuse expédition fasse honneur est M. Philastre. » Avec l'Espagne, qui par l'organe du chef des missions du Tonkin septentrional, Mgr Riano, estimait : « *Debiamos protestar pos escripto contra la usurpacion de los franceses.* » (Janvier 1874.)

Telle fut, sur le moment même, l'opinion officielle. Voyons comment elle se traduisit instantanément sur le terrain.



Je n'insisterai pas sur la manière dont furent traités la mémoire, la famille et les restes mêmes de Garnier. Le héros avait pressenti ce qui le menaçait en cas du moindre échec.

Pas plus que le gouverneur de Cochinchine, il ne se faisait illusion sur la redoutable responsabilité qu'il encourait, à la veille d'entraîner le gouvernement français, malgré lui, dans des aventures dont l'issue était assurément difficile à prévoir. La correspondance officielle du gouverneur aussi bien que les lettres familières du lieutenant de vaisseau en font également foi. « Je flaire une affaire Pritchard, disait l'infortuné Garnier, où l'amiral Dupré et moi serons désavoués. »

Avec une générosité sans égale, il avait prié instamment le gouverneur de ne pas hésiter à lui laisser la responsabilité de cette entreprise, si l'intérêt du pays le demandait.

Devons-nous, nous, ses biographes, imiter son renoncement? Il n'est tout de même pas possible de ne pas dire ce qui s'est passé, à Paris, dès le lendemain de sa mort. Seulement nous n'y ajouterons aucun commentaire.

Dans le rapport officiel, envoyé en France, dès le commencement de janvier 1874, le gouvernement de Cochinchine ne plaida qu'avec retenue les circonstances atténuantes en faveur de son envoyé. « Malgré des erreurs, des fautes même, disait-il, il avait eu le grand mérite de mettre hors d'état de nuire Nguyen-Van-Tuong, notre ennemi mortel. »

De la conquête si extraordinaire du delta par une poignée d'hommes, de l'ouverture du Fleuve Rouge au commerce, il n'était plus question. L'amiral se bornait à demander pour Garnier à titre posthume le grade de capitaine de frégate, avec nomination remontant au 21 novembre, jour de la prise d'Hanoi.

Non seulement cette demande, dont l'unique défaut était d'être peu conforme à la routine administrative, fut écartée par le ministère, non

seulement les subordonnés de Garnier durent attendre pendant plusieurs années les récompenses qu'ils avaient si bien méritées, mais une note insérée au *Journal officiel* du 13 février 1874 et dont nous avons donné plus haut le texte, désavoua publiquement le malheureux Garnier, en l'accusant d'avoir agi contre ses instructions.

Le désaveu infligé à la mémoire de Garnier ne fut pas la seule épreuve de ce genre supportée par sa famille. Quelque temps après, elle voulut faire exhumer les restes du héros pour les ramener à Saïgon en terre française. On refusa d'autoriser l'achat à l'arsenal du plomb nécessaire pour doubler la bière. Mais ce ne fut pas tout : après des obsèques solennelles à Hanoï, le 16 décembre 1875, le cercueil de Garnier fut transporté à Saïgon, où l'amiral gouverneur s'opposa à toute manifestation de sympathie publique, pour la mémoire du glorieux conquérant du delta tonkinois. Les officiers qui n'avaient pas connu personnellement l'illustre mort durent s'abstenir d'assister à ses funérailles.

Tout cela est bien vil, bien mesquin. Mais le tort fait à la France — tort qu'il fallut dix ans pour réparer — est d'une gravité nationale.

Et, pour ceux qui connaissent les hommes et les choses, ce tort tient tout entier dans l'erreur

que commit le gouverneur de la Cochinchine, par le choix qu'il fit de l'officier chargé, non pas de liquider l'expédition, mais d'en tirer les meilleurs résultats et d'en poursuivre les effets.

Cet officier fut M. Philastre, lieutenant de vaisseau, chef du service de la justice indigène en Cochinchine.

Voici la notice officielle concernant la personne et les travaux de cet officier :

« Philastre (Paul-Louis-Félix), né à Schaerbeck près Bruxelles, le 4 février 1837, entré au service comme élève de l'École navale le 4 octobre 1854. Aspirant de 2^e classe le 18 avril 1855, de 1^{re} classe le 1^{er} mai 1857, enseigne de vaisseau le 1^{er} mai 1859, lieutenant de vaisseau le 13 août 1864. Sous-préfet de Cholen, et administrateur de la province de Mytho. Inspecteur de 1^{re} classe des Affaires indigènes le 1^{er} janvier 1866. Chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre du 11 juin 1863, plusieurs fois proposé pour officier. Après sa mission au Tonkin, M. Philastre fut nommé chargé d'affaires à Hué et prit sa retraite comme lieutenant de vaisseau le 10 octobre 1879.

« Doyen des inspecteurs des Affaires indigènes, parlant l'annamite et connaissant les caractères chinois, d'une érudition encyclopédique qui s'étendait au droit, à l'agriculture, à la botanique, esprit

exclusif mais paraissant d'une droiture absolue et d'une grande fermeté, M. Philastre paraissait aux yeux de tous pour le spécialiste indispensable des choses de l'Annam. »

Ces divers titres influèrent sans doute sur la décision de l'amiral. On peut affirmer qu'il n'aurait jamais désigné M. Philastre pour succéder à Garnier, s'il avait connu la lettre écrite par le premier au second, en date du 6 décembre 1873, à l'annonce de la prise de Hanoï.

Cette lettre, qui éclaire toute l'affaire de la plus sombre lueur, est la condamnation de Philastre par lui-même. La voici, dans son intégralité :

« Saïgon, le 6 décembre 1873.

« Mon cher Garnier,

« Quand j'ai reçu votre lettre, elle m'a jeté dans la plus profonde stupéfaction. Je croyais encore que c'étaient là de vaines menaces.

« Avez-vous songé à la honte qui va rejaillir sur vous et sur nous, quand on saura qu'envoyé pour chasser un baratier quelconque, et pour tâcher de vous entendre avec les fonctionnaires annamites, vous vous êtes allié à cet aventurier pour mitrailler sans avis des gens qui ne vous attaquaient pas et qui ne se sont pas défendus?

« Le mal sera irréparable pour vous et pour le but que l'on se propose en France.

« Vous vous êtes donc laissé séduire, tromper et mener par ce Dupuis?

« Vos instructions ne vous prescrivaient pas cela ; je vous avais prévenu que les Annamites ne voudraient pas accepter de traiter avec vous ; vous en étiez convenu avec moi.

« L'amiral ne voit pas encore toute la gravité, tout l'odieux de votre agression ; il suit une voie bien étrange. Cette affaire va soulever un tollé général contre lui et contre vous.

« Que fera le gouvernement annamite? Je n'en sais rien encore. Les ambassadeurs sont désolés et indignés : ils veulent la paix parce qu'ils sentent très bien que c'est un coup de Jarnac amené par l'amiral et que celui-ci est décidé à la guerre. Mais je ne sais si leur gouvernement, dont l'orgueil est considérable, se résignera à supporter cet affront et à en passer par les fourches caudines du gouverneur.

« Je m'attends à être mal reçu ; en tout cas, j'aurais bien à souffrir, car ils ont beau jeu.

« Pour moi, j'ai voulu cesser toute participation à des affaires de négociations si étrangement conduites. Je ne l'ai pas pu ; je n'ai pas pu refuser à l'amiral la mission qu'il me donne. Mais je suis

désolé de tout ça et je n'attends rien de bon, ni dans le présent, ni dans l'avenir.

« Puissiez-vous, de votre côté, vous en tirer sans trop de mal.

« Votre bien dévoué,

« PHILASTRE. »

Après l'aveuglement de la première heure, et à mesure que la justice, tardive mais éclatante, était rendue à Garnier, l'étoile de Philastre descendait à l'horizon, et finissait par disparaître. Du jugement définitif que porte sur lui l'histoire, nous ne voulons retenir que les circonstances atténuantes.

M. Philastre, « magistrat honnête et érudit, linguiste distingué (1) », avait longtemps séjourné dans notre colonie, si longtemps même qu'on a pu dire, non sans apparence de vérité, qu'il avait perdu, au contact des Annamites, le sens des vrais intérêts de son pays.

La lettre que nous avons citée plus haut, la politique qu'il suivit au Tonkin, montrent en lui une confiance absolue dans la bonne foi des mandarins de Tu Duc. L'extension de notre influence dans l'Extrême-Orient, les progrès de la Cochin-

(1) Notes du folio du personnel.

chine française ont toujours semblé le préoccuper à un moindre degré que son respect pour l'indépendance de l'Annam. Cet officier « si recommandable », suivant l'expression de M. Benoist d'Azy, directeur des colonies de 1879, n'a pas échappé à un honneur redoutable : celui de recevoir les éloges de l'un des pires ennemis de la France.

La juste sévérité du verdict public atteignit M. Philastre en 1879, alors chargé d'affaires à Hué. Contraint, par un véritable mouvement d'opinion, à prendre sa retraite, il se retira dans le midi de la France où il mourut ignoré.

Et, il faut le déclarer, cet homme, qui fut néfaste à un point qu'on ne saurait dire, utilisa les loisirs de sa retraite — probablement hantée par les remords — à publier, dans les *Annales du Musée Guimet*, une traduction du Yi-King et des commentaires ésotériques chinois, qui constituent le plus admirable monument de la science extrême-orientale.

* * *

Voici comment l'amiral Dupré envoyait au gouvernement français des précisions sur la situation en janvier 1874, et sur les instructions données à M. Philastre :

« Saigon, 4 janvier 1874.

« Il est possible que la situation paraisse au premier ambassadeur assez menaçante pour faire changer ses dispositions et lui donner l'espoir de nous chasser du Tonkin ; ou que le roi, trompé par les rapports fort exagérés qu'il doit recevoir sur l'importance des derniers événements, ne change lui-même d'avis, ne se jette du côté des partisans de la résistance et ne donne l'ordre à son délégué de continuer les hostilités. Je pense néanmoins que M. Philastre n'aura pas de peine à faire comprendre à son compagnon que, si regrettable qu'il soit, *l'incident ne change rien* à la situation respective des deux puissances, et les conséquences auxquelles il exposerait son pays par un changement de politique. Je suis moins rassuré du côté de Hué, quoiqu'on y connaisse à une unité près le petit nombre d'hommes que j'ai envoyés au Tonkin à titre d'alliés et d'auxiliaires et qu'avec un peu de réflexion on doive se rendre compte que l'insignifiant échec du malheureux Garnier ne peut avoir aucune influence durable et sérieuse sur l'avenir.

« Je laisserai à M. Philastre le soin de décider, de concert^o avec le commandant militaire, si, après

l'arrivée des renforts, il conviendra de n'occuper qu'un seul point en communication avec la mer, ou si on pourra sans danger en occuper deux ou plusieurs.

« L'attitude et la conduite de M. Philastre seront réglées par celles des autorités annamites et la situation du pays. Si on réclame son concours pour le rétablissement de l'ordre, il devra requérir l'assistance de nos troupes.

« Si le mouvement est fomenté et encouragé par ces autorités elles-mêmes, il devra demander la concentration de toutes nos forces sur le point qu'il jugera plus favorable pour servir de base intérieure d'opérations, en communication facile avec la mer.

« Ce point une fois solidement occupé, on devra se borner à s'y maintenir et M. Philastre devra revenir à Saïgon. »

Voici comment M. Philastre comprit et exécuta sa mission (1) :

Dès son arrivée à Haï-Duong, M. Philastre donnait l'ordre d'évacuer immédiatement la citadelle,

(1) Dans mon goût et ma volonté de rester impartial, je ne me suis permis aucune réflexion. Tout ce qui suit et qui a trait à l'évacuation du delta, est emprunté aux historiens de l'époque : Jean Dupuis, Lehautcourt, Dutrel, etc.

sans prendre les moindres dispositions en faveur des indigènes qui s'étaient compromis pour nous. Malgré ses protestations, M. de Trentinian eut l'humiliation de voir nos auxiliaires brutalement licenciés et les mandarins annamites rentrer derrière lui dans Haï-Duong. Ils s'étaient tenus cachés, à Ké-Mot, chez les dominicains espagnols, et M. Philastre, aussi bien que l'ambassadeur annamite, félicitèrent vivement ces derniers de leur attitude, tout antifranaçaise qu'elle eût été.

Dans la journée du 1^{er} janvier, la petite garnison française faisait embarquer ses bagages et ses approvisionnements sur un bateau qui allait faire voile vers Ninh-Binh. Dès le lendemain, 2 janvier, l'évacuation devait être consommée.

Ce jour-là, en effet, le nouveau gouverneur annamite devait venir en grande pompe prendre son commandement. Il arriva suivi d'une petite troupe de pseudo-soldats annamites, qui rassemblait tous les gens sans aveu de la contrée.

Dès qu'il aperçut l'ambassadeur du roi Tu-Duc, il vint se prosterner à ses pieds. Puis il donna à ses soldats l'ordre de garnir les remparts.

C'est à ce moment que les nôtres sortirent de la citadelle. En avant, comme s'il était fier de son œuvre, M. Philastre, accompagné de M. Balézeaux, le nouveau chef de nos troupes, marchait

auprès de l'ambassadeur. Mandarins et serviteurs les suivaient à quelques pas. Une distance assez longue les séparait du sous-lieutenant de Trentinian et de ses hommes. Obligé d'obéir mais sentant tout le tort que de telles rétrocessions faisaient à la France et l'insulte qu'elles infligeaient à nos trois couleurs, ce dernier témoignait ainsi, de toutes ses forces, sa muette mais éloquente réprobation.

Sa tristesse pouvait s'accroître de ce qu'il voyait sur son passage : tandis que les autorités annamites, aidées par les représentants français, chassaient — le mot n'est pas trop fort — nos soldats de la terre conquise, la population qui se pressait sur leur passage ne savait de quelle manière leur témoigner sa sympathie. Les cris, les gestes qui parlaient à leur adresse, accompagnés de cadeaux les plus divers, leur prouvaient combien leur action avait été comprise par le peuple, combien sa durée promettait d'être féconde.

Puis vint le tour de Ninh-Binh et de Nam-Dinh que Hautefeuille dut remettre la rage au cœur. Leur sort fut réglé par une convention qui porte la date du 5 janvier 1874.

Et de là, Philastre s'en fut, dans la vieille capitale, poursuivant l'œuvre ainsi commencée,

A peine arrivé à Hanoï, le 3 janvier, M. Philastre signait avec Nguyen-Van-Tuong une convention (5 janvier) pour laquelle il n'avait reçu aucun pouvoir et qui infligeait à notre pavillon, comme au petit corps expéditionnaire, une humiliation imméritée.

Dès la nouvelle de la mort de Garnier, l'amiral avait envoyé au Tonkin un nouveau renfort de 250 hommes. Malgré cette circonstance, malgré les violations de la convention déjà commises par les Annamites, M. Philastre toléra, s'il ne l'encouragea pas, la publication à Hanoï d'une proclamation insultante pour la mémoire de celui auquel il succédait.

Le 6 février, après avoir reçu des pouvoirs de l'amiral Dupré, une nouvelle convention consommait notre abandon du delta. Hanoï devait être rendu aux Annamites et sa garnison se retirerait à Haï-Phong, où elle aurait à protéger le Tonkin contre tout envahisseur étranger et notamment vis-à-vis de M. Dupuis.

On laissait à notre compatriote le choix dérisoire de se rendre immédiatement au Yunnan, avec un nombre d'hommes et de bâtiments stric-

tement limité ou d'être retenu à Haï-Phong jusqu'à l'ouverture du fleuve au commerce, si elle devait jamais se réaliser. Au cas où il viendrait à se fixer en un autre point du territoire tonkinois, les troupes françaises auraient à l'en chasser. La nouvelle convention renouvelait la promesse d'une amnistie pleine et entière, d'ailleurs aussi mensongère que la précédente.

Or, le soir même de l'évacuation de la province de Nam-Dinh, quatorze villages chrétiens furent livrés aux flammes. Tous ceux qui nous avaient soutenus furent tués ou molestés. Les mandarins nommés par nous ne trouvèrent leur salut que dans la fuite.

Devant ces attentats, les mandarins que nous avions délégués en différentes fonctions adressèrent une supplique à Philastre, le priant d'assurer leur sécurité et, s'il ne le pouvait pas, de les transporter à Saïgon, où ils seraient à l'abri de toutes vengeances, de toutes représailles.

Ce cri d'alarme ne fut pas entendu. Les signatures pour l'évacuation d'Hanoï furent échangées le 6 février.

* * *

Pour comprendre — ou pour essayer de comprendre — les mobiles extraordinaires de l'action de

M. Philastre, il convient de rapporter ici, en laissant à l'auteur la responsabilité de son récit, deux conversations que M. Philastre eut avec Jean Dupuis, qui était, si j'ose dire, la *bête noire* du successeur de Francis Garnier :

« 16 janvier. — M. Philastre m'écrit pour me prier de me rendre chez lui demain matin, ayant reçu, dit-il, de « nouvelles instructions » du gouvernement.

« 17 janvier. — Je vais le voir pour savoir ce qu'il doit me communiquer. Il me dit que l'amiral approuve l'évacuation pour ne pas trop humilier les mandarins aux yeux de leur peuple ; quant à lui, il ne peut prendre aucun engagement pour protéger contre les Pavillons Noirs mon voyage au Yunnan ; d'un autre côté, les mandarins annamites ne veulent pas que je remonte en Chine, avec mes vapeurs et mes soldats ; — ils permettent que j'aie simplement me faire assassiner comme Garnier par les Pavillons Noirs ; — comme je me récrie contre cette situation impossible, que M. Philastre me crée pour plaire à ses amis, il me répond qu'un charbonnier est maître dans sa maison et me demande de quel droit je suis au Tonkin contre la volonté des mandarins qui sont maîtres chez eux.

« Je lui demande à mon tour, si c'est bien son rôle, à lui, représentant de la France, de venir défendre la barbarie contre la civilisation et de quel droit les mandarins sont maîtres des destinées de plus de dix millions d'individus qui repoussent de tels tyrans ; quant à mes droits, ils sont indiscutables ; j'ai autant de droit d'être au Tonkin que les mandarins eux-mêmes, en vertu des pouvoirs des mandarins du Yunnan et du vice-roi de Canton ; en tout cas, ce n'est pas à des Français qu'il appartient de discuter de droit, ils n'ont pas mission pour le faire. Les traités sont rompus entre la France et l'Annam, et la France n'a aucun droit d'intervention au Tonkin avant qu'un traité n'ait été signé à cet effet. Il ne peut donc prendre fait et cause pour ses amis, les Annamites, sans être responsable du préjudice qu'il me cause.

« D'ailleurs, il est Français avant d'être Annamite. Que fait-il de la politique française ? Je suis au Tonkin contre la volonté des Annamites ! Est-ce que nous sommes en Cochinchine par leur volonté ?

« A ces paroles, M. Philastre me répond avec emportement que nous sommes en Cochinchine comme des brigands et des voleurs. J'ai riposté que les brigands et les voleurs étaient ceux dont il

prenait la défense. Dans cette discussion, qui a été assez vive, M. Philastre s'est oublié jusqu'à traiter Garnier de forban et de pirate. « Il serait « passé en conseil de guerre, me dit-il, s'il n'était « mort. »

« Au cours de la conversation, M. Philastre me raconte qu'hier MM. Lasserre et Perrin ont été attaqués par des Annamites, près de la porte de l'Est, pour être sortis de la citadelle, contrairement à ses ordres. Pour se dégager, ils ont été obligés de tuer un homme. Il semble leur reprocher cette mort. Voilà où nous en sommes avec la politique de M. Philastre qui transforme les soldats français en satellites des Annamites. Ces derniers se croient autorisés à insulter et à attaquer les hommes qui ont fait partie de l'expédition Garnier, sachant que M. Philastre leur donnera gain de cause. Aussi ne traitent-ils maintenant tous les hommes de l'expédition que de forbans et de pirates.

« 19 janvier. — J'ai eu ce matin une forte discussion avec M. Philastre. Il m'a dit qu'il proposait à l'amiral l'évacuation même de Hanoï, pour ne pas trop humilier les mandarins aux yeux de leur peuple. Ceux-ci sont tout prêts à signer le traité tel que l'amiral le désire. Mais il faut mettre

les choses dans l'état où elles étaient avant l'arrivée de Garnier. Il me dit en colère que Garnier et moi nous nous sommes comportés en forbans et que c'est le moins qu'on puisse faire aujourd'hui de rendre les villes aux Annamites.

« Il propose encore à l'amiral de ne laisser qu'une escorte de 15 hommes au résident français qui demeurera dans la ville marchande près du fleuve, en attendant la conclusion du traité qui doit se signer à Saïgon dans quinze ou vingt jours.

« Mgr Puginier me dit que les mandarins font courir le bruit dans le Tonkin que les Français ont été chassés des citadelles qu'ils occupaient ; ils font même des proclamations dans ce sens.

« Deux sous-préfets, nommés par Garnier, qui attendaient leurs successeurs pour leur remettre le service, ont été assassinés avec leur famille. »

* * *

Le 12 février, nos derniers soldats quittaient Hanoï ; M. Dupuis était contraint de se retirer à Haï-Phong. L'abandon du delta était consommé. Nous avons abandonné les derniers gages de la bonne foi du gouvernement de Tu-Duc.

De l'œuvre accomplie par les Français il ne restait plus rien à détruire. M. Philastre pouvait

reprendre le chemin de Saïgon. Il le reprit le 16 février 1874. En trois mois et demi la France avait, au Tonkin, tout gagné, et tout perdu.



Cependant l'amiral Dupré conservait assez de prestige pour en imposer aux Annamites et le 15 mars, veille de son départ pour la France, il eut la satisfaction d'obtenir d'eux le traité si impatiemment désiré, et même un traité beaucoup plus favorable que celui qu'il envisageait le 11 septembre précédent, lorsqu'en reconnaissance de notre protection sur le Tonkin il offrait de rendre à l'empire d'Annam les provinces de Vinh-Long, Chaudoc et Hatien.

Par le traité du 15 mars, ces trois provinces nous restaient, en pleine et entière souveraineté, en même temps que les autres précédemment conquises. La France faisait, en échange, remise de tout ce qui lui était dû de l'indemnité de guerre stipulée en 1862, et donnait à l'Annam cinq navires de guerre armés et équipés, 100 canons, 1 000 fusils à tabatière et 500 000 cartouches.

Le traité reconnaissait en outre la souveraineté et l'indépendance de l'Annam vis-à-vis de toute puissance étrangère, quelle qu'elle fût — et cette

disposition visait surtout la Chine — la France lui promettait aide et assistance et s'engageait à lui donner, sur sa demande, l'appui nécessaire pour maintenir dans ses États l'ordre et la tranquillité.

En reconnaissance de cette protection, le roi d'Annam s'engageait à conformer sa politique extérieure à celle de la France.

En réalité, c'était le protectorat, moins le mot. Et tout protectorat vaut par l'usage qu'on en sait faire. C'était donc, à tout prendre, un gros et même un très gros succès que venait de remporter l'amiral. Et si une politique énergique avait suivi cet acte diplomatique, les faiblesses et les capitulations de M. Philastre n'eussent été qu'un mauvais rêve, sinon une mauvaise action.

* * *

Nous n'ajouterons rien à ces récits les uns héroïques, les autres poignants. Maintenant ils sont tous, dépouillés de passion, consignés dans les annales du froid passé.

Aujourd'hui, l'homme que ses chefs et ses pairs conduisaient, le 16 septembre 1875, au cimetière de Saïgon, dans un appareil modeste et presque secret, a entendu, dans l'immortalité où il réside,

l'amende honorable des grands, et la voix réparatrice de la Renommée.

Dans la colonie, et dans la métropole, le bronze offre ses traits, calmes et résolus, à l'affectueuse admiration des foules ; et, jusque dans les plus modestes livres de nos écoles, sa vie et sa mort glorieuses sont données en exemple à nos petits enfants.

La Justice de l'Histoire a passé là.

La Justice de la Nation aussi.



FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉCOUVERTE

	Pages.
CHAP. I ^{er} . — La préparation.....	3
— II. — L'exploration du Mékong	21
— III. — Du Mékong au Fleuve Bleu.....	83

DEUXIÈME PARTIE

L'ENTR'ACTE

De Paris au Tibet.....	135
------------------------	-----

TROISIÈME PARTIE

L'ÉPOPÉE

CHAP. I ^{er} . — L'unité de la vie et du dessein.....	177
— II. — Sur le Fleuve Rouge.....	189
— III. — La passion de Francis Garnier.....	225



Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer sur les presses
de la
LIBRAIRIE PLON
le 1^{er} octobre 1931.

LES GRANDES FIGURES COLONIALES

Cette collection a pour but de donner, à l'occasion de l'Exposition coloniale, un tableau précis et vivant de la vie et de l'œuvre de quelques-uns des grands pionniers qui ont ouvert des voies nouvelles ou qui furent les créateurs ou les animateurs de notre Empire colonial.

Déjà parus :

BRAZZA, par le général DE CHAMBRUN.

JACQUES CARTIER, par Ch. DE LA RONCIÈRE.

GALLIENI, par G. GRANDIDIER.

DUPLEIX, par P. DE VAISSIÈRE.

BUGEAUD, par A. LICHTENBERGER.

LALLY-TOLLENDAL, par P. LA MAZIÈRE.

FRANCIS GARNIER, par A. DE POUVOURVILLE.

A paraître :

CHAMPLAIN, par M. CONSTANTIN-WEYER.

Le Cardinal LAVIGERIE, par H. BIDOU.

FAIDHERBE, par A. DEMAISON.

Le Maréchal LYAUTEY, par J. DE PIERREFEU

LA BOURDONNAIS, par L. ROUBAUD.

